BATAILLES & BLINDÉS

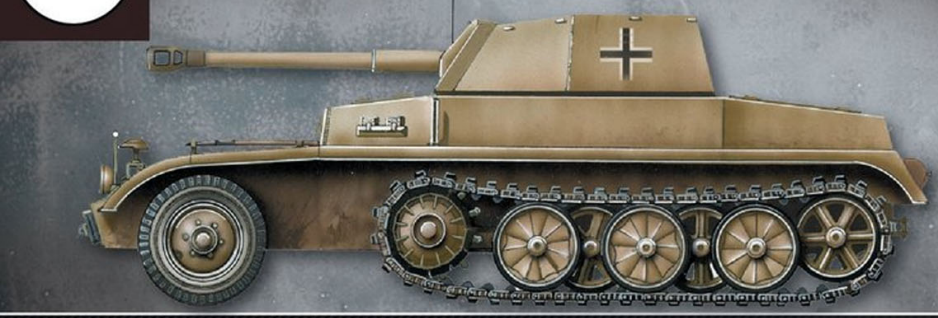
BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°75

La *Kampfstaffel* « Rommel »
La garde rapprochée du « Renard du désert » au combat



La *Bären-Panzer-Division*
Les « ours » de la *Panzerwaffe*

Le premier grand combat de chars
Corps de cavalerie *vs XVI. Armee-Korps (mot.)*

Premier coup d'éclat d'un as
Michael Wittmann à Moszkov

Un magazine des éditions caractère

1944 DEBRECEN

DERNIER CHOC BLINDÉ À L'EST

Batailles & Blindés n°75 - Octobre / Novembre 2016
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

M 01699 - 75 - F: 6,90 € - RD

caraktère presse & éditions

OCT. NOV. 2016

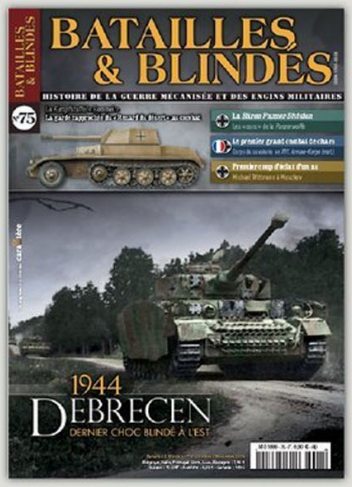
ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Trucks & Tanks n° 57

STANDARDPANZER E-75
L'arme absolue ?

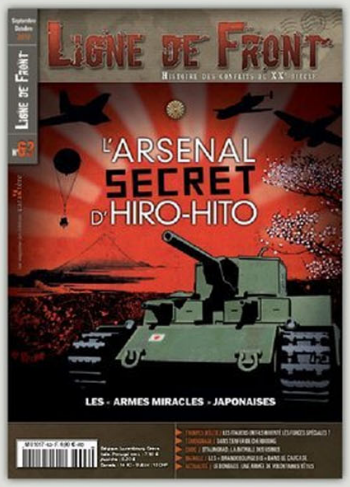
Batailles & Blindés n° 75

DEBRECEN - OCTOBRE 1944
Dernier choc blindé à l'Est



Ligne de Front n° 63

L'ARSENAL SECRET D'HIRO-HITO
Les «armes miracles» japonaises



LOS! n° 28

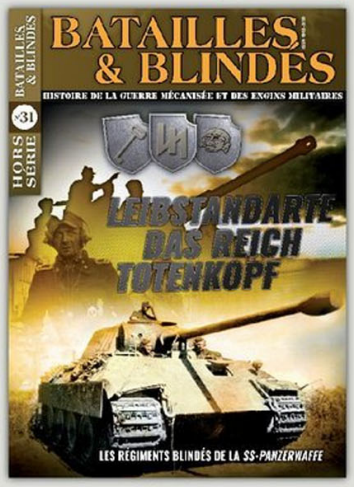
SCHARNHORST
Le guerrier du nord

Aérojournal n° 55

LA LUFTWAFFE À KOURSK
Tout était-il encore possible ?

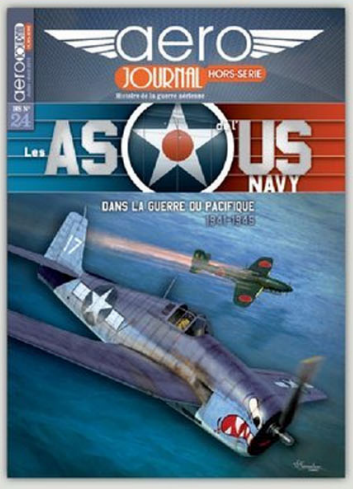
B&B Hors-Série n° 31

LES RÉGIMENTS BLINDÉS de la *SS-Panzerwaffe*



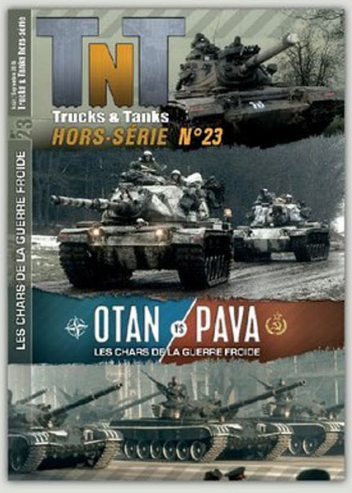
AJ Hors-Série n° 24

LES AS DE L'US NAVY
dans la guerre du Pacifique



TNT Hors-Série n° 23

OTAN / PAVA
Les chars de la Guerre froide



LDF Hors-Série n° 28

LES COMMANDOS du *Reich*

Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

Pour cette rentrée 2016, le sommaire de ce numéro de *Batailles & Blindés* consacre une part importante de ses pages au premier et au dernier grands combats de chars de la Seconde Guerre mondiale. La bataille d'Hannut-Gembloux en mai 1940 et celle de Debrecen en octobre 1944 se traduisent par l'affrontement sur le terrain d'environ un millier de chars. L'utilisation de ses blindés de façon concentrée par le général Prioux face à la masse mécanisée repésentée par les *3.* et *4. Panzer-Divisionen* est tout à fait exceptionnelle durant la campagne de l'Ouest et atteste de la pleine compréhension de l'évolution de la guerre mécanisée par le chef du corps de cavalerie français. Quatre ans plus tard, dans les plaines de Hongrie, la rencontre entre les éléments mécanisés de la *Heeresgruppe Süd* et ceux du 2e Front d'Ukraine, dont les unités de cavalerie progressent très imprudemment en pointe, résulte en la dernière bataille d'encerlement réussie par les *Panzer* durant le conflit. À l'opposé de ces batailles majeures de la dernière guerre, nous prenons plaisir à vous emmener encore une fois hors des sentiers battus, avec la guerre du Kagera, conflit qui opposa en 1978-1979 la Tanzanie et l'Ouganda du tyran Idi Amin Dada, le « dernier roi d'Écosse », popularisé par Kevin Macdonald dans son film éponyme et dont le personnage a magistralement été interprété par Forest Whitaker.

Excellente lecture à tous !
La Rédaction.

4 **ACTUALITÉ** — Le matériel de l'Armée sud-coréenne

12 **1942-1943 UNITÉ** — **La *Kampfstaffel* « Rommel »**
La garde rapprochée du « Renard du désert » au combat

La guerre du désert, propice à la capture d'états-majors à la faveur de lignes de front floues très mouvantes, impose à la *Panzer-Armee* « Afrika » la création d'unités de protection des commandements de l'armée et du *Deutsches Afrika-Korps*. Ces *Kampfstaffel* vont en fait davantage servir de « pompiers du front » en intervenant dans les secteurs chauds du champ de bataille et s'illustrer au cours des combats majeurs de la campagne d'Afrique du Nord. Benoît Rondeau analyse le rôle de la *Kasta* de la *Panzer-Armee* « Afrika ».

22 **1939-1945 UNITÉ** — **La *Bären-Panzer-Division***
Les « ours » de la *Panzerwaffe*

La *3. Panzer-Division* est l'une des divisions blindées au parcours le plus remarquable de la *Panzerwaffe*. De l'invasion de la Pologne aux dernières offensives en Hongrie en passant par la bataille d'Hannut, la campagne de France, les combats du Caucase ou de Tcherkassy, sans oublier l'envoi de certains éléments en Afrique du Nord pour constituer le noyau de l'*Afrika-Korps*, elle perpétue bon nombre de traditions héritées de la *Reichswehr*. Vincent Bernard étudie pour nous cette « division de l'ours ».

38 **1940 BATAILLE** — **Le premier grand combat de chars**
Le corps de cavalerie affronte le *XVI. Armee-Korps (mot.)*

La bataille d'Hannut-Gembloux, qui oppose les 12 et 13 mai 1940 le corps de cavalerie français et le *XVI. Armee-Korps (mot.)* allemand en Belgique constitue la première grande bataille de chars de la Seconde Guerre mondiale. Les combats acharnés que se livrent 2e et 3e DLM d'un côté, *3.* et *4. Panzer-Divisionen* de l'autre, consacrent la supériorité des armes françaises, mais la suprématie tactique totale des Allemands. Max Schiavon nous livre les secrets de cette bataille décisive de la campagne de l'Ouest.

54 **1944 BATAILLE** — **Dernier choc blindé à l'Est**
La bataille de chars de Debrecen – Octobre 1944

À l'automne 1944, l'Armée rouge, sous le commandement du maréchal Malinovsky, exploite les renversements d'alliance qui agitent les Balkans pour percer en Hongrie. De son côté, la *Heeresgruppe* « Süd » prend l'initiative d'un bond en avant censé préserver le sol magyar, dernier allié du *Reich*, de l'invasion soviétique. Ce combat de rencontre donne lieu à la dernière grande bataille de chars de la Seconde Guerre mondiale. Durant tout le mois d'octobre, les *Panzer* et T-34/JS-2 s'affrontent dans des combats d'une violence inouïe.

68 **1941 RÉCIT** — **Premier coup d'éclat d'un as**
Michael Wittmann à Moszkov

La carrière de l'as des *Panzer* Michael Wittmann est connue, la narration de ses exploits avec les chars lourds Tiger de la « Leibstandarte », puis ceux de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 501*, ayant contribué à forger la légende de ce tankiste hors pair. Ses faits d'armes à bord d'un *Sturmgeschütz* à l'été 1941, durant l'opération « Barbarossa », sont en revanche moins relatés. L'engagement de la cote 65,5, près de Moszkov, le 12 juillet, est pourtant celui qui le fait entrer dans le cercle très fermé des as du combat blindé.

72 **1978-1979 BATAILLE** — **La guerre du Kagera**
L'ultime bataille du « dernier roi d'Écosse »

Fin 1978, non content de soumettre son peuple à la tyrannie et à d'innombrables purges, ayant réussi à se mettre la totalité de la communauté internationale à dos (à l'exception notable du colonel Kadhafi), le fantasque et sanguinaire dictateur ougandais Idi Amin Dada a le grand tort de lancer ses troupes dans la province tanzanienne du Kagera. Mal lui en prend, car la réaction énergique du président Nyerere, dont les forces armées sont nettement supérieures à celles de l'Ouganda, provoquera la chute du « dernier roi d'Écosse ».

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AÉROJOURNAL** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple et Google Play.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°75
Octobre / Novembre 2016
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 60 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0917 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska,
N. Bélivier, V. Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

ACTUALITÉ

LE MATÉRIEL DE L'ARMÉE SUD-CORÉENNE

Par Mathias André

Sauf mention contraire, toutes photos ministère de la Défense de la république de Corée

SOPHISTICATION ET AUTONOMIE EN LIGNE DE MIRE

En dépit de tensions ravivées ponctuellement avec la Chine (au sujet du rocher de Socotra en mer Jaune) et avec le Japon (concernant les rochers Liancourt), la menace nord-coréenne demeure le point focal des préoccupations sécuritaires de la république de Corée (ou Corée du Sud) depuis la partition de la péninsule en 1945 et la guerre de « réunification » qui s'ensuivit de 1950 à 1953. À côté de son programme de défense antimissile qui doit répondre au récent développement des capacités nucléaires et balistiques de Pyongyang, Séoul entretient ainsi une importante force conventionnelle afin de dissuader, et au besoin parer, toute invasion de son territoire par sa rivale du Nord.

À cet effet, la *Republic of Korea Army* ou ROKA (l'armée de Terre sud-coréenne) aligne un effectif impressionnant d'environ 500 000 hommes et déploie un grand nombre de plates-formes lourdes héritées de la Guerre froide pour le combat de haute intensité. Approuvé en 2006 et révisé une première fois en 2009, puis une seconde fois en 2011 après les incidents de Baengnyeong [1] et de Yeonpyeong [2], le *Defence Reform Master Plan* a cependant entraîné une refonte progressive de cet outil militaire selon la logique du « moins mais mieux ». À la diminution des effectifs – qui doivent passer de 630 000 hommes en 2014 à 517 000 d'ici 2020, dont 391 000 dans l'armée de Terre –, doit ainsi correspondre une augmentation de la mobilité et des capacités de destruction des grandes unités. En outre, en prévision du transfert de l'OPCON [3] (le contrôle opérationnel des troupes sud-coréennes en temps de guerre) de Washington à Séoul, il est souhaité que les forces armées de la république de Corée acquièrent davantage d'autonomie en matière de commandement et de logistique. Au niveau du matériel de la ROKA, ces conditions nouvelles se traduisent par la mise en service d'engins de conception et de fabrication nationales très sophistiqués, qui éclipsent peu à peu les plates-formes plus anciennes d'origine américaine.

▲ Introduit à la fin des années 1980, le char K1 est le premier jalon d'un programme de rééquipement militaire visant à sortir l'Armée sud-coréenne de sa dépendance matérielle à l'allié américain.
DoD

MAIN BATTLE TANKS

Si le parc de MBT de la ROKA comprend encore de nombreux chars américains (plus de 1 000 engins en 2015, tous modèles confondus, dont 400 M47 « sous cocon »), les unités de première ligne sont ainsi aujourd'hui largement équipées de matériel national, avec en tête le char K1A1/K1A2 et le très sophistiqué, mais coûteux, K2 Black Panther.

Variante modernisée du K1 introduite en 2001, le K1A1 peut être considéré comme l'actuel MBT standard de l'Armée sud-coréenne en attendant l'arrivée en plus grand nombre du K2. Reprenant l'organisation générale et les organes mécaniques de son prédécesseur, comme le moteur Diesel MTU de 1 200 cv et la suspension hybride mêlant des barres de torsion et un système hydropneumatique lui permettant de faire varier son assiette, le K1A1 s'en distingue principalement par l'installation d'un canon de 120 mm/L44, copie locale du M256 américain, en lieu et place du KM68A1 de 105 mm. Créditée d'une puissance double à ce dernier et d'une plus grande portée, cette nouvelle pièce est compatible avec les munitions OTAN. Ce réarmement s'est par ailleurs accompagné d'une amélioration du système de stabilisation et de la conduite de tir, laquelle dispose de la capacité *hunter-killer*. Le taux de coups au but sur une cible mouvante alors que le char est lui-même en mouvement est ainsi estimé à 90 %. Le blindage composite a lui aussi été révisé, et le K1A1 présente désormais une protection équivalente à celle d'un M1A1 Abrams sans ses plaques en uranium appauvri. Bien que plus lourd de 3,5 tonnes par rapport au K1, l'engin conserve globalement les mêmes performances dynamiques et peut également traverser une coupure humide de 2,20 m de profondeur à l'aide d'un kit de franchissement. Depuis 2012, le K1A1 a lui-même fait l'objet d'une remise à niveau pour réduire le différentiel technologique avec le K2.

▼ Autrefois entièrement équipée de chars américains à l'image de ce M47 Patton, l'Armée sud-coréenne aligne aujourd'hui majoritairement des MBT de conception et de fabrication nationales.

[1] Le 26 mars 2010, le *Cheonan*, une corvette sud-coréenne de 1 200 tonnes de la classe Pohang, est coupé en deux à proximité de cette île de la mer Jaune après avoir été touché au niveau de la poupe par une torpille CHT-02D tirée, selon toute vraisemblance, par un sous-marin de poche nord-coréen. Le naufrage du bâtiment a fait 46 morts parmi l'équipage.

[2] Le 23 novembre 2010, l'artillerie nord-coréenne bombarde cette île de la mer Jaune, causant la mort de 2 soldats et faisant une dizaine de blessés parmi les troupes sud-coréennes stationnées sur place.

[3] Initialement prévu pour avril 2012, ce transfert a été repoussé une première fois à décembre 2015, puis une seconde fois jusqu'à une date indéterminée aux alentours de 2020-2025.

Le kit d'amélioration inclut, entre autres, un GPS, un dispositif d'identification ami/ennemi, un système de conditionnement d'air pour l'équipage, ainsi qu'un dispositif de protection active de type *soft-kill.* Désignés K1A2, les premiers engins ayant bénéficié de cette modernisation sont entrés en service fin 2013, et il est prévu que l'ensemble du parc de K1A1 (484 exemplaires) soit converti d'ici 2022.

Le K2 Black Panther est, pour sa part, entré en service en 2014, à l'issue d'un programme débuté en 1995 pour un char national de dernière génération devant surclasser tous ses homologues asiatiques, y compris les engins chinois. Pour ce faire, le K2 concentre les technologies militaires les plus récentes en matière de protection, d'armement, de mobilité et d'électronique embarquée. Le blindage modulaire composite est ainsi associé à des briques réactives ERA et résisterait théoriquement aux obus-flèches de 120 mm dans l'arc frontal. Il est complété d'un système d'extinction automatique des incendies et d'un dispositif de défense NRBC (nucléaire, radiologique, biologique et chimique). En outre, le K2 est équipé d'un système de protection active de type *soft-kill* sous la forme de capteurs qui lancent automatiquement des leurres ou des grenades fumigènes afin de bloquer les radars et les viseurs thermiques ennemis.

Le K2 PIP (*Product Improvement Program*), une version encore plus sophistiquée du K2 de base, devrait quant à lui recevoir des caissons de blindage réactif non explosif et non énergétique (NxRA et NERA), de même qu'un système de contre-mesures de type *hard-kill* capable de détruire les engins antichars en vol avant l'impact.

Comme armement principal, le K2 utilise une version fabriquée sous licence du canon Rheinmetall de 120 mm/L55 à âme lisse. Ce tube est en mesure de tirer les mêmes projectiles que le K1A1, mais avec une vitesse initiale plus élevée. De plus, la cadence de tir est nettement améliorée grâce à la présence d'un chargeur automatique, qui permet par ailleurs de réduire l'équipage à 3 hommes. Dotée d'une fonction *hunter-killer*, la conduite de tir inclut un dispositif d'identification IFF/SIF et un *Fire Control System* (FCS) d'une portée de 10 km, capable de repérer, de suivre et même d'engager une cible sans l'intervention d'un membre de l'équipage. Outre les classiques obus-flèches et explosifs, la gamme des munitions utilisables comprend un projectile de type « tire et oublie », désigné KSTAM (*Korean Smart Top Attack Munition*). Grâce à sa trajectoire courbe et son système de guidage radar, cette munition intelligente, d'une portée de 8 km, est capable d'atteindre des cibles abritées derrière un bâtiment ou une structure. L'armement secondaire est composé d'une mitrailleuse coaxiale M60C de 7,62 mm et d'une K6 de 12,7 mm montée sur le toit. Elles sont alimentées à respectivement 12 000 et 3 200 coups.

La propulsion du K2 est assurée par un 12 cylindres Diesel MTU MB-883 Ka500 de 1 500 cv sur les 100 premiers exemplaires. Les engins suivants devraient, pour leur part, intégrer un bloc de même puissance mis au point localement par Doosan DST. Couplée à une boîte de vitesses automatique à 6 rapports avant et 3 marches arrière, cette mécanique confère au K2 une vitesse maximale de 70 km/h sur route et autorise des accélérations de 0 à 32 km/h en 7 secondes. Par ailleurs, une turbine à gaz Samsung de 100 cv permet d'alimenter les instruments de bord lorsque le moteur principal est arrêté.

Plus perfectionnée que celle du K1A1, la suspension de type hydropneumatique du K2 permet, quant à elle, de gérer individuellement chaque amortisseur, de sorte que l'équipage peut augmenter artificiellement l'inclinaison du canon. Dans le domaine de la mobilité toujours, le K2

▲ Le K2 Black Panther est actuellement le char le plus puissant déployé par l'Armée sud-coréenne et sans aucun doute l'un des plus sophistiqués au monde.

▼ Le K1A1 est l'actuel MBT standard de l'Armée sud-coréenne en attendant l'arrivée en plus grand nombre du K2 Black Panther. Ici, des K1A1 et, au fond à gauche, un KIFV, appartenant à la 20e division d'infanterie mécanisée, défilent à Séoul lors de la commémoration du 65e anniversaire des forces armées sud-coréennes.

peut être équipé d'un gros schnorkel pour traverser des gués d'une profondeur maximale de 4,20 m. Enfin, l'électronique embarquée comprend un système numérique de gestion du champ de bataille C4I couplé à un GPS. Tout cet attirail technologique fait actuellement du K2 Black Panther le MBT le plus cher du marché, avec un prix unitaire évalué à 8,5 millions de dollars. Au total, l'Armée sud-coréenne aurait commandé environ 300 de ces machines, et la livraison des 100 premiers exemplaires est en cours d'achèvement.

▲ Équipé de son imposant schnorkel, ce char K2 s'apprête à franchir une coupure humide aménagée sur un terrain de manœuvres.

TRANSPORTS DE TROUPES BLINDÉS ET VCI

Pour accompagner les chars de combat, l'infanterie mécanisée sud-coréenne dispose du K200 ou KIFV (*Korean Infantry Fighting Vehicle*) qui remplace, depuis 1985, les vieux M113 américains. Développé par Daewoo Heavy Industries, ce transport de troupes blindé n'est en fait qu'une version « made in Korea » et modernisée de l'AIFV de la FMC Corporation. Pesant un peu plus de 13 tonnes en ordre de combat, le véhicule est servi par un équipage de 3 hommes et peut embarquer jusqu'à 9 soldats tout équipés qui pénètrent dans l'engin *via* une large rampe d'accès à l'arrière. Le blindage composite en aluminium et acier laminé assure à ces derniers une protection efficace contre les éclats d'obus et les balles jusqu'au calibre de 12,7 mm. L'armement principal se compose d'une mitrailleuse lourde de 12,7 mm sous tourelleau, que vient compléter une mitrailleuse de 7,62 mm sur affût simple. Le K200 est propulsé par un Diesel MAN D2848T de 280 cv qui lui confère une vitesse maximale de 74 km/h. Malgré un poids en hausse par rapport au M113, l'engin conserve ses capacités amphibies. En 1994, une version modernisée, désignée K200 A1, est introduite. Elle dispose d'un blindage additionnel et d'un moteur plus puissant de 350 cv pour pallier la surcharge de poids. Parallèlement, l'engin de base a été décliné en plusieurs variantes spécialisées, dont un véhicule de détection d'agents NBC (K216), des véhicules porte-mortiers de 81 et 107 mm (K281 et K242), un poste de commandement mobile (K277) ou encore un véhicule de dépannage et de maintenance (K288). Toutes variantes confondues, quelque 1 700 exemplaires du KIFV seraient actuellement en service dans l'armée de Terre sud-coréenne.

Ce parc impressionnant devrait cependant voir ses effectifs diminuer de façon importante dans les prochaines années suite à l'introduction progressive, depuis 2009, du véhicule de combat d'infanterie K21. Conçu et fabriqué par Doosan DST, ce nouvel engin dispose d'une puissance de feu nettement supérieure à celle du K-200 grâce à un canon S&T Dynamics K40 de 40 mm capable de tirer des munitions APFSDS, HE-FRAG, fumigènes et multi-usage. Équipé d'un stabilisateur semblable à celui que l'on retrouve sur les MBT de 3e génération, il permet au K21 de faire feu en mouvement tout en conservant un haut degré de précision.

▼ Véritable véhicule de combat d'infanterie, le K21 remplace progressivement les vieux transports de troupes blindés K200 et K200A1.

L'armement principal inclut également deux lance-missiles antichars Hyungung, et une mitrailleuse de 7,62 mm complète l'arsenal. Par rapport au K200, le K21 bénéficie en outre d'une protection accrue. Son blindage composite multicouche, alliant fibre de verre, céramique et aluminium, le mettrait ainsi à l'abri des obus APDS de 30 mm du canon russe 2A72 dans son arc frontal, tandis que les flancs et l'arrière seraient à l'épreuve des munitions de 14,5 mm. L'engin est également protégé des menaces NRBC et équipé d'un système d'extinction automatique des incendies. Par ailleurs, dans le cadre du *Product Improvement Program*, le K21 peut être doté d'un système de contre-mesures actives, dites *hard-kill*, semblable à celui qui doit équiper le K2 PIP. Malgré cet attirail, le véhicule conserve une capacité de transport identique à celle du K200, avec 9 soldats en armes en plus des 3 hommes d'équipage. À bord, ceux-ci disposent d'un *Battlefield Management System* qui les renseigne sur leur environnement immédiat. Dans le domaine de la mobilité enfin, le K21 peut compter sur un V10 Diesel D2840XLE de 740 cv pour propulser ses 25 tonnes à la vitesse maximale de 70 km/h sur route et 40 km/h en tout-terrain. De plus, l'engin peut être rendu amphibie à l'aide de deux gros flotteurs fixés sur chaque flanc de la caisse. En dépit de quelques maladies de jeunesse qui ont retardé son entrée en service, le K21 est aujourd'hui considéré comme un des meilleurs engins de sa catégorie en termes de rapport qualité/prix. La ROKA en aligne actuellement 300 exemplaires sur une commande totale de 466 unités.

Lance-roquettes multiples K136 Kooryong de la 5e brigade d'artillerie. Bien que toujours en dotation dans l'Armée sud-coréenne, cet engin est aujourd'hui en cours de remplacement par le K-MLRS ou Chunmoo, aux performances balistiques nettement supérieures.

1. K21 sur un polygone de tir. Ce véhicule est armé d'un canon de 40 mm capable d'utiliser une vaste gamme de munitions allant de l'APFSDS au projectile fumigène.

2. Obusiers automoteurs K55, copies locales du M109A2 américain. Ceux-ci appartiennent à la 26e division d'infanterie mécanisée.

3. et **4.** K9 Thunder en batterie lors d'exercices. Ces obusiers automoteurs ultramodernes ont une portée qui varie de 30 à 50 km en fonction du type de munitions utilisées.

[4] Certaines sources parlent même de 160 km.

ARTILLERIE

À l'instar de l'évolution que connaît son parc de MBT et de transports de troupes blindés, les moyens modernes en artillerie de l'Armée sud-coréenne comptent aujourd'hui une proportion croissante de matériels de conception et de fabrication nationales.

Si dans la catégorie des obusiers automoteurs, les M109A2 américains constituent toujours le gros de la flotte (1 040 exemplaires inventoriés en 2015 sous la désignation K55/K55 A1), ces engins cèdent ainsi progressivement leur place dans les unités au K9 Thunder. Développés par la firme Samsung Techwin à la fin des années 1980, les premiers prototypes de ce système d'artillerie font leur apparition en 1994, et les engins de série sont introduits à partir de 1999. Environ 300 exemplaires seraient actuellement en service sur une production totale fixée à un peu plus de 500 véhicules. Le K9 est armé d'un obusier de 155 mm/L52, d'une portée maximale de 30 km avec des obus explosifs standards et de 40 à 50 km avec des munitions à propulsion additionnelle. Alimenté par un chargeur automatique, il peut soutenir une cadence de tir maximale de 6 coups/minute (cp/min). Le mode MRSI (*Multiple Rounds Simultaneous Impact*) permet en outre de tirer 3 projectiles en 15 secondes dans des trajectoires différentes, de façon à ce qu'ils atteignent leur cible en même temps. En termes de protection, le blindage en acier soudé du K9 est crédité d'une résistance aux balles de 14,5 mm ainsi qu'aux éclats d'obus de 152 mm. De manière classique, le véhicule dispose également d'un système de protection NRBC. Le K9 Thunder est motorisé par un Diesel MTU de 1 000 cv qui propulse ses 47 tonnes à la vitesse maximale de 67 km/h. Sa suspension hydropneumatique adaptée au terrain montagneux de la péninsule coréenne lui assure, par ailleurs, d'excellentes performances en tout-terrain. À noter que le châssis du K9 sert également de plate-forme à un transporteur de munitions désigné K10 qui, grâce à un rail d'approvisionnement entièrement automatisé, peut ravitailler les batteries de tir sans que les équipages n'aient à sortir de leurs véhicules.

À côté des obusiers automoteurs, l'artillerie sud-coréenne déploie également des lance-roquettes multiples représentés par le très répandu M270 MLRS américain (29 en service en 2015) et surtout par le K136 Kooryong (156 en service) introduit au début des années 1980. Affichant une portée maximale de 36 km avec ses roquettes de 130 mm, ce dernier n'est toutefois plus en mesure de rivaliser avec les systèmes nord-coréens, et Séoul a récemment passé commande de 58 exemplaires d'un nouvel engin de conception nationale pour lui succéder. Désigné K-MLRS ou Chunmoo et développé conjointement par Hanwha Corporation et Doosan DST, cet engin prend la forme d'un camion 8x8 à haute mobilité équipé d'un module de lancement à deux containers. Ces derniers peuvent être armés avec les roquettes de 130 mm du Kooryong, mais également avec celles de 227 mm du M270 ou encore avec un modèle de 230 mm dont la portée atteindrait 80 km [4].

Outre les classiques explosifs à fragmentation, la gamme des projectiles utilisables comprend des engins incendiaires, fumigènes, éclairants et à sous-munitions. En cas de conflit avec Pyongyang, le rôle principal des Chunmoo consisterait à neutraliser les nombreuses batteries d'artillerie nord-coréennes par de puissants tirs de suppression. Commandé à distance ou depuis la cabine blindée du véhicule, le tir d'une salve complète serait ainsi en mesure de couvrir une superficie équivalente à la taille de trois terrains de football. Les premiers Chunmoo sont entrés en service début 2016.

DÉFENSE ANTIAÉRIENNE

En dépit de la faiblesse qualitative chronique de l'aviation nord-coréenne, Séoul met en œuvre de nombreux systèmes de DCA au sol.

Pour la défense à basse altitude de ses infrastructures sensibles et de ses unités mécanisées, la ROKA dispose ainsi en premier lieu du K263 Chungung. Cette variante d'appui du K200 utilise la tourelle du M163 américain armée d'un canon hexatube M168 Vulcan de 20 mm. Associée à un radar de contrôle de tir pouvant détecter une cible dans un rayon de 5 km, cette arme affiche une cadence de tir de 3 000 cp/min et permet théoriquement au K263 d'engager des cibles volantes jusqu'à 1 200 mètres et des cibles terrestres jusqu'à 2 km.

Second véhicule aligné par l'armée de Terre sud-coréenne dans la gamme des automoteurs antiaériens, le K30 Biho (Tigre volant) utilise, lui aussi, le châssis du K200, mais dans une version allongée pourvue d'un galet de roulement supplémentaire et propulsée par un moteur Diesel plus puissant. Conçu et fabriqué localement, son système d'armes consiste en une tourelle dotée de deux canons automatiques de 30 mm associés à un radar de surveillance TPS-830K d'une portée de 17 à 20 km. Le système d'acquisition de cible, combinant viseur électro-optique, télémètre laser, caméra infrarouge et lunette thermique, autorise l'engagement d'aéronefs jusqu'à 7 km, bien que la portée effective des canons soit limitée à 3 km. Alimentés par 300 coups chacun, ces derniers ont une cadence de tir unitaire de 600 cp/min et utilisent des munitions de type explosif à fragmentation (HE-FRAG).

En décembre 2013, une nouvelle version du K30 Biho a été révélée par l'Administration du programme d'acquisition de la Défense. Elle se distingue du système d'origine par l'ajout, de part et d'autre de la tourelle, de deux « pods » lance-missiles contenant chacun 2 missiles Shingung de type « tire et oublie » d'une portée maximale de 7 km. La production de ces engins hybrides, désignés Biho VSHORAD (*Very Short Range Air Defense System*), aurait débuté fin 2015.

Le châssis modifié du K200, sur lequel est basé le K30 Biho, sert également de plate-forme à un troisième système de défense antiaérienne à basse altitude, désigné K-SAM Chunma ou « Pegasus ». Développé à partir de 1989 et entré en service dans l'Armée sud-coréenne dix ans plus tard, cet engin est doté de 8 missiles (2x4) supersoniques Crotale VT-1 associés à un radar de surveillance de 20 km de portée et à un radar d'acquisition capable de traiter jusqu'à 8 cibles simultanément à une distance de 16 km. Les missiles eux-mêmes ont un plafond de 5 km et une portée de 9-10 km. Opérable de jour comme de nuit et par tous temps, le système est réputé pour demeurer efficace même dans des environnements de brouillage électronique intense. Au total, 114 K-SAM Chunma ont été acquis par les forces armées sud-coréennes entre 1999 et 2009.

La défense antiaérienne à moyenne et haute altitudes repose quant à elle respectivement sur les batteries de missiles Hawk XXI et sur le système Patriot PAC-2 GEM/T déployés par la *Republic of Korea Air Force*. Notons toutefois que les premières sont en cours de remplacement par un système de fabrication locale développé conjointement avec la Russie et connu sous les désignations de KM-SAM, Cheolmae-2 ou encore Cheongung. Les missiles Patriot, modernisés au standard PAC-3 dans un premier temps, pourraient quant à eux céder leur place, dans un futur plus ou moins proche, au Cheolmae 4-H, dont les capacités seraient similaires à celles du *Terminal High Altitude Area Defense* (THAAD) américain.

PERSPECTIVE : LA MOBILITÉ PAR LA ROUE

En complément des programmes d'armement lourd sur plate-forme chenillée, la Défense sud-coréenne cherche à doter ses forces armées de véhicules à roues afin d'accroître la mobilité de ses unités mécanisées et de leur fournir une capacité de déploiement rapide sur le modèle des brigades Stryker de l'Armée américaine. C'est dans cet esprit que la ROKA a récemment annoncé vouloir faire l'acquisition de 600 exemplaires d'un transport de troupes blindé développé par Hyundai Rotem d'ici 2020. Désigné KW1 Scorpion dans sa configuration 6x6 initiale, cet engin de 16 tonnes est servi par un équipage de 2 hommes et peut embarquer 10 soldats tout équipés. Ceux-ci pénètrent dans le véhicule grâce à une large rampe d'accès arrière ou par 4 écoutilles de toit. Le blindage entièrement soudé leur fournit une protection contre les tirs d'armes légères et les éclats d'obus. Le KW1 est également équipé contre les menaces NBC. L'armement principal se compose d'une tourelle téléopérée munie, au choix, d'une mitrailleuse de 12,7 mm ou d'un lance-grenades automatique de 40 mm. Le moteur Diesel Hyundai développe 420 cv et permet au KW1 d'atteindre une vitesse

▲ Systèmes de défense antiaérienne à basse altitude K-SAM Chunma lors du défilé militaire célébrant le 65e anniversaire de la république de Corée en 2013.

➤ K263 Chungung. Cette variante du transport de troupes blindé K200 est armée d'un canon hexatube M168 Vulcan de 20 mm pour la lutte antiaérienne à basse altitude.

◄ Cette batterie de six K30 Biho de la 11e division d'infanterie mécanisée à l'exercice est théoriquement capable de délivrer 7 200 projectiles de 30 mm à la minute !

de pointe de 100 km/h sur route. Grâce à une consommation mesurée et un réservoir d'environ 450 litres, il assure au véhicule une autonomie de 700 à 800 km. L'engin est par ailleurs doté d'un système centralisé de contrôle et de réglage des pneus qui permet à l'équipage d'adapter leur pression en fonction du type de terrain rencontré. Enfin, le KW1 est amphibie et peut se propulser dans l'eau à la vitesse de 10 km/h grâce à deux hydrojets. Disponible en configuration 8x8 et décliné en diverses variantes spécialisées, comme un véhicule d'évacuation médicale (KW1 MEV), un véhicule de combat d'infanterie (KW1 ACV) ou des engins d'appui équipés d'une pièce de 90 ou 120 mm (KW1 MGS et KW2 Jupiter), le KW1 Scorpion devrait normalement entrer en service dans la ROKA cette année.

Toujours dans l'optique d'accroître la mobilité et la vitesse de déploiement de ses unités, et plus particulièrement de son artillerie de campagne, l'Armée sud-coréenne envisage également une commande de 800 EVO-105 (*Evolved Wheeled Self Propelled Howitzer*) auprès de Samsung Techwin. Révélé pour la première fois au public en 2011, ce système d'artillerie utilise le châssis d'un camion Kia km500 (6x6), dont la plate-forme de transport est partiellement blindée et aménagée pour accueillir un obusier M101/KH-178 de 105 mm, une bouche à feu d'origine américaine très répandue dans l'Armée sud-coréenne. Équipé d'un système de contrôle de tir automatisé dérivé de celui du K9 Thunder, cet automoteur cumule les avantages par rapport à un canon tracté : équipage réduit à 5 hommes (contre 11), temps de mise en batterie divisé par cinq, plus grand débattement en site et en azimut du canon, etc. Crédité d'une portée de 11,3 km, l'obusier de 105 mm est servi par 4 hommes qui peuvent soutenir une cadence de tir maximale de 10 cp/min. Lorsque le véhicule est en marche, ceux-ci prennent place dans une petite cabine blindée à l'arrière du poste de pilotage et disposent d'une mitrailleuse lourde de 12,7 mm pour leur défense rapprochée. La livraison des premiers EVO-105 à l'armée de Terre sud-coréenne est prévue pour 2017.

Signalons encore, pour conclure, que la ROKA devrait également s'équiper dans un futur proche du Kia LTV (*Light Tactical Vehicle*), un gros 4x4 blindé multirôle qui ressemble extérieurement au Humvee de l'Armée américaine. ■

LA *KAMPFSTAFFEL* « ROMMEL »

LA GARDE RAPPROCHÉE
DU « RENARD DU DÉSERT » AU COMBAT

Érigé au niveau de corps d'élite par la postérité, le *Deutsches Afrika-Korps* compte lui-même en son sein diverses unités mobiles particulièrement efficaces. Parmi elles figure la *Kampfstaffel* « Rommel », en quelque sorte une élite parmi l'élite, chargée spécifiquement de la protection de l'état-major du *DAK*, puis de la *Panzer-Armee* « Afrika ».

Par Benoît Rondeau

La nature fluide de la guerre du désert, avec ses combats de rencontre et la notion toute relative de zone arrière, conduit les Allemands à créer des groupes de combat rapides, les *Kampfstaffeln* (ou *Kasta* en abrégé), directement affectés à la protection des états-majors. C'est ainsi que les divers échelons de commandement de la *Panzer-Armee* « Afrika », qui chapeaute le *Deutsches Afrika-Korps* (*DAK*), se dotent de *Kampfstaffeln*.

Dès le début de son épopée africaine, Erwin Rommel indique dans ses carnets avoir fait intervenir la *Kampfstaffel* du *DAK* le 5 avril 1941 en direction d'El Ganina. Il s'agit alors d'une force de protection rapprochée constituée *ad hoc* sans être officiellement institutionnalisée : le fait que des hommes armés escortent les officiers supérieurs lorsqu'ils se déplacent avec leur *Befehlsstaffel* (échelon de commandement) fait évidemment sens.

En novembre 1941, au cours de l'opération « Crusader », bataille très disputée caractérisée par un front mouvant pour les formations motorisées ainsi que des retournements spectaculaires de situation, le QG de la *Panzer-Armee* « Afrika » est lui-même submergé par les Britanniques qui surprennent ses éléments en rase campagne. Rommel se retrouve ainsi dangereusement isolé dans son Dorchester de prise à l'est du « Wire », et sa carrière aurait pu s'arrêter prématurément si les Britanniques n'avaient pas confondu son véhicule de commandement *Beute* (de prise) avec un engin de leur propre armée. Coup du sort incroyable et particulièrement évocateur du risque qu'encourent les plus hauts gradés dans cette forme de combat sans ligne de front apparente. Dans ce cas précis, Rommel ne doit son salut qu'à l'arrivée impromptue du camion de commandement de Crüwell, le chef du *DAK* en personne ! Si la catastrophe est évitée de justesse pour Rommel, le *Generalmajor* von Ravenstein, brillant *Kommandeur* de la *21. Panzer-Division*, n'a pas cette chance, car, toujours au cours de « Crusader », il tombe entre les mains de l'adversaire, ayant le triste privilège de devenir ainsi le premier général allemand capturé par les Alliés au cours du conflit.

ESCORTES D'ÉTATS-MAJORS

Une telle situation porteuse de danger pour le Haut commandement ne peut durer, et des escortes spécialisées dans la protection et le dégagement des états-majors deviennent indispensables. C'est ainsi que, le 12 février 1942, est enfin donné l'ordre de constituer ce « détachement de combat » à l'intention du QG de la *Panzer-Armee* « Afrika ». Quelques semaines plus tard, le *DAK* sera à son tour doté d'une *Korps-Kampfstaffel*, demande en étant formulée auprès de l'*OKH* (l'*Oberkommando des Heeres*, l'état-major des forces terrestres allemandes) le 14 avril.

◀ Après la bataille de Solloum de juin 1941, Erwin Rommel, accompagné de deux officiers italiens, parcourt le champ de bataille sur le toit de son « Mammut » (afin de mieux observer le terrain et de se protéger de l'explosion d'une éventuelle mine antichar), un AEC *Armoured Command Vehicle* britannique capturé. Ces engins sont spacieux, bien équipés et commodes d'utilisation pour un état-major. Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

▶ Au moins trois AEC *Armoured Command Vehicle* ont été capturés par la *5. leichte Division* en avril 1941 du côté de Mechili. Les Allemands les appellent « Mammut », mais les deux engins identifiés passent à la postérité sous les surnoms de « Max »(qui devient le véhicule de commandement personnel de Rommel) et « Moritz » (celui de Crüwell lorsque ce dernier devient le commandant du *DAK*), d'après des personnages de bandes dessinées. Fritz Bayerlein, chef d'état-major du *DAK* (au centre), pose ici devant « Moritz ».

***AEC Armoured Command Vehicle Befehlswagen (Beute)* « Mammut »**
Stab
Panzergruppe « Afrika »
Libye, septembre 1941

Note : véhicule de commandement personnel de Rommel d'avril à septembre 1941 (détruit par une mine)

La première de ces deux formations, prévue donc à l'échelon de l'armée, prend l'appellation de *Kampfgruppe* « Kiehl », du nom de l'officier chargé de la mettre sur pied, l'*Oberleutnant* Rudolf Kiehl, ancien chef de l'*Aufklärungs-Abteilung 3* de la *21. Panzer-Division*. Le 28 mars, Kiehl, promu entre-temps au rang d'*Hauptmann*, reçoit officiellement le commandement de la *Kampfstaffel OB PzAOK* « Afrika ». Il existe aussi, au sein de cette dernière, le *Begleit-Kommando* « Rommel », ou groupe d'escorte de Rommel, attaché directement à la sécurité de la personne du « Renard du désert ». Or, pour compliquer les choses, ce terme de *Begleit-Kommando* « Rommel » est aussi employé pour parler de la *Kampfstaffel OB PzAOK* « Afrika » ! Il sera avant tout question ici de cette dernière, encore appelée *Armee-Kampfstaffel*, *Kampfstaffel* « Kiehl », *Kampfgruppe* « Kiehl » ou encore *Kasta*, tout en sachant qu'il existe une autre *Kasta* – celle du *DAK* –, qui sera également évoquée dans les lignes qui suivent.

L'ORGANISATION DE L'UNITÉ

L'*Armee-Kampfstaffel* doit être initialement dotée de personnel et de véhicules de la *1./Flak-Bataillon 606*, des *Panzer-Regimenter 5* et *8* ainsi que des *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen 3* et *33*. La dotation prévue selon le tableau théorique d'organisation est la suivante :

- La *Gruppe* « Führer » (unité de commandement) doit comprendre un véhicule blindé léger de reconnaissance équipé d'une radio, de 5 *Kübelwagen* et 5 camions (voire des voitures tout-terrain type Horch *Kfz. 15*), s'y ajoute une *Panzer-Befehlsstaffel* forte de 3 *Panzer III*, 2 automitrailleuses lourdes et 5 semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*.
- La *Panzer-Kompanie* aligne 5 *Panzer III* ou *IV*, 3 automitrailleuses lourdes et 8 *Beute Panzer* (chars de prise).
- La compagnie *Pak/Flak* compte 3 Marder III armés de pièces soviétiques de 7,62 mm, 6 pièces *Flak* de *2cm* automotrices, 6 canons antichars *Pak 38* ou *2-Pdr* de prise, ainsi que 10 Volkswagen et 12 camions.
- Le train est constitué d'une trentaine de véhicules tout-terrain.

De son côté, la *Kampfstaffel* du *DAK* devrait comporter 5 *Panzer III*, la *2./Flak-Bataillon 606*, des éléments de la *Panzerjäger-Abteilung (mot.) 39*, un *Zug* de la *1./Pionier-Bataillon 33 (mot.)* et un *Panzer-Späh-Zug* (peloton d'automitrailleuses) prélevé à la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 3*.

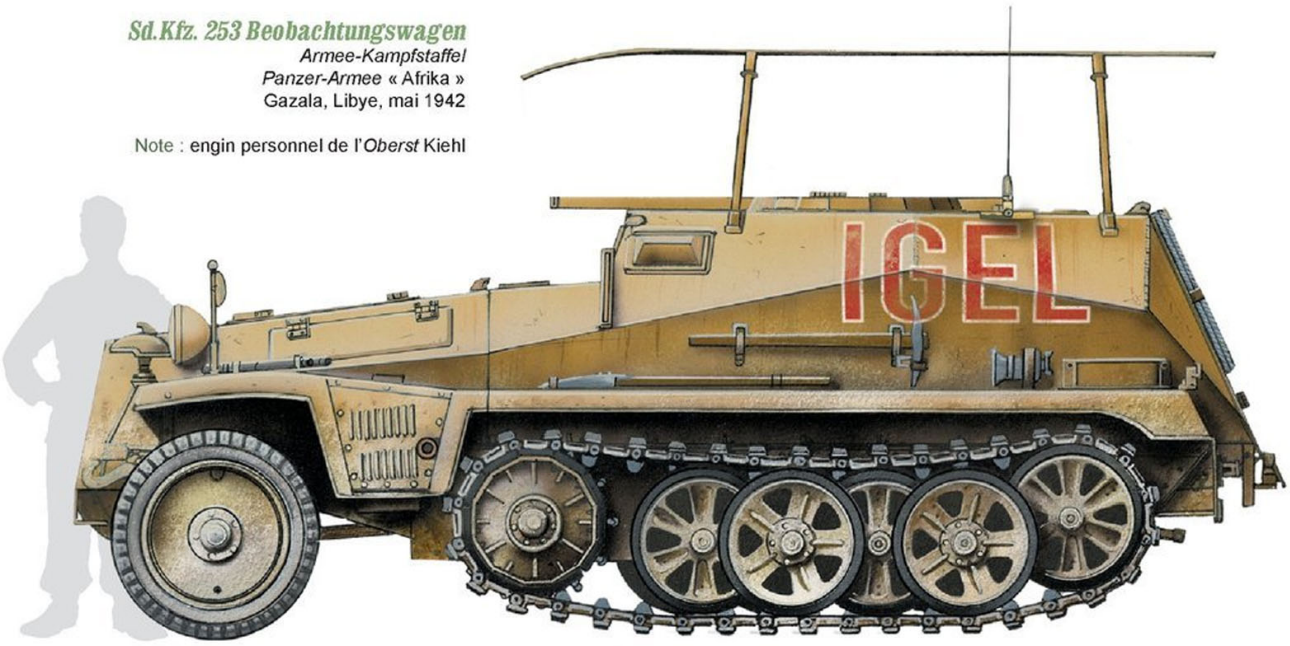
Tout cela n'est que purement théorique, même si le cadre sera globalement respecté. Ainsi, la *Kasta* « Kiehl » aligne, au moment de sa constitution, outre des blindés très particuliers dont il est question plus loin, 5 *Panzer II* affectés au QG, 8 *Sd.Kfz. 10/4* et 2 *Sd.Kfz. 7/1* provenant de la *2./Flak-Abteilung 606 (sf.)* de la *90 leichte Afrika-Division*, 3 *Pak 38* d'un *Zug* de la *Panzerjäger-Abteilung (mot.) 39*, 4 autoblindées *Sd.Kfz. 222* d'un peloton de la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 3* et un *Zug* du *Pionier-Bataillon (mot.) 33* de la *15. Panzer-Division*.

Les pertes et la nécessité de renvoyer des éléments à leur unité d'origine expliquent aussi la nature très fluctuante de la dotation de cette formation si particulière, par ailleurs équipée de nombreux véhicules saisis sur l'adversaire ainsi que d'engins bricolés, voire de prototypes dont la carrière opérationnelle sera des plus limitées. Ainsi, les Marder III sont finalement octroyés à la *Panzerjäger-Abteilung 605* de la *90. leichte Afrika-Division* qui, en échange, cède deux automoteurs semi-chenillés *Panzerselbstfahrlafetten II* (*7,5cm Kanone L/41 auf Zgkw. 5t (HKP 902)*). De même,

▼ Unité formée pour éviter la capture des états-majors, si fréquente lors des batailles dans le désert, la *Kampfstaffel* de Rommel doit intégrer une *Beute-Panzer-Kompanie*, équipée de chars ennemis capturés comme ce Valentine, provenant probablement de l'immense butin saisi à Tobrouk en juin 1942. L'équipage a jugé que les *Balkenkreuz* hâtivement peintes sur le flanc de la caisse étaient insuffisantes pour éviter toute méprise et a donc pris soin de fixer un drapeau nazi sur l'antenne radio de la tourelle.
Archives Caraktère

Sd.Kfz. 253 Beobachtungswagen
Armee-Kampfstaffel
Panzer-Armee « Afrika »
Gazala, Libye, mai 1942

Note : engin personnel de l'*Oberst* Kiehl



le 16 mars, la *Kampfgruppe* « Burckhardt » (une unité de parachutistes) reçoit l'ordre de fournir trois « Portees » de *2-Pdr* à la *Kampfstaffel*, transfert officiellement autorisé par l'*OKH* trois jours plus tard. En dehors des engins des *Kasta*, l'état-major de la *Panzer-Armee* « Afrika » et celui du *DAK* sont dotés de véhicules tels que des semi-chenillés de commandement *Sd.Kfz. 250* et *253*, sans oublier les deux camions anglais de prise AEC Dorchester « Max » et « Moritz ».

L'utilisation de véhicules et de matériel de prise est une caractéristique mais aussi une nécessité pour les *Afrika-Kämpfer*, contraints d'affronter en permanence un adversaire sans bénéficier d'une logistique et d'approvisionnements adéquats. Rommel ordonne ainsi la mise sur pied d'une *Beute-Panzer-Abteilung* avec le butin prélevé de sa seconde chevauchée à travers la Cyrénaïque, les chars de prise étant fournis, le 28 mars, par le quartier-maître général de l'armée, soit douze Crusader et deux Stuart. Par ailleurs, un cliché montre un Crusader *Mk. I* détourellé affecté à l'unité de protection de Rommel, probablement en qualité de transport de munitions. Plutôt qu'une *Abteilung*, il s'agit donc davantage d'une *Beute-Panzer-Kompanie* forte de 14 chars qui doit être complétée par une *Panzerjäger-Kompanie*.

▲ Deux vues de l'un des étranges *Pz.Sfl. II*, des engins peu réussis versés à la *Kasta* de la *Panzer-Armee* « Afrika » qui engerbe donc un panel fort varié de blindés. L'engagement au feu de ces deux semi-chenillés à canon de *7,5cm* sera des plus décevants.... Archives Caraktère

▼ La hauteur de son « Mammut » permet à Rommel de scruter les environs d'assez loin. Il est vrai que l'engin fait 2,90 mètres de haut, ce qui est en fait un poste d'observation idéal dans les vastes étendues désertiques africaines. L'inconvénient est que ce gros 4x4 est aisément repérable par l'adversaire.

La *Beute-Panzer-Abteilung* constitue dès lors le noyau de la *Kasta*, même si les chars retournés contre leurs anciens propriétaires s'avèrent aussi très problématiques : outre la variété des modèles, la difficulté de s'approvisionner en pièces détachées et en munitions constitue un véritable casse-tête pour l'intendance. Tant et si bien qu'un début de standardisation verra le jour, avec une dotation limitée un temps à 12 M3 Stuart. Il se pourrait également que la *Kampfstaffel OB PzAOK* « Afrika » ait réutilisé pour son propre compte une partie du butin saisi à Tobrouk en juin 1942, dont une trentaine de chars Valentine, mais il est bien souvent difficile de déterminer avec précision l'appartenance de soldats et de matériels à une unité à partir de clichés, toutes les formations de la *Panzer-Armee* « Afrika » ayant pour habitude de réemployer des blindés capturés.

Juste avant l'opération « Theseus/Venezia », les deux compagnies originelles de l'*Armee-Kampfstaffel* (la *Panzer-Kompanie* et la compagnie *Pak/Flak*) sont complétées sur ordre de Rommel par la *13.(trop.)/Lehr-Regiment Brandenburg z.b.V. 800* et la *3. Batterie* de la *I./Flak-Abteilung 43*. La *Kasta* compte alors 530 hommes. Au fil des combats, les deux *Kampfstaffeln* seront renforcées par de puissantes pièces de *8,8cm* : le *Regimentsstab* et la *1./Flak-Regiment 43* rejoindront la *Kasta* du *DAK*, tandis que la *3. Batterie* de ce même régiment antiaérien sera affectée à la formation de Kiehl.

Notons enfin que, dans un souci d'efficacité et de rapidité, mais aussi par nécessité, les *Kampfstaffeln*, tout comme d'ailleurs la *Befehlsstaffel* de Rommel, n'utilisent que les radios en clair et non les messages codés ou le téléphone. Elles agissent ainsi comme des forces de réaction rapide dès que la situation l'exige.

▲ Le M3 Stuart est le blindé le plus répandu au sein de la *Kasta* de la *Panzer-Armee* « Afrika ». Il participe à ce titre aux principaux combats de l'année 1942, jusqu'à l'anéantissement de la *Beute-Panzer-Kompanie* près de l'Himeimat, à El-Alamein. Archives Caraktère

◥ Un *Flak* de *2cm* de la *2./Flak-Bataillon 606*, monté « en portée » sur un camion de prise Chevrolet Canada C8. Le chef de pièce appartient à la *Luftwaffe*, ce qui ne saurait surprendre. Des caisses de munitions ont été arrimées sur les pare-chocs : toute place est bonne à prendre, d'autant que l'installation de la pièce sur la plage arrière a considérablement diminué l'espace de stockage du camion. Archives Caraktère

▼ Doté d'une pièce de *7,5cm*, le *Panzerselbstfahrlafette II* (*7,5cm Kanone L/41 auf Zgkw. 5t (HKP 902)*) aurait pu constituer un adversaire dangereux. Son tableau de chasse semble pourtant se limiter à trois engins. Néanmoins, ce semi-chenillé, prototype raté au regard de la réussite que furent les *Sd.Kfz. 251* et autres *Sd.Kfz. 8*, participe à la puissance de feu de la *Kampfstaffel*. Archives Caraktère

PREMIERS ENGAGEMENTS AU PRINTEMPS 1942

Si la plupart des *Landser* de la *Kasta* ont déjà depuis longtemps connu le baptême du feu au sein de leurs unités d'origine, l'entrée en lice de la *Kampfgruppe* « Kiehl » se déroule au cours de la bataille de Gazala (opération « Theseus/Venezia »). Elle se distingue dès la première journée de combat, lorsque l'état-major de Rommel est menacé par le *10th Hussars* : l'attaque britannique tourne court grâce à l'action énergique de la *Kasta*, bien aidée de la division blindée italienne « Ariete ». Ce constat d'efficacité n'est pas surprenant compte tenu de la qualité du personnel impliqué ainsi que de la puissance de feu mise à sa disposition. Les combats se poursuivent le lendemain dans le secteur de Bir el-Aslagh, où les blindés britanniques des *2nd* et *22nd Armoured Brigades* se brisent les dents sur de formidables positions d'artillerie germano-italiennes.

Après l'épreuve du « Chaudron », dans lequel la *Panzer-Armee* « Afrika » passe tout près de la destruction [v. Batailles & Blindés n° 69], la *Kampfgruppe* « Kiehl », relativement puissante, est appelée à la rescousse pour emporter la décision à Bir Hakeim. La lutte avec la 1re brigade française libre est âpre. Après la chute de la place forte, l'unité occupe la position des FFL en compagnie de l'*Aufklärungs-Kompanie 580* ainsi que des éléments de la *17ª Divisione Fanteria* « Pavia ». Leur tâche est de sécuriser la zone en lançant des patrouilles pendant que les combats décisifs se déroulent à *Knightsbridge*. Plus tard, en vertu de son statut d'unité de protection de Rommel, c'est logiquement à sa tête que celui qui vient d'obtenir son bâton de maréchal serait entré dans Tobrouk tout juste conquise.

Mais le bilan de Kiehl n'est pas flatteur pour autant, car la *Kampfstaffel* n'a pas brillé durant tous les engagements de la bataille de Gazala. Elle n'a débuté cette dernière qu'avec une unique *Panzerselbstfahrlafette II* en état, l'autre engin étant toutefois opérationnel entre le 30 mai et le 2 juin. L'un des deux est en revanche perdu à la date du 5 juin, et le score enregistré par ce binôme est pathétique, puisqu'il n'est crédité que de trois tanks alliés détruits ! Pire, à Bir Hakeim, lors d'un assaut, sur 11 chars, la *Kasta* « Kiehl » en perd six sous les tirs antichars adverses et quatre du fait des mines...

En dépit de ces camouflets, les difficultés éprouvées et les pertes passent au second plan avec l'euphorie consécutive à la chute de Tobrouk. L'entrée en Égypte est dans tous les esprits. Tous les rêves sont permis pour les *Afrika-Kämpfer* au cours de ce qui s'apparente d'abord à une course-poursuite vers le delta du Nil. Du reste, la *Panzer-Armee* « Afrika » ne peut poursuivre son avance que grâce au butin considérable saisi à Tobrouk, en particulier en camions mais aussi en uniformes. De quoi favoriser les quiproquos et l'effet de surprise. « Il devenait impossible de nous distinguer des Britanniques », écrit ainsi Rommel.

Tirant profit de son allure toute britannique, la *Kampfgruppe* « Kiehl » réussit à tromper et surprendre de nombreux traînards de la *8th Army* britannique. Au cours de la brève et téméraire bataille de Mersa Matrouh, la *Kasta* est en pointe du combat aux côtés de la *90. leichte Afrika-Division*, elle-même délicatement avancée au cœur du dispositif britannique. La fuite épique des Néo-Zélandais dans la nuit du 27 au 28 juin surprend Rommel, qui aurait fort bien pu être tué ou capturé à ce moment-là, comme il l'explique lui-même :

« Il en résulta une mêlée insensée. Mon propre quartier général, situé au sud de la place forte, se trouva pris dans le tourbillon. La *Kampfstaffel* "Kiehl" et des éléments de la "Littorio" entrèrent en branle. L'intensité du feu atteignit un degré exceptionnel, et mon quartier général fut entouré bientôt par une masse de véhicules enflammés. » La place forte est cependant encore solidement tenue par l'ennemi, toutes les unités alliées n'ayant pas été avisées du départ des Néo-Zélandais ni de celui des *Tanks*. Parmi les troupes engagées dans l'assaut final contre Mersa Matrouh figure, à partir de la fin de l'après-midi, la *Kasta*. À l'aube du 29 juin, la *Kampfgruppe* « Kiehl », l'*Aufklärungs-Abteilung 580* et les régiments d'infanterie de la *90. leichte Afrika-Division* forcent le passage et s'emparent de Mersa Matrouh avec l'aide des troupes italiennes. Mais cette victoire ne peut être suivie d'une période de repos bien méritée : il faut repartir aussitôt vers l'est !

EL-ALAMEIN : LE CHANT DU CYGNE DES *KASTA* DE ROMMEL

Début juillet 1942, le destin de la *Panzer-Armee* « Afrika » se joue à El-Alamein. Le « Renard du désert » est désormais confronté à une dure réalité, qu'il ne cessera désormais de subir : la domination du ciel par les escadrilles alliées, à laquelle s'ajoute la puissance de l'artillerie britannique, qui devient également un paramètre avec lequel il lui faudra compter.

C'est ainsi que la *Gefechtsstaffel* de Rommel et sa *Kampfstaffel*, en position au nord-est de son PC, sont visées par les pièces de campagne de Sa Très Gracieuse Majesté dès le début de la première bataille d'El-Alamein. Dès le 1er juillet, le « box » d'El-Alamein tenu par les Sud-Africains à l'extrémité Nord de la ligne de front s'avère être un objectif hors de portée pour la *90. leichte Afrika-Division*, épuisée et à court d'effectifs.

Panzerselbstfahrlafette II HKP 902 (ou Pz.Sfl. II)
Armee-Kampfstaffel
Panzer-Armee « Afrika »
Secteur de Gazala, Libye, juin 1942

Sd.Kfz. 250/3 Kommandowagen
Stab
Panzer-Armee « Afrika »
Secteur d'El-Alamein, Égypte, juillet 1942

Note : engin personnel du *Generaloberst* puis *Generalfeldmarschall* Erwin Rommel

Soumise à un intense barrage d'artillerie qui paralyse toute progression, elle lance des appels à l'aide. Rommel, qui n'a aucune réserve autre que sa *Kasta*, rejoint alors en personne le front de sa division en détresse pour relancer l'attaque : « J'ordonnai immédiatement à la *Kampfstaffel* "Kiehl" d'avancer au sud du secteur tenu par la *90. leichte*, et je me rendis sur place en automitrailleuse pour me faire une idée de la situation et prendre les décisions qui s'imposeraient. En chemin, mon véhicule fut pris sous un bombardement d'artillerie britannique tellement violent que je dus renoncer à rejoindre le front. » L'intervention du « Renard du désert » est donc vaine, d'autant que son esprit est tout autant accaparé par la réduction du « box » de Deir-el-Shein, qui nécessite l'action conjointe des *15.* et *21. Panzer-Divisionen*. Ce n'est donc qu'en fin d'après-midi que son regard se retourne vers le « box » d'El-Alamein : « Je pris la décision de soutenir avec toutes les forces disponibles la tentative de percée sur le flanc Sud de la *90. leichte*. Pour cela, j'amalgamai ma *Gefechtsstaffel* à la *Kampfstaffel* "Kiehl". » Mais la punition est identique à celle subie dans la matinée : les Allemands, pilonnés sans retenue, sont stoppés net dans leur progression. Rommel en fait lui-même l'amère expérience en compagnie de son chef d'état-major Fritz Bayerlein, puisque les deux hommes doivent rester blottis dans le sable deux heures durant sans pouvoir bouger…

Bien que n'ayant pu peser efficacement dans la phase initiale de la bataille, la *Kampfstaffel* reste une unité solide sur laquelle le *Generalfeldmarschall* sait pouvoir compter, au-delà du fait qu'il n'a alors que quelques milliers de combattants en ligne : « Dans la soirée, comme l'intensité du feu ennemi commençait à diminuer, je donnai ordre au détachement de sécurité de décrocher au plus vite et de rallier l'ancien PC. Ma *Kampfstaffel* était chargée de tenir le secteur que nous avions conquis. »

Ultime formation de réserve motorisée de puissance relative du fait de l'effritement du potentiel offensif de la *Panzer-Armee* « Afrika », la *Kasta* est dès lors sans cesse sollicitée au cours des nombreux affrontements qui ponctuent le mois de juillet. Car, après quelques jours de remise en condition de ses troupes, Rommel s'estime assez fort pour tenter de reprendre la marche en avant en direction du Caire. Mais, dans la nuit du 10 juillet, alors qu'il dort dans le point fort de Kaponga, abandonné par les Néo-Zélandais, dans la partie Sud du front, le « Renard du désert » est réveillé par la canonnade qui annonce l'entrée en lice des Australiens près de la route côtière, sur Tell el Eisa. Rommel ordonne immédiatement le rassemblement de sa *Kasta* (et apparemment également de celle du *DAK*), puis se rend à Sanyet el Miteiriya, où il est rejoint par une *Kampfgruppe* de la *15. Panzer-Division*. Les deux unités sont ensuite promptement dirigées vers le nord pour voler au secours des troupes germano-italiennes bousculées par la nouvelle offensive ennemie. Les combats s'y éternisent pendant plus d'une semaine, les pertes étant lourdes dans les deux camps.

▼ La pièce, le tracteur Morris Commercial C8 *Quad* et le caisson sont britanniques mais les servants sont allemands. La *Panzer-Armee* « Afrika » parvient sur la ligne d'El-Alamein avec plus de 40 pièces de *25-Pdr* dans ses tableaux d'effectifs. La *Kampfstaffel* « Rommel » en aligne ainsi six en août 1942. Aucun marquage trahissant le changement de propriétaire n'est visible sous cet angle.
Archives Caraktère

▲ Le 26 octobre 1942, la *Kasta* de la *Panzer-Armee* « Afrika » subit des pertes substantielles dans le secteur Sud du front d'El-Alamein, lorsque 12 de ses *Beute* Stuart sont mis hors de combat au cours d'une intervention meurtrière de Hawker Hurricane « casseurs de chars » armés de puissantes pièces de 40 mm.
Archives Caraktère

L'unité de protection de Rommel n'en a pas pour autant fini avec les « Aussies ». Fin juillet, la *Kampfstaffel* se distingue en effet une nouvelle fois lors de la contre-attaque qui met un terme à l'opération « Splendour », l'ultime offensive lancée par Auchinleck contre les lignes germano-italiennes. Ce sont les Australiens, mal appuyés par les blindés, qui font les frais de l'intervention de la *Kasta*, qui n'est certes pas la seule à devoir être créditée de ce nouveau succès, comme Rommel le souligne dans ses carnets : « Une contre-attaque pleine de vigueur, lancée par la *Kampfgruppe* "Briehl" et par la *Kampfstaffel* "Kiehl", réussit à écraser le saillant australien et rejeta l'ennemi dans ses lignes avec de lourdes pertes. »

S'ensuit alors un long mois de front statique au cours duquel les deux camps tentent de se refaire une santé. L'unité d'escorte de Rommel est renforcée courant août par une *Beute-Batterie* dotée de six pièces de *25-Pdr*, appoint insuffisant, car Montgomery, qui a succédé à Auchinleck à la tête de la *8th Army*, reçoit, lui, des moyens substantiels qui vont lui permettre de remporter l'engagement décisif qui se prépare. Du reste, mauvais présage, l'*Armee-Kampfstaffel* perd son chef au combat : touché pendant une attaque aérienne, le valeureux Kiehl est tué au cours de la bataille d'Alam Halfa, la dernière tentative de Rommel de forcer le destin et parvenir à envahir l'Égypte. Le *Major* Medicus lui succède.

À la mi-octobre, après une période de calme relatif dans le secteur d'El-Alamein, les deux *Kampfstaffeln* sont déployées au sud du front, aux confins de la dépression de Qattara, un terrain tourmenté et dominé par le mont Himeimat. C'est à ce moment que celle du *DAK* est absorbée par la *Kampfstaffel OB PzAOK* « Afrika ». L'interrogatoire d'un prisonnier mené en novembre 1942 permet de connaître la composition de la *Kasta* au moment de cette seconde bataille d'El-Alamein. La compagnie de commandement dispose de huit automitrailleuses à 8 roues et une autre à 4 roues ; la compagnie antichar aligne pêle-mêle quatre *Pak 38* de *5cm*, deux *Pak 35/36* de *3,7cm*, deux pièces de *2-Pdr* et deux ou trois canons de *25-Pdr* ; l'unité antiaérienne peut compter quant à elle sur quatre à six pièces de *2cm* servies par une soixantaine d'hommes. Les *Beute Panzer* sont au nombre de 20 : trois Crusader (en atelier au 23 octobre) et 17 Stuart, dont 12 opérationnels. La *Kampfstaffel* compterait environ 60 camions, ainsi qu'au moins 200 hommes (mais plus probablement 400).

Le 23 octobre, c'est sur cette extrémité méridionale des lignes défensives de la *Panzer-Armee* « Afrika » que le *Begleit-Kommando* « Rommel » affronte son destin lorsque Montgomery déclenche l'opération « Lightfoot ». L'unité se distingue à nouveau, cette fois au détriment notamment des Français libres. Le lendemain, les FFL sont à la peine dans le secteur de l'Himeimat en raison de la résistance déterminée des *Paracadutisti* de la division « Folgore ». À 7 heures, la contre-attaque des unités de reconnaissance allemandes contraint au repli les assaillants, qui se sont accrochés aux pentes du Naqb Rala avant d'effectuer un décrochage dans des conditions difficiles. Un second bond en avant, cette fois de la *Kasta*, frappe la 1re DBLE (demi-brigade de Légion étrangère) une heure trente plus tard.

Le 26 octobre, la *Desert Air Force* effectue une remarquable démonstration de son efficacité en appuyant les FFL (Forces françaises libres) qui peinent toujours autant devant l'Himeimat. Pour la *Kampfstaffel*, ces raids aériens virent au cauchemar, car 12 Stuart sont touchés au cours d'une attaque menée par des Hurricanes armés de canons antichars de 40 mm : six sont définitivement détruits, tandis que les autres seront ramenés à grand-peine dans les lignes germano-italiennes pour y constater que les dommages infligés sont tels qu'aucun d'eux ne pourra être remis en état ! Les Français revendiquent également une partie du score obtenu au titre de l'intervention des quelques Crusader dont ils disposent. Ceux-ci auraient ainsi détruit huit blindés ennemis – affirmant au passage avoir affronté des Crusader, des Stuart et même des Grant *Beute* –, mais la lutte est plus disputée qu'il n'y paraît, puisque la colonne volante des Français libres a laissé sept automitrailleuses sur le terrain.

Pour compliquer les choses, il est question durant cette période d'un nouveau *Kasta DAK* doté de sept *Panzer III*, dont deux *lang*, mais il s'agit sans doute plutôt d'un détachement blindé de la *15. Panzer-Division* déployé au plus près du QG du *General der Panzertruppen* Wilhelm *Ritter* von Thoma, *Kommandeur* du *Deutsches Afrika-Korps*, que d'un nouvel équivalent de la *Kampfgruppe* « Kiehl ». Et c'est vraisemblablement cette « *Kasta* du *DAK* » qui, le 26 octobre, est redéployée au nord avec la *90. leichte*, épargnée par les premiers combats ayant pour objectif la reconquête de la cote 28 aux Australiens, la situation dans le secteur Nord du front, près de la côte, étant jugée particulièrement dangereuse par le « Renard du désert ».

Le 4 novembre, alors que la situation est devenue désespérée à la suite des puissants coups de boutoir de l'opération « Supercharge », et, surtout, de l'ordre catastrophique du *Führer* de tenir les lignes jusqu'à « la victoire ou la mort », la *Kasta* est de nouveau sur la brèche. « À 13 heures, écrit Rommel, l'*Oberst* Bayerlein, qui revenait des lignes, arriva au PC du *DAK*. Au centre, près de Tell el Mampsra, la *Kampfstaffel* du *DAK* avait été engagée, cependant que le secteur Nord était tenu par la *21. Panzer* et le secteur Sud par la *15. Panzer*. Ces deux unités étaient parvenues à se retrancher d'une manière relativement satisfaisante. L'*Oberst* Bayerlein poursuivit son exposé, annonçant que la *Kampfstaffel* avait été anéantie et qu'il avait été impossible de persuader le *General* von Thoma, le commandant du *DAK* irrité par l'ordre reçu d'Hitler de combattre jusqu'au bout, de quitter les lignes avancées, où il avait apparemment voulu mourir sur place. Il chercha aussi avant tout à assurer le repli de la *Panzer-Armee* en organisant ce combat d'arrière-garde au cours duquel les *Pak* firent une nouvelle fois montre de dangerosité pour les blindés alliés. Au dernier moment, Bayerlein avait réussi à s'échapper, à pied, à l'instant où des chars britanniques s'apprêtaient à submerger la colline de Tell el Mampsra – sur laquelle le matériel et les véhicules de la *Kampfstaffel* détruite achevaient de se consumer – et à exécuter une percée. »

▲ Antenne cadre et les premières lettres du mot « Greif » (griffon) sur le côté de la casemate : aucun doute possible, il s'agit du semi-chenillé *Sd.Kfz. 250/3 leichter Funkpanzerwagen* de Rommel que l'on aperçoit à peine à son bord.

Indubitablement, la *Kasta* dont il est question ici est le groupe de *Panzer* attaché au QG de Thoma et non l'ancienne unité de Kiehl, restée déployée à l'extrémité Sud du front. Cette dernière, réduite à quelque 200 hommes, le désastre d'El-Alamein consommé, entreprend la difficile retraite qui va la mener jusqu'en Tunisie.

« POMPIERS DU FRONT » EN TUNISIE

Du fait du long et confus repli jusqu'en Tunisie, l'on perd la trace de la *Kasta*, jusqu'à la fameuse offensive passée à la postérité sous le nom de « bataille de Kasserine », à laquelle elle participe. L'unité d'escorte commence son avancée sur Gafsa le 15 février 1943, le lendemain des premiers mouvements de la *5. Panzer-Armee* en direction de Sidi Bouzid. Rommel entre lui-même à Gafsa le 16 et note dans ses carnets la nature de la contribution de la *Kampfstaffel* au succès tactique obtenu. « Entre-temps, écrit-il, j'avais envoyé la compagnie d'état-major à Metlaoui, dans le sud-ouest, pour y faire sauter le tunnel du chemin de fer. Elle y mit la main sur de grandes réserves d'essence, sur une quantité considérable de wagons de chemin de fer et sur 200 000 tonnes de phosphate accumulées dans le secteur, matériel et denrées qui nous auraient été bien utiles en Europe si seulement on avait pu les y transporter. » Malheureusement pour les Allemands, malgré un bon commencement, l'offensive de Kasserine reste sans lendemain.

Début mars, à la veille de l'opération « Capri » sur la ligne « Mareth », le *DAK* met sur pied l'*Aufklärungs-Gruppe* « Luck », chargée d'assurer le flanc de la *10. Panzer-Division* qui attaque en direction de Médenine. Cette formation comprend les *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen 3* et *33*, mais aussi une batterie de la *I./Flak-Regiment 53* ainsi que le *Begleit-Kommando* « Rommel ». Mais la participation de l'unité à deux offensives en l'espace de trois semaines amenuise le potentiel de cette dernière. Tant et si bien qu'à l'extrémité méridionale du front d'attaque, sur le flanc droit de la *1ª Armata*, la *Kasta* (avec 9 *Panzer*, probablement des *Beute*) est tenue en échec par la *Free French Flying Column* à 19 km au sud de Médenine, le long de la route qui mène à Foum Tatahouine. Dès lors, les restes de la *Kasta* n'opéreront plus que sur la défensive.

Ce qui ne l'empêche nullement de s'illustrer une nouvelle fois en mars comme « pompier du front », lorsque la *1st US Armored Division* s'efforce de s'emparer des hauteurs à proximité de Maknassy, le général Patton espérant déboucher ensuite vers la plaine côtière et couper les lignes de communication de la *1ª Armata*. Mais c'était sans compter sur la *Kampfgruppe* de l'*Oberst* Lang, sur laquelle butent les Américains ! Si l'apport des Italiens de la *50ª Brigata Speciale*, en partie ralliés par des officiers de la *Flak* sur ordre de Lang, ne doit aucunement être négligé, surtout au stade initial des combats, le mérite en revient avant tout aux soldats allemands, et en premier lieu aux 80 hommes de la *Begleit-Kompanie* de la *Kampfstaffel* « Rommel » qui tiennent fermement la passe, épaulés par une pièce *Pak 38* de *5cm* et un *Flak* de *8,8cm*. Notons que la *Kampfgruppe* « Lang » comprend aussi la *Kampfstaffel O.B. Luftwaffe*, soit 30 hommes, ainsi que la *Kompanie/Kesselring-Stabswache*, compagnie de garde rapprochée du *Generalfeldmarschall* Kesselring, en qualité de chef du théâtre d'opérations méditerranéen.

Sous le commandement du *Major* Medicus, les anciens gardes du corps du « Renard du désert » tiennent bon. Il faut dire que les chars américains sont empêtrés dans un champ de mines, tandis que les *GIs*, qui ont réussi à emporter les premières positions, se montrent peu combatifs,

◥ Erwin Rommel immortalisé au moment de son triomphe à l'issue de la bataille de Gazala en juin 1942. Le futur *Generalfeldmarschall* est ici à bord de son fameux « Greif » (griffon). Les *Sd.Kfz. 250* et *251* sont rares en Afrique du Nord et seuls quelques-uns sont disponibles pour les états-majors de la *Panzer-Armee* « Afrika », du *Deutsches Afrika-Korps* et des deux *Panzer-Divisionen*.

▼ Un soldat italien de la *50ª Brigata Speciale* inspecte un M3 Stuart abandonné sur une route tunisienne. Le relief tourmenté du nouveau théâtre des opérations, s'il peut être déroutant pour les *Afrika-Kämpfer* vétérans de Libye, n'en est pas moins le cadre de faits d'armes remarquables pour la *Kasta*, en particulier à Maknassy.

alors que la partie semble entendue, et sont de fait repoussés par l'ultime réserve allemande constituée d'un groupe de *Pioniere* et de troupes des transmissions. Quelques heures plus tard, une deuxième percée est enrayée à la faveur d'un corps à corps acharné, puis une troisième tentative américaine échoue *in extremis* lorsqu'un sous-officier allemand décide de manier lui-même le *Pak 38* dont les occupants ont été neutralisés. Mais ces sacrifices ne sont pas vains, car les soldats de Medicus, épuisés, reçoivent enfin vers 18 heures le renfort du *I./Panzer-Grenadier-Regiment 69* du *Major* Friedrich-Wilhelm Buschhausen, tandis qu'un autre bataillon de *Panzer-Grenadiere* aux ordres de l'*Hauptmann* Haut prend position au nord de la passe jusqu'à Wadi el Leben. Avec le concours des Italiens de la *50ª Brigata Speciale*, dont le commandant n'a cessé de s'exposer au feu pour rallier ses hommes, les Allemands interdisent ainsi définitivement le passage à la *1st US Armored Division*, *a fortiori* lorsque surviennent des renforts supplémentaires constitués d'un bataillon de marche, de quelques chars lourds Tiger I, de pièces lourdes de *17cm* et d'une *Staffel* de *Stukas*. Simultanément, un autre élément de la *Kampfstaffel* « Rommel » entre en lice et se déploie au Wadi el Leben. Devant un tel dispositif, les attaques de Patton cessent le 29 mars, alors même que Lang est… à court de munitions ! C'est là le dernier fait d'armes de la *Kasta*, car, en avril 1943, ses restes sont intégrés à la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 33* de la *15. Panzer-Division*. La garde rapprochée de Rommel, qui a lui-même définitivement quitté l'Afrique le 9 mars, n'existe plus.

CONCLUSION

Le grand nombre de décorations octroyées aux membres de cette unité, pourtant relativement réduite, pourrait porter témoignage de l'habitude de Rommel à se trouver sur la ligne de front. On dénombre ainsi trois récipiendaires de la Croix de chevalier de la Croix de fer : l'*Hauptmann* Rudolf Kiehl (le 7 juillet 1942), le *Major* Franz Medicus (le 16 avril 1943) et le *Leutnant* Harro Brenner (le même jour, en qualité de commandant de l'*Infanterie-Kompanie* de la *Kampfstaffel*). Or, ces décorations prestigieuses n'ont pas forcément été attribuées dans le cadre d'un service au plus près du *Generalfeldmarschall*. L'*Armee-Kampfstaffel* a en effet fait office de réserve générale pour le « Renard du désert » ainsi que d'unité d'éclairage, au même titre que les trois *Aufklärungs-Abteilungen* de la *Panzer-Armee* « Afrika ». Mobile et relativement bien armée, la *Kasta* n'a plus tenu le rôle d'escorte d'état-major à partir de la bataille d'El-Alamein. Rommel se souciait pourtant de ces hommes qui ont été chargés de sa sécurité. Début mars 1943, avant de quitter le sol africain, sachant que la partie était définitivement perdue pour les forces de l'Axe sur ce théâtre d'opérations, le maréchal favori du *Führer* a pris des dispositions pour assurer l'évacuation des treize survivants de la *Panzer-Kompanie* de sa *Kampfstaffel*. Mais celle-ci a finalement disparu avec le reste de la *Heeresgruppe* « Afrika » dans la fournaise de la Tunisie. ■

▲ Le « Renard du désert » au temps de son dernier succès en Afrique, à Kasserine, devant un *Half-Track* américain visiblement trop endommagé pour être intégré à son unité d'escorte. Celle-ci réussit un coup de maître en s'emparant d'une réserve d'essence ennemie durant cette offensive.
© ECPAD/France/1943/ Photographe inconnu

◀ Un incontournable pour l'état-major du *DAK* : le camion de transmissions radio, ici au PC de la *Kampfgruppe* « Afrika-Korps » du *Generalmajor* Karl Bülowius, à l'abri des arches d'un pont et du talus ferroviaire situé au sud de l'entrée de la passe de Kasserine. À l'arrière plan, le djebel Chambi.
© ECPAD/France/1943/ Photographe inconnu

LA BÄREN PANZER-DIVISION

LES « OURS » DE LA *PANZERWAFFE*

Lorsque la *Wehrmacht* est officiellement créée en mars 1935 par le régime national-socialiste pour succéder à la *Reichswehr*, l'un des premiers objectifs est de constituer le noyau de grandes formations blindées, en violation flagrante des obligations du traité de Versailles, la possession de chars d'assaut par l'Allemagne ayant été rigoureusement proscrite par les vainqueurs de 1918. La *3. Panzer-Division* est l'une des premières formations à voir le jour : cette unité d'élite sera de tous les engagements majeurs de la *Panzerwaffe*, principalement sur le front de l'Est.

Par Vincent Bernard

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2016

◀ À peine plus qu'une automitrailleuse d'instruction. Le petit *Panzer I* est conçu pour la formation des équipages de la *Panzerwaffe* naissante dans les années 1930, mais le déclenchement prématuré de la guerre par rapport aux prévisions des généraux contraindra à son emploi en première ligne, parfois jusqu'à l'été 1941. Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

◀◀ Transports de troupes semi-chenillés *Sd.Kfz. 251* et *Panzer IV* renforcés de *Schürzen* de la *3. Panzer-Division* sur l'*Ostfront* en 1944. Ces deux blindés constituent en nombre toujours plus limité la cheville ouvrière de l'unité dans la seconde moitié de la guerre, *a fortiori* du fait de la cession du bataillon de Panther du *Panzer-Regiment 6* divisionnaire à la *130. Panzer-Lehr-Division*.

◣ À l'origine, chacune des trois *Panzer-Divisionen* aligne plus de 500 exemplaires de *Panzer I Ausf. A* ou *B*, une dotation temporaire impressionnante qui trompera encore le commandement français en 1939-40, alors que la répartition des chars entre 10 divisions (blindées et légères) s'est traduite par des effectifs moindres.

Dès octobre 1935, trois *Panzer-Divisionen* sont ainsi officiellement créées à l'issue de sept mois de préparation, d'amalgame et de manœuvres combinées des divers éléments motorisés et de cavalerie existants et progressivement dotés des premiers blindés sortis des usines du *Reich* à des fins d'instruction : les petits *Panzer I* biplaces, en réalité à peine plus que des automitrailleuses chenillées, dont personne n'imagine alors qu'ils devront constituer une part importante du corps de bataille blindé allemand des deux premières années de la guerre.

1935-39 : GENÈSE ET TRADITIONS

C'est dans ce cadre que, après une phase de préparation culminant avec les manœuvres de mai 1935 à Döberitz, la *3. Panzer-Division* est officiellement constituée le 15 octobre à Berlin, sous le commandement du *Generalleutnant* Ernst Feßmann, un officier de cavalerie de 54 ans. L'insigne d'origine de la division est une Porte de Brandebourg stylisée de couleur jaune, qui atteste de sa levée principalement dans le *Wehrkreis III*, la région militaire de Berlin. Cette origine berlinoise vaudra à l'unité son surnom de *Bären-Division* (division des ours) ou même de *Panzer-Bären-Division* pour la différencier des divisions d'infanterie également originaires de la capitale, et tout particulièrement la *257. Infanterie-Division* arborant un ours couronné sur son insigne. D'ailleurs, à partir de 1942, l'ours, le symbole héraldique de Berlin, commencera à être peint sur les tourelles des chars et les pans blindés avant et arrière des autres engins de la *3. Panzer-Division*.

Le noyau blindé de cette dernière repose à l'origine sur une brigade de chars, la *Panzer-Brigade 3* du *Generalleutnant* Georg Kühn, rassemblant les *Panzer-Regimenter 5* et *6*, chacun à deux bataillons (*Abteilungen*). Le *Panzer-Regiment 5* « Wünsdorf » (*Oberst* Zukertort) est créé à partir du *Reiter-Regiment 4* de Potsdam, motorisé dès le début de l'année 1935, et complété des toutes premières compagnies blindées constituées au sein de la *Reichswehr* et héritant leurs traditions des *Kürassier* et des *Ulan* de la Garde impériale. Le *Panzer-Regiment 6* « Neuruppin » est quant à lui créé par transfert de cadres et de divers éléments issus notamment du *Kraftfahr-Lehr-Kommando* « Zossen » et de la *Panzerabwehr-Abteilung 6* de Hanovre. Ses traditions ne sont pas moins prestigieuses que celles de son unité sœur, puisque se rattachant à celles du fameux *Regiment der Gardes du corps*, la Garde personnelle royale puis impériale des monarques prussiens, créée en 1740 par Frédéric II. La composante d'infanterie portée est formée de la *Schützen-Brigade 3* « Eberswalde » (*Oberst* Curt Bernard), elle-même constituée autour du *Schützen-Regiment 3* d'Altengrabow (*Oberst* Stumpff), formation motorisée issue de l'amalgame de divers éléments, dont un encadrement venu de deux régiments de cavalerie.

Insigne de la *3. Panzer-Division* durant les campagnes de Pologne et de l'Ouest

Nouvel insigne adopté tout au long de la campagne à l'Est

Insigne supplémentaire reprenant l'ours berlinois et peint sur certains véhicules à partir de l'été 1942

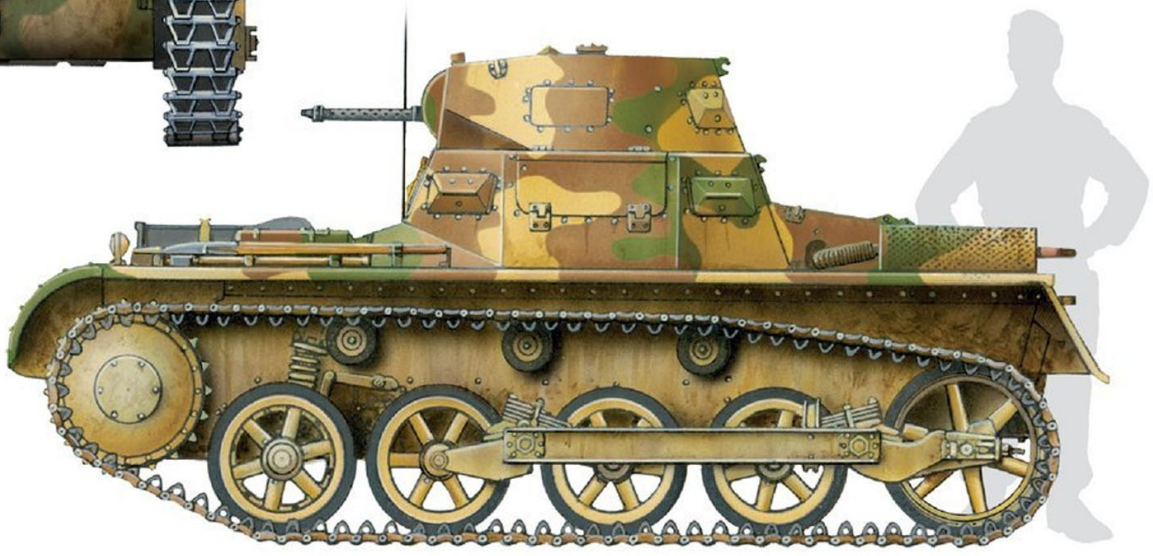
Variante de l'ours berlinois se rapprochant de celui adopté par la *4. Panzer-Division*

Ce régiment porté à deux bataillons présente déjà une belle puissance de feu organique, avec 110 mitrailleuses, dont 38 lourdes, 6 pièces antichars de *3,7cm* et 4 mortiers de *5cm.* Il est complété au sein de la brigade par un bataillon motocycliste, le *Kradschützen-Bataillon 3* de l'*Oberstleutnant* Günther von Manteuffel. L'élément de reconnaissance de la *3. Panzer-Division* est l'*Aufklärungs-Abteilung 3* (*Major* Schroetter), issue d'une formation motorisée berlinoise auparavant successivement commandée par deux officiers appelés à figurer dans l'histoire militaire : Heinz Guderian et Friedrich Paulus. La division est complétée de l'*Artillerie-Regiment 75 (mot.)*, du *Pionier-Bataillon 39* et de diverses formations de commandement et de service. La prestation du serment de fidélité au *Führer* est organisée dans les différentes garnisons le 7 novembre. En mars 1936, l'unité constituée connaît une première alerte et quitte ses casernements pour une série d'exercices et de manœuvres dans la région de Paderborn, couvrant en réalité la remilitarisation de la Rhénanie, effective le 7. Les premières évolutions de la *3. Panzer-Division* interviennent en 1937 suite aux enseignements de plusieurs campagnes d'exercices. L'encadrement est ponctionné, une partie des effectifs des trois premières *Panzer-Divisionen* de la *Heer* étant détachée pour permettre la formation de nouvelles unités. En octobre, la *3. Panzer-Division* passe sous les ordres du *Generalleutnant* Leo *Geyr* von Schweppenburg, qui sera plus tard nommé à la tête de la *Panzergruppe* « West » en Normandie.

En mars 1938, elle est tenue à l'écart de l'opération « Otto », l'occupation de l'Autriche, puisque c'est sa division sœur, la *2. Panzer-Division*, qui est mobilisée et intervient dans le cadre de l'*Anschluss*. Renforcée par un volant de nouvelles recrues, la division berlinoise subit quant à elle, au cours de l'été, un entraînement intensif interarmes mais aussi interarmées : sa *Panzer-Brigade* travaille en particulier en étroite collaboration avec la *Luftwaffe*, inaugurant à cette occasion les tactiques offensives qui, sous le nom journalistique de « Blitzkrieg », se révéleront d'une extrême efficacité au début de la guerre. Mise en alerte et déployée en Silésie en septembre 1938, la division participe à l'occupation des Sudètes, franchissant l'ancienne frontière tchécoslovaque le 8 octobre. Revenue dans le Brandebourg, elle est de nouveau mise en alerte par deux fois au cours de l'année 1939 : celle de mars s'achève par l'entrée à Prague sans résistance d'éléments de reconnaissance et du *Panzer-Regiment 6* ; celle du mois d'août intervient dans le cadre d'une situation diplomatique européenne explosive et inaugure un engagement quasi ininterrompu de la division pendant plus de cinq ans…

LE BAPTÊME DU FEU POLONAIS

Ses cadres rappelés dès le 17 août, la *3. Panzer-Division* entame ses préparatifs de campagne alors qu'arrivent les premiers volants de réservistes et que les unités organiques gagnent par échelons la zone « d'entraînement » située sur la rive orientale de l'Oder, non loin de la frontière polonaise et du « corridor » de Dantzig. Le *Generalleutnant* von Schweppenburg dispose de plus de 300 chars, dont au moins un tiers est encore constitué, faute de production suffisante, des petits *Panzer I* d'instruction qui feront « masse »



Panzer I Ausf. A
Stab/II. Abteilung
Panzer-Regiment 6
3. Panzer-Division
Berlin, Allemagne, mars 1936

derrière les modèles plus récents mais encore rares. Le 25, l'ordre « Tannenberg » tombe, la *Panzer-Bären-Division* se rassemblant aussitôt à la frontière polonaise, face au village de Wilkovo.

Après quelques jours de « cache-cache » et d'expectative fébrile, la division, rattachée au *XIX. Armee-Korps (mot.)* d'Heinz Guderian, dépendant de la *4. Armee* du *General der Artillerie* von Kluge de la *Heeresgruppe* « Nord » (*Generaloberst* von Bock), reçoit, le 31 août à 16h00, l'ordre de se préparer à faire mouvement. Celui d'attaque arrive peu après minuit. Renforcée par la *Panzer-Lehr-Abteilung* – une unité d'instruction équipée d'une cinquantaine de chars derniers modèles (*Panzer III* et *IV*) – et devant constituer le fer de lance du corps blindé de « Schneller Heinz », la *3. Panzer-Division* représente une force inexpérimentée mais redoutable, les premières heures étant concrétisées par une percée de 30 km en territoire polonais. Néanmoins, des faiblesses apparaissent : accompagnée de peu d'infanterie faute de transports blindés semi-chenillés disponibles, la *Panzer-Brigade 3* se trouve en pointe, ses flancs exposés, alors que les *Schützen* sont laissés loin en arrière. Plusieurs contre-attaques polonaises (dont la sempiternelle brigade de cavalerie chargeant « sabre au clair », dit le mythe officiel [1]) illustrent la vulnérabilité de colonnes blindées mal appuyées.

La campagne de Pologne se déroule en deux temps et est marquée par des combats parfois âprement disputés, sans jamais que la *3. Panzer-Division* ne soit vraiment mise en difficulté par l'ennemi. Après une bataille éclair pour couper le corridor de Dantzig du 1er au 3 septembre, l'ensemble du *XIX. Armee-Korps (mot.)* bascule vers l'Est et traverse la Prusse-Orientale – près de 400 km parcourus en trois jours – avant de franchir une seconde fois la frontière polonaise pour traverser la Narew et forcer sa route dans les défenses adverses entre Bialystok et Brest-Litovsk. La division, scindée en deux éléments, progresse rapidement, laissant l'infanterie achever d'isoler et de détruire les poches de résistance. En quelques jours, le sort de l'Armée polonaise est réglé, de façon d'autant plus définitive qu'en vertu du pacte germano-soviétique, l'Armée rouge envahit l'est du pays le 17 septembre. Le lendemain, la *3. Panzer-Division* fait sa jonction avec les troupes de la *Heeresgruppe* « Süd » dans la région de Chelm après un mouvement enveloppant qui achève de disloquer le dispositif polonais à l'est de Varsovie.

1 Prestation de serment de recrues d'une *Panzer-Division* dans la cour d'une caserne avant-guerre. La *3. Panzer-Division* berlinoise a la particularité de porter les traditions de plusieurs unités de cavalerie de la Garde impériale (uhlans et cuirassiers).

2 Chars légers *Panzer I Ausf. B* gravissant un monticule au cours d'un exercice.

3 *Panzer IV Ausf. B* et *C* de la *6./Panzer-Regiment 6* « Neuruppin » durant la campagne de Pologne. La *Balkenkreuz* blanche est caractéristique de cette période, mais elle sera bientôt abandonnée, car formant une cible parfaite dans le réticule de visée d'un artilleur antichar...

4 Engins de la même unité sur une route polonaise en septembre 1939. Le *Panzer IV* souffre d'un blindage bien trop faible à cette époque, mais son châssis va s'avérer d'une grande polyvalence.

[1] Plusieurs épisodes mettent bel et bien aux prises des unités blindées et des formations de cavalerie polonaises dans diverses circonstances, mais jamais cette dernière ne « chargera » sciemment les *Panzer* en tant que tels : il s'agira parfois de l'infanterie d'accompagnement, parfois d'une rencontre imprévue dans le chaos de la bataille.

▲ *Panzer IV Ausf. B* ou *C* du *Panzer-Regiment 6* photographié dans la cour d'une ferme en Pologne à la fin septembre 1939.

▼ La campagne de Pologne est terminée et ces *Panzer IV* de la *Bären-Division* ont regagné leur caserne en Allemagne.

▲ Cliché assez exceptionnel de *Panzer II* de la *6./Panzer-Regiment 6* rassemblés dans le massif forestier des Ardennes en mai 1940, juste avant l'offensive.

[2] C'est dans cette région que, en 9 après J.-C., quatre légions romaines furent anéanties par les Germains d'Arioviste.

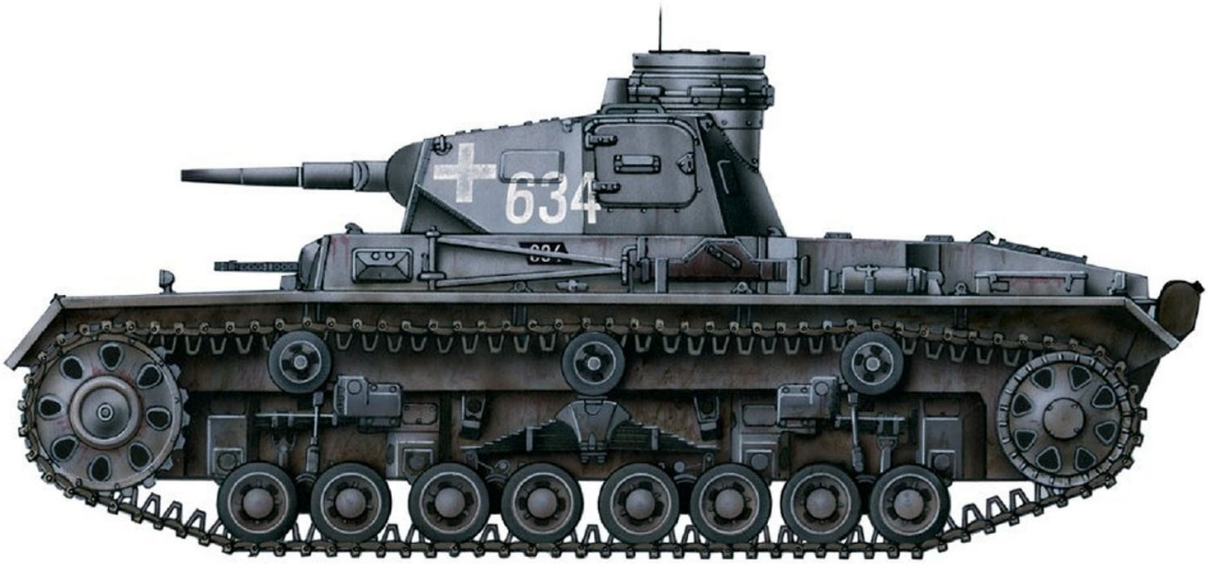
La résistance adverse n'est alors plus qu'anecdotique. À titre d'illustration, la compagnie de maintenance divisionnaire capture à elle seule 1 500 soldats polonais du 19 au 21 septembre. Le 22, la campagne est virtuellement achevée, la question la plus délicate étant l'établissement d'une ligne de démarcation avec les Soviétiques afin d'éviter tout incident entre les deux puissances.

CAP À L'OUEST !

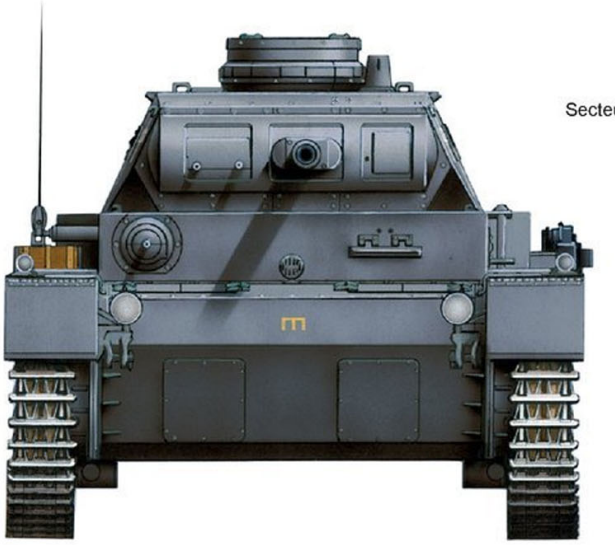
Revenue brièvement en Prusse-Orientale, ses soldats arborant fièrement sur la vareuse les premières Croix de fer décernées de la guerre, la *3. Panzer-Division* réintègre tout d'abord ses garnisons berlinoises à partir du 1er octobre. Quelques jours plus tard, le *General* von Schweppenburg laisse sa place au *Generalmajor* Horst Stumpff à la tête de l'unité. Parmi les transformations des semaines suivantes consécutives à la campagne de Pologne, le renforcement de l'infanterie des *Panzer-Divisionen* apparaît comme une priorité, tandis que les divisions motorisées (*Infanterie-Divisionen (mot.)*) à trois régiments semblent quant à elles trop lourdes à manier pour des mouvements rapides. En conséquence, le *I. Bataillon/Infanterie-Bataillon 69* est détaché de la *20. Infanterie-Division (mot.)* afin de fournir un troisième bataillon au *Schützen-Regiment 3*. Cette tendance à inverser le poids relatif des chars et de l'infanterie au sein des *Panzer-Divisionen* est une constante pendant la guerre, à la fois pour des considérations tactiques et du fait de contraintes matérielles. Alors que, en 1939, la *3. Panzer-Division* déploie quatre (renforcés à cinq avec la *Panzer-Lehr-Abteilung*) bataillons blindés pour deux d'infanterie, en 1944-45, elle ne comptera plus que deux, puis un seul bataillon blindé pour quatre d'infanterie (en deux régiments, à la suite de la création du *Schützen-Regiment 394* en août 1940). En outre, le bataillon du génie et/ou le bataillon de reconnaissance serviront souvent de noyaux régimentaires de substitution au gré des circonstances futures.

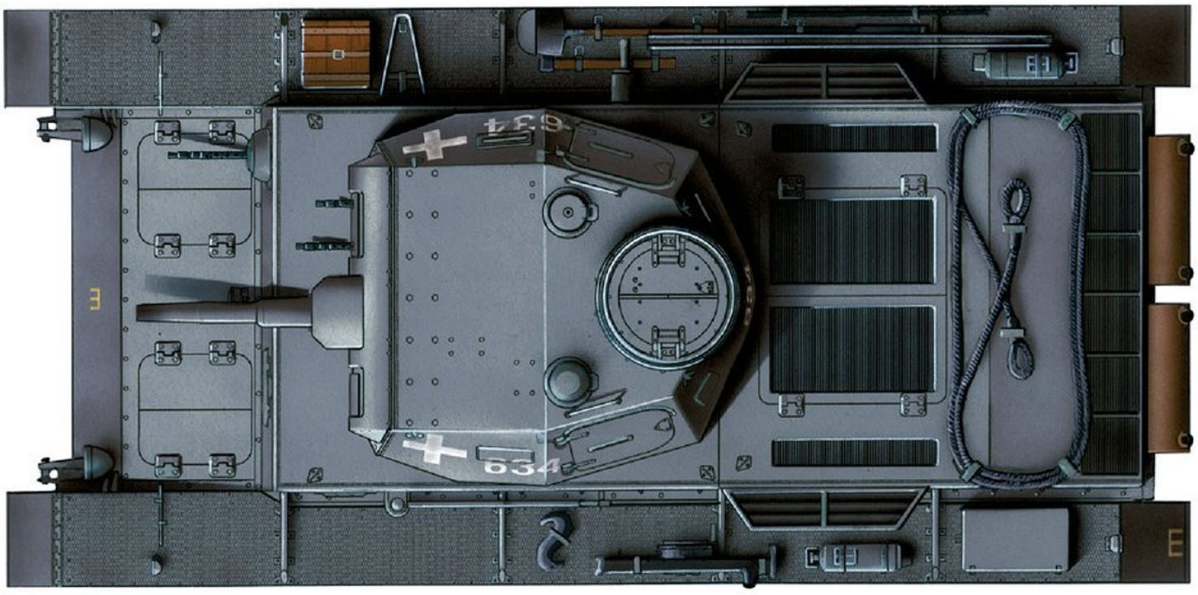
Ce n'est qu'à la fin du mois de novembre 1939 que commence le transfert vers l'Ouest. La *3. Panzer-Division* prend position dans la région de la forêt de Teutoburg, de haute mémoire dans la mythologie allemande [2], et attend les ordres. Toutefois, l'opération « Weserübung » bouleverse l'ordre de bataille divisionnaire, puisque deux compagnies du *Panzer-Regiment 6* sont détachées en avril 1940 pour participer à la campagne de Norvège, tandis que le reste de la *Panzer-Brigade 3* voit ses dotations renforcées par l'arrivée d'exemplaires neufs de *Panzer III* et *IV* ainsi que de formations de *Flak*. Rattachée au *XVI. Armee-Korps (mot.)* du *General der Kavallerie* Hoepner aux côtés de la *4. Panzer-Division*, la formation de Stumpff est au repos dans la région de Krefeld lorsqu'elle est mise en alerte, peu après 21h00 le 9 mai 1940, par le code « Danzig ». Après une marche d'approche le 10 vers la frontière, alors que le *Westfeldzug* débute, les éléments de tête de la *Bären-Division* pénètrent aux Pays-Bas, dans la région de Maastricht, le 11 mai vers 15h00.

Les premiers combats contre des éléments de la 4e division d'infanterie belge n'occasionnent pas de pertes importantes dans ses rangs, mais, au soir du 12 mai, l'état-major de Stumpff apprend que sa voisine, la *4. Panzer-Division*, violemment engagée toute la journée par des éléments du corps de cavalerie français, a subi de lourdes pertes et nécessite un appui immédiat.



Panzer III Ausf. C
6. Kompanie/II. Abteilung
Panzer-Regiment 6
3. Panzer-Division
Secteur de Chelm, Pologne, septembre 1939





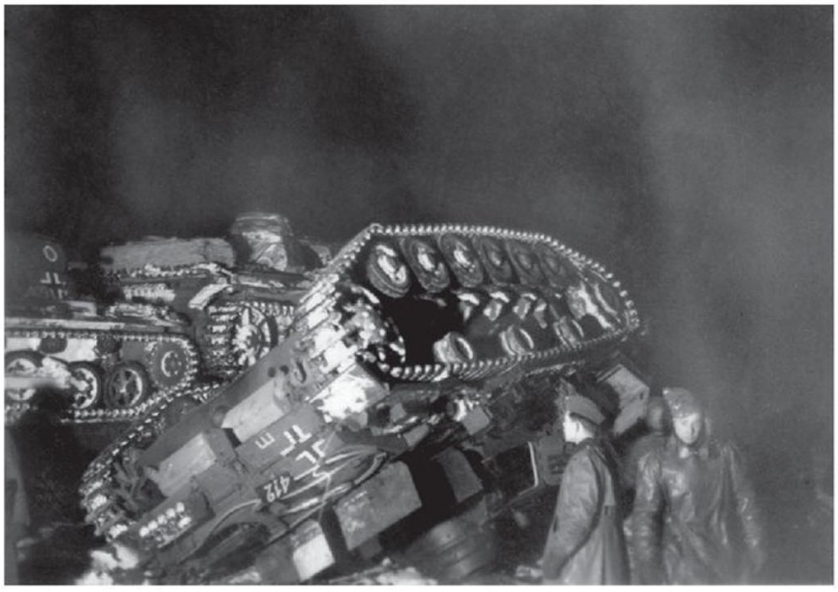
Le *Kommandeur* de la *Panzer-Bären-Division* transmet son ordre du jour : « Avancez sur Gembloux ! ». La *Panzer-Brigade 3* est chargée d'attaquer de front les divisions du général Prioux, avec l'appui des rotations de Ju 87 *Stukas* et celles des trimoteurs Ju 52 assurant le ravitaillement d'urgence en essence. Le 13, le choc avec les Somua et Hotchkiss du corps de cavalerie est d'une extrême violence à la Gette, les 47 mm des chars français s'avérant particulièrement redoutables pour le maigre blindage des *Panzer*. Néanmoins, la coordination interarmes et l'appui aérien allemands font la différence, et, en fin de journée, la *Bären-Division*, ne craignant plus pour son flanc droit, peut poursuivre sa progression. Elle revendique 54 chars français mis hors de combat au cours de la journée pour des pertes jugées « faibles », mais, en réalité, de nombreux *Panzer* ont été touchés, même s'ils peuvent être récupérés et réparés, à l'inverse des chars des DLM (divisions légères mécaniques) françaises abandonnés sur le champ de bataille. [voir l'article de Max Schiavon page 38] Le 14 mai, la division de Stumpff est de nouveau engagée entre Perbais et Ernage, et, le lendemain, la percée de la position « Dyle », sur laquelle s'articule la défense alliée dans la plaine belge, est réalisée. Au cours des jours suivants, toute l'attention des belligérants est attirée du côté des Ardennes, d'où débouchent, à la grande surprise des Français, sept autres *Panzer-Divisionen*, celles chargées du *Schwerpunkt* (point d'effort principal) de l'offensive allemande à l'ouest.

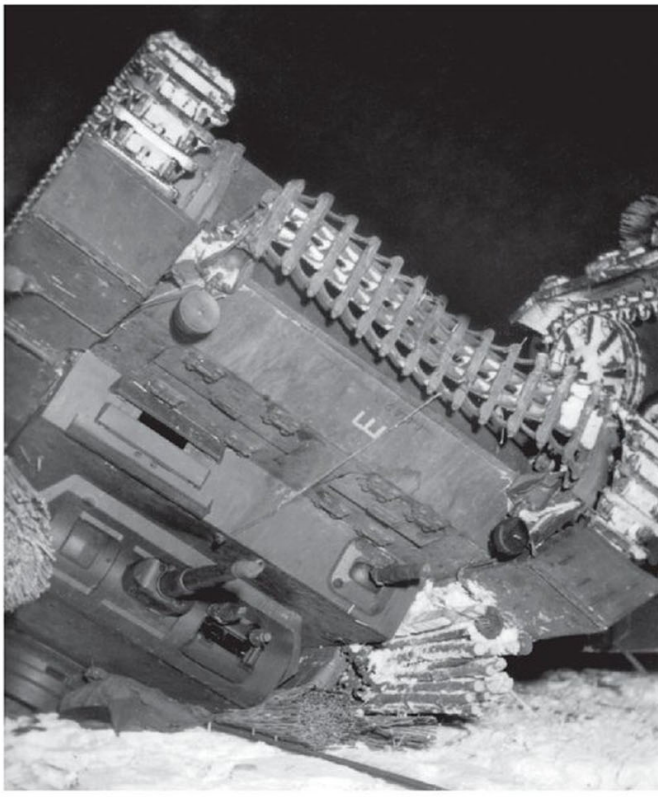
Profitant du basculement des forces françaises vers la Meuse, la *3. Panzer-Division* franchit la frontière à Maubeuge et perce les maigres défenses fortifiées le 21 dans la forêt de Mormal. Fonçant vers l'ouest par le secteur de Cambrai, puis vers le nord par Saint-Paul, elle est de nouveau violemment engagée, cette fois contre la *British Expeditionary Force*, du 26 au 29. Mise au repos pendant la réduction de la poche de Dunkerque, la division est transférée vers la Somme *via* Arras.

Le 5 juin, l'offensive de la *Wehrmacht* reprend, et, en quelques heures, la *3. Panzer-Division* perce la « ligne Weygand » à Chaulnes malgré une résistance française tenace, puis les colonnes blindées de Stumpff se heurtent, à une vingtaine de kilomètres plus au sud, à la 1re division cuirassée à Roye. Dégagée des premières lignes afin de ne pas s'enliser dans une bataille de position, l'unité allemande est ensuite déplacée vers l'est pour reprendre son avance plein sud, d'abord vers la Marne, qu'elle franchit à Château-Thierry. Les 12 et 13 juin, la *Panzer-Bären-Division* est accrochée aux Deux-Morins, lieu emblématique de la bataille de la Marne en 1914. À l'inverse du coup d'arrêt qu'y avaient connu les *Landser* du *Kaiser*, l'unité de Stumpff poursuit sa progression vers la Seine, qui est à son tour franchie à Pont-et-Nogent. La résistance française s'effondre, mais certaines formations font toujours front. Des combats sont encore livrés à Saint-Florentin, Vermenton, puis Saulieu du 14 au 16, sans guère ralentir la progression des colonnes blindées, épuisées mais victorieuses. Le 17 juin, la *3. Panzer-Division* s'empare de Baune et continue à descendre la vallée du Rhône, en passant par Bourg-en-Bresse et Lyon. Le dernier engagement de l'unité durant cette campagne éclair à l'Ouest se déroule face à l'héroïque armée des Alpes qui, bien que prise en tenaille, se paie le luxe inouï, en plein désastre, de bloquer l'offensive italienne tout en défendant simultanément les approches de Grenoble.

▲ Voiture de liaison légère *leichter geländegängiger PKW* Stoewer typ 40 de la *3. Panzer-Division* en France en 1940. La confrontation de l'unité avec le corps de cavalerie de Prioux est douloureuse, mais la supériorité manœuvrière des Allemands et leur recours à l'aviation tactique fait la différence.

▼ Renforcée pour la bataille de Pologne en 1939, la *3. Panzer-Division* aligne près de 400 chars, et encore près de 350 en mai 1940. À ces deux dates toutefois, les modèles légers (*Panzer I* et *II*) constituent toujours 80% du parc blindé, faisant « masse » derrière les plus rares *Panzer III* et *IV*. Ici, un *Panzer III* (suivi de *Panzer II*) de la *Bären-Division* en progression sur une route française au cours de l'été 1940. MRA-Bruxelles





D'UN FRONT À L'AUTRE : L'OPÉRATION « BARBAROSSA »

Non désignée pour le dispositif d'invasion de l'Angleterre à l'automne 1940 (opération « Seelöwe ») ni, au printemps suivant, pour l'offensive des Balkans, la *Barën-Division*, commandée depuis novembre par le *Generalleutnant* Walter Model, est toutefois rappelée dès l'été 1941 dans son fief berlinois pour y être réorganisée, alors que les premières Croix de chevalier de la Croix de fer viennent couronner la spectaculaire victoire à l'Ouest. Outre le *Generalmajor* Kühn, commandant la *Panzer-Brigade 3*, sont décorés de la prestigieuse *Ritterkreuz* un lieutenant de la *2. Kompanie* du *Panzer-Regiment 6* ainsi qu'un sous-officier et un major du *Schützen-Regiment 3*.

La *3. Panzer-Division* subit durant cette longue période de repos une très lourde réorganisation, à la fois du fait du dédoublement de divisions blindées qui passe, par cession d'un de leurs deux *Panzer-Regimenter*, de 10 à 19 en prévision de l'invasion de l'Union soviétique, mais aussi du fait de la constitution du corps expéditionnaire chargé d'aller prêter main-forte à l'allié italien malmené en Afrique du Nord. Le cœur de ce *Deutsches Afrika-Korps* est en effet initialement constitué autour de la *5. leichte Division*, dont les moyens et l'encadrement proviennent directement de la *3. Panzer-Division*. En janvier 1941, celle-ci a en effet dû céder à cette nouvelle formation en partance pour l'Afrique son *Panzer-Regiment 5*, son *Aufklärungs-Abteilung 3*, sa *Panzerjäger-Abteilung 39* et un groupe (*I. Abteilung*) de son *Artillerie-Regiment 75*. Néanmoins, en mars, en prévision de l'opération « Barbarossa », la *Bären-Division* reçoit en contrepartie une *Abteilung* de la *18. Panzer-Division* en guise de troisième bataillon blindé du *Panzer-Regiment 6*, de même qu'un groupe de l'*Artillerie-Regiment 49* ; en outre, l'*Aufklärungs-Abteilung 1* est désignée comme la nouvelle formation de reconnaissance divisionnaire et la *Panzerjäger-Abteilung 543* comme son unité antichar organique. En juin 1941, à la veille de l'offensive contre l'Union soviétique, la *3. Panzer-Division*, rattachée à la *Panzergruppe 2* du *Generaloberst* Heinz Guderian, est l'une des plus puissantes de l'ordre de bataille allemand, avec 215 *Panzer* répartis en trois bataillons comprenant un total de 73 *Panzer I* et *II* (dont 15 de commandement), 110 *Panzer III* (dont 81 réarmés d'une pièce longue de *5cm*) et *32 Panzer IV*.

▲ et ◤ Bien que victorieuse sur tous les fronts entre 1939 et 1941, la *3. Panzer-Division* n'en subit pas moins ponctuellement des pertes significatives au feu, ou parfois spectaculaires entre deux campagnes. À l'image de ce *Panzer III Ausf. F* tombé d'un transport ferroviaire au cours de l'hiver 1940-1941. Notez sur le glacis de l'engin l'insigne divisionnaire symbolisant la Porte de Brandebourg, le monument emblématique de Berlin, région militaire de recutement de l'unité.

◀ C'est à partir d'un noyau assez important de la *3. Panzer-Division* (notamment son *Panzer-Regiment 5*) qu'est constituée la *5. leichte Division* (future *21. Panzer-Division*) du *Deutsches Afrika-Korps* début 1941. Ce *Panzer IV Ausf. E* porte d'ailleurs toujours le nouvel insigne adopté par la *Bären-Division* sur le glacis.

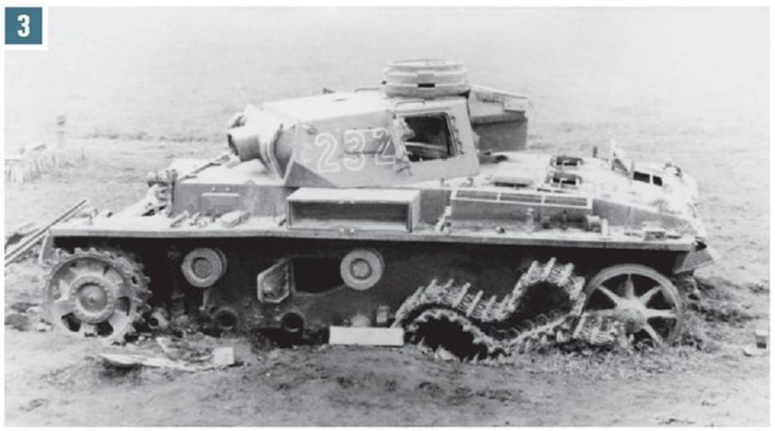
Le 22 juin, l'opération « Barbarossa » commence sur les chapeaux de roues pour la *Panzergruppe 2* qui, en quelques jours, pénètre en profondeur dans le dispositif de l'Armée rouge entièrement désorganisé. Toujours aux côtés de la *4. Panzer-Division*, cette fois sous l'égide du *XXIV. Armee-Korps (mot.)* – bientôt renommé *XXIV. Panzer-Korps* – du *General der Panzertruppen* von Schweppenburg, la *3. Panzer-Division* participe à la bataille de Minsk et à l'offensive d'été jusqu'à Smolensk. Toutefois, en dépit des succès spectaculaires, la résistance soviétique se durcit, et les pertes, tant humaines que matérielles, s'accroissent de façon alarmante. À Moguilev, du 10 au 13 juillet, la 172e division de fusiliers soviétique revendique à elle seule la destruction de 90 chars de la *3. Panzer-Division*. Si ces chiffres sont évidemment grossièrement surestimés et correspondent au mieux, selon l'habitude russe, au nombre de cibles « touchées », il n'en reste pas moins que l'âpreté des combats est réelle. Du 22 juin au 10 septembre, les pertes totales et définitives de la division s'élèvent ainsi à 70 *Panzer*, dont quatre chars de commandement, trois *Panzer I*, 16 *Panzer II*, 35 *Panzer III* et 12 *Panzer IV*, soit environ un tiers de son parc blindé initial !

À l'instar du reste de la *Panzergruppe 2*, la division se dirige ensuite vers le sud pour parachever l'encerclement et la destruction de la poche de Kiev. Cette victoire allemande, qui se solde par la capture, dans le *Kessel*, de plus d'un demi-million de *Frontoviki*, apparaît alors comme l'un des plus grands succès de toute l'histoire militaire. Et pourtant, lorsque les *Panzer* de Guderian (dont le groupe est rebaptisé en octobre *2. Panzer-Armee*) peuvent enfin reprendre leur route vers le nord-est avec Moscou pour objectif, les défenses soviétiques ont été solidement réorganisées devant la capitale et sont à même d'offrir une résistance furieuse. La bataille de Briansk est âpre, mais se conclut encore une fois par un succès allemand : la ville est occupée le 6 octobre, et les prisonniers se comptent à nouveau par centaines de milliers. Mais il s'agit là de la dernière victoire d'importance de l'*Ostheer*. En effet, ses unités doivent affronter les premières neiges de l'hiver dès le lendemain, et l'avance ne peut reprendre qu'à la faveur, en novembre, du sol gelé qui permet aux chars de se remettre en marche en direction de Toula. Un temps précieux a été perdu, et la *Bären-Division*, passée sous le commandement du *Generalleutnant* Hermann Breith, va en faire les frais. Rapidement, les contre-attaques de l'Armée rouge se multiplient, et la progression de la *3. Panzer-Division* s'enlise, sans que ses éléments parviennent ne serait-ce qu'à encercler la ville.

1941-42 : PREMIERS ÉCHECS, DERNIERS SUCCÈS

Au contraire, le 6 décembre, sous l'égide du général Joukov, les Fronts de l'Ouest et de Briansk passent à la contre-offensive et refoulent les *Panzer-Divisionen* à bout de souffle et qui n'auront jamais réussi à faire sauter le verrou de Toula pour encercler Moscou par le sud. L'Armée rouge emporte tout sur son passage, et, en deux mois, la *2. Panzer-Armee* est refoulée de 200 km, même si elle parvient, par des contre-attaques, à conserver le contrôle de la région d'Orel.

De son côté, pendant tout l'hiver, la *3. Panzer-Division*, sévèrement amoindrie, joue le rôle de réserve mobile à l'arrière du front. Fin décembre, détachée sur l'aile Sud de la *2. Armee*, elle défend le secteur de Kharkov. Face à la pénurie en matériels, la *III./Panzer-Regiment 6* est dissoute, l'organisation divisionnaire recouvrant *de facto* le standard des *Panzer-Divisionen* comprenant un seul régiment blindé à deux bataillons. En février 1942, la *Bären-Division* est positionnée en couverture de Koursk, puis, le mois suivant, au nord de Kharkov, sur le Donets supérieur, dans le cadre de l'opération « Fredericus » (qui donne lieu à la seconde bataille de Kharkov) permettant à la *6. Armee* de stopper la contre-offensive prématurée et désastreuse de Timochenko. Ces combats défensifs se poursuivent jusqu'au mois de juin et la prise de Koupiansk (opération « Fredericus II »), nœud de communication ferroviaire majeur, en prévision de l'offensive d'été de l'*Ostheer* d'ores et déjà programmée.



DOTATIONS DE CHARS DE LA *3. PANZER-DIVISION*, 1935-1943

	Nombre de *Panzer-Abteilungen*	*Befehlspanzer* (chars de commandement)	*Panzer I*	*Panzer II*	*Panzer III*	*Panzer IV*	*Panzer V* Panther	Total
15/10/1935	4	49 ?	512	-	-	-	-	561
01/09/1939	4	16	122	156	6	18	-	318*
01/09/1939	5	18	122	176	43	32	-	391**
10/05/1940	4	27	117	129	42	26	-	341
22/06/1941	3	15	-	58	110 (81)	32	-	215
28/06/1942	2	?	-	25	106 (40)	33 (12)	-	164
05/07/1943	1	1	-	7	59 (17)	23 (23 ?)	-	90

* Dotation organique donnée par Niehorster et par Bishop. L'historique divisionnaire mentionne quant à lui, mais sans plus de précision, le chiffre de « 324 *Panzer I* et *Panzer II* ».
** Chiffres intégrant la *Panzer-Lehr-Abteilung* rattachée pour la campagne de Pologne.
Si deux chiffres sont donnés, le second entre parenthèses indique les engins à canon long (*lang*).

Fin juin 1942, la *3. Panzer-Division* est rattachée au *III. Panzer-Korps*, puis, aux côtés de la nouvelle *23. Panzer-Division*, au *XL. Panzer-Korps* commandé par le chef historique des « ours » : Leo von Schweppenburg. Après plusieurs mois difficiles marqués par les premiers graves échecs de la *Wehrmacht* et une bataille de stabilisation imposée par les « ruées » inattendues de l'Armée rouge, la *Panzerwaffe* s'apprête à renouer avec ses succès des premières campagnes. La division compte à cette date plusieurs Chevaliers de la Croix de fer supplémentaires, témoignant des combats de la campagne de 1941, à commencer par Hermann Breith, commandant la division, et l'*Oberleutnant* Buchterkirch, *Kommandeur* de la *II./Panzer-Regiment 6*, qui ajoutent tous deux les Feuilles de chêne à leur prestigieuse décoration. En prévision de l'offensive estivale, la *3. Panzer-Division* est bon an mal an recomplétée à hauteur de 164 *Panzer*, dont 25 *Panzer II* survivants des campagnes précédentes, 33 *Panzer IV* (dont seulement 12 *Ausf. G* armés d'une pièce longue de *7,5cm L/43*) et surtout 106 *Panzer III*, dont, là encore, juste 40 à canon long de *5cm*, calibre notoirement insuffisant face aux blindés moyens et lourds soviétiques.

Le 28 juin 1942, l'*Ostheer* déclenche le *Fall Blau*, et les forces de la *Heeresgruppe* « Süd » s'élancent en direction du Don. En dépit des limites du parc blindé allemand, la mobilité, l'excellente coordination interarmes, un reste d'ascendant tactique et une *Luftwaffe* encore peu contestée dans les airs constituent encore des atouts redoutables pour les assaillants en dépit des difficultés logistiques dues à l'étirement des lignes et à la faiblesse des infrastructures soviétiques. Les vétérans clairsemés de la division berlinoise, renforcés de jeunes recrues, sont de nouveau détachés pour combattre sur le flanc Nord de l'offensive au sein du *XL. Panzer-Korps*. Les premiers engagements sont prometteurs, et, dès le 8 juillet, Voronej tombe, et avec elle la clef du Don supérieur, permettant aux Allemands d'opérer un vaste mouvement de revers vers le sud-est dans l'espoir d'encercler l'ensemble des forces soviétiques acculées dans la boucle du fleuve. Mais le destin de la *Bären-Division* n'est pas de poursuivre cette voie jusqu'à Stalingrad, comme le fera l'ensemble de la *6. Armee*. Transférée à la *1. Panzer-Armee* de la *Heeresgruppe A*, la *3. Panzer-Division* est affectée aux éléments chargés de foncer à travers le Caucase pour l'opération « Edelweiss », dont l'objectif est la conquête des puits de pétrole de Maïkop, Groznyï et Bakou.

4

5

1 Au printemps 1941, un *Panzer IV* de la *8./Panzer-Regiment 6* est exposé dans une rue de Berlin à l'intention de la population et des enfants jouent à son bord. Un lecteur pourra peut-être nous confirmer que l'insigne sur le côté de la tourelle représente un *Kürassier garde-du-corps* coiffé du célèbre *Pickelhaube* surmonté non d'une pointe mais de l'aigle impérial.

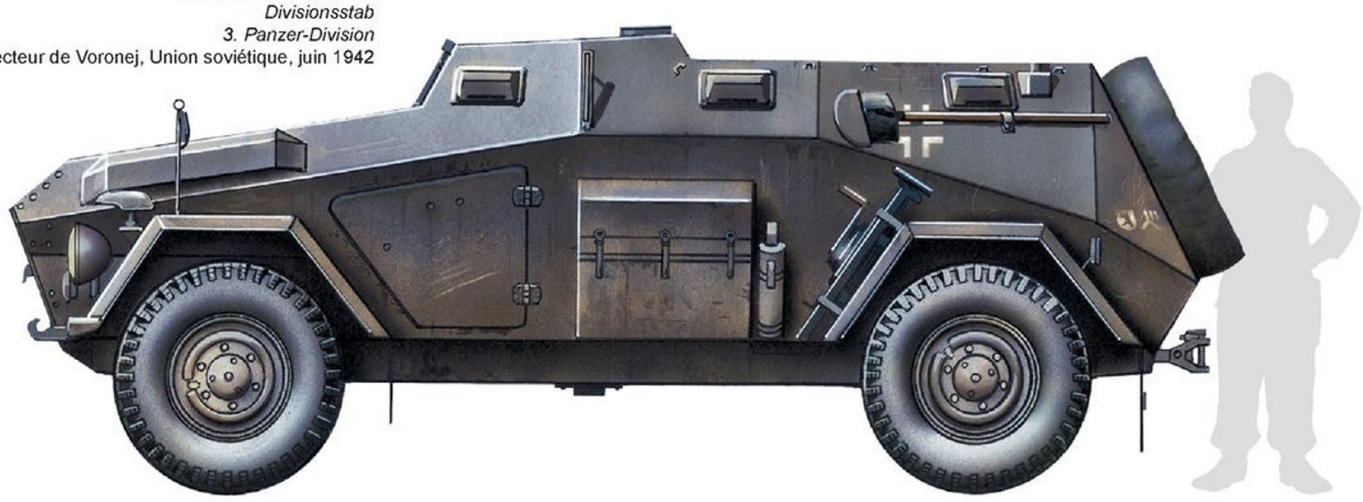
2 Véhicules de la *3. Panzer-Division* passant à côté d'une statue de Lénine en juin 1941.

3 Épave d'un *Panzer III* de la *2./Panzer-Regiment 6* « Neuruppin », lui aussi frappé de l'insigne au cuirassier stylisé sur la tourelle.

4 Convoi de la *3. Panzer-Division* traversant un village soviétique rasé au cours des combats.

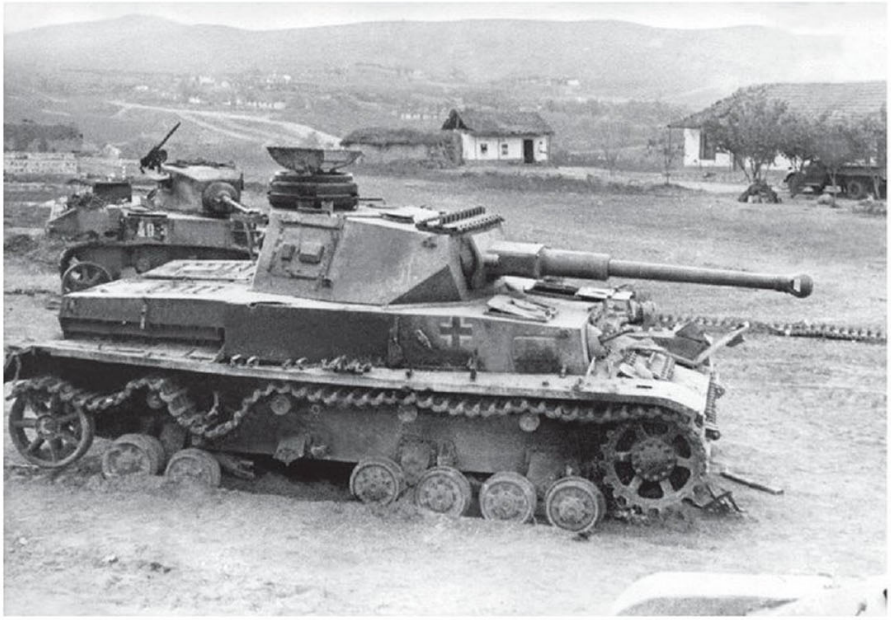
5 Cet équipage d'un *Panzer III* de la *3. Panzer-Division* semble bien préparé pour affronter l'hiver russe.

Sd.Kfz. 247 Ausf. B
Divisionsstab
3. Panzer-Division
Secteur de Voronej, Union soviétique, juin 1942



▲ Même réarmé d'une pièce longue de *5cm*, le *Panzer III* se montre en 1942 trop faible pour le front de l'Est. Cette unité alignant *Panzer III* et *II* vient tout de même de triompher d'un KV-1 au début du *Fall Blau*. ©ECPAD/France/1942/Photographe inconnu

▼ En attendant l'arrivée du Panther qui connaît des retards de mise au point, le *Panzer IV lang* devient le char de combat standard de la *Panzerwaffe*. Le premier d'entre eux, le *Ausf. F2*, comme celui-ci détruit aux côtés d'un M3 Stuart soviétique dans le Caucase, éprouve tout de même des limites face au T-34.



En dépit des succès apparents et de la mythique ascension du mont Elbrouz le 31 août par les *Gebirgsjäger* (d'ailleurs à la grande colère d'Hitler, considérant l'exploit « sportif » comme une perte de temps), et l'arrivée éphémère et symbolique de quelques éléments de reconnaissance sur les rives de la mer Caspienne, la campagne caucasienne ne se déroule pas comme prévu : Bakou et Groznyï resteront hors de portée, sans même parler de l'hypothétique ouverture d'un nouveau « front » en direction du Moyen-Orient *via* l'Iran. Passant sous les ordres du *Generalleutnant* Franz Westhoven en octobre, la *3. Panzer-Division* subit de lourdes pertes à Mozdok lors de la difficile bataille de la rivière Terek. Sur un plan général, les troupes épuisées et les lignes logistiques démesurées – au point que le commandement est parfois obligé de littéralement « siphonner » une division blindée pour permettre à une autre d'avancer – obligent la *Heeresgruppe A* à cesser complètement sa progression dans le Caucase le 18 novembre. Le groupe d'armées allemand a alors perdu, en trois mois, 100 000 tués, blessés et disparus que l'*Ersatzheer* est bien en peine de remplacer.

1943-44 : LA LONGUE BATAILLE D'UKRAINE

Le mois de janvier 1943 constitue une phase aussi funeste pour la *Wehrmacht* que l'avait été l'hiver précédent. La contre-offensive soviétique autour de Stalingrad force en effet l'*OKH* (*Oberkommando des Heeres*, l'état-major des forces terrestres allemandes) à évacuer le Caucase et à ramener son dispositif méridional sur la presqu'île de Taman ainsi que sur les fleuves Don et Donets. Dans ce cadre, après une retraite précipitée de plusieurs centaines de kilomètres depuis le Caucase, la *3. Panzer-Division* livre de nouveaux combats défensifs entre Rostov et Stalino pendant tout le mois de février, puis, rattachée au *III. Panzer-Korps*, sur le Mious au mois de mars.
Mise au repos au printemps 1943, alors que la bataille fait toujours rage entre Don et Donets, la *3. Panzer-Division* fait pendant trois mois office de réserve mobile d'armée sur le moyen Donets, alors que l'*OKH* prépare fébrilement la contre-offensive qui doit, dans l'esprit d'Hitler, lui rendre l'initiative stratégique à l'Est : l'opération « Zitadelle » contre le saillant creusé par l'Armée rouge à Koursk. Début juillet, la division est,

COMPOSITION DE LA *3. PANZER-DIVISION*

PRINCIPALES UNITÉS	1939	BATAILLONS	1943	Btn
Reconnaissance	*Aufklärungs-Abt. 3*	1	*Panzer-Aufklärungs-Abt. 3*	1
Chars (*Panzer*)	*Panzer-Brigade 3 (Panzer-Regimenter 5 & 6)*	4	*Panzer-Regiment 6 (I. & II. Abt.)*	2
Infanterie portée	*Schützen-Brigade 3 (Schützen-Rgt. 3 & Kradschützen-Bataillon 3)*	3	*Pz-Gren-Rgt. 3 (I. & II. Bat.) Pz-Gren-Rgt. 394 (I. & II. Bat.)*	4
Artillerie	*Artillerie-Regiment 75*	4	*Panzer-Artillerie-Rgt. 75*	3
Antiaérien (*Flak*)	-	-	*Heeres-Flak-Art-Abt. 314*	1
Antichars (*Pak*)	*Panzerabwehr-Abt. 39w*	1	*Panzerjäger-Abt. 543*	1
Génie	*Pionier-Bataillon 39*	1	*Panzer-Pionier-Bataillon 39*	1
Transmissions	*Nachrichten-Abt. 39*	1	*Panzer-Nachrichten-Abt. 39*	1
Train	*Nachschubtruppen 83*	-	*Nachschubtruppen 83*	-

dans cette perspective, affectée au *XLVIII. Panzer-Korps* du *General* von Knobelsdorff, au sud du saillant de Koursk. Ce corps blindé a pour mission d'attaquer, sur le flanc gauche du *SS-Panzer-Korps* qui, lui-même, forme le fer de lance principal de la pince Sud de l'offensive estivale de l'*Ostheer*. Loin d'être reconstituée à plein effectif après ses lourdes pertes endurées dans la Caucase, la *Bären-Division* n'aligne pour « Zitadelle » qu'un seul bataillon blindé, la *II./Panzer-Regiment 6* ayant été transférée en France pour être réé-quipée des nouveaux chars Panther. Or, l'unité finira par entrer dans la composition de la fameuse *130. Panzer-Lehr-Division* affectée sur le front de l'Ouest dans l'attente de l'invasion alliée en 1944. La *3. Panzer-Division* ne dispose ainsi, en juillet 1943, que de 90 chars : 8 *Panzer II*, 59 *Panzer III* (dont 17 à canon long) et 23 *Panzer IV*. C'est bien peu pour espérer atteindre Oboïan, objectif du *XLVIII. Panzer-Korps*...

Du reste, les effets de ces sous-effectifs en blindés se ressentent dès les premiers contacts avec les Soviétiques, solidement retranchés sur plusieurs lignes de défense. Comme dans les autres secteurs, quelques succès tactiques initiaux obtenus par la *Panzer-Bären-Division* au prix de furieux combats ne suffisent pas à masquer l'échec de l'opération sur un plan stratégique. Ne serait-ce que le premier jour de l'opération, le 5 juillet, la conquête du village de Korovino s'avère pénible : il faut quatre heures au *Panzer-Grenadier-Regiment 394* pour s'en emparer, et au prix de son chef, l'*Oberst* Günther Pape, blessé et qui recevra les Feuilles de chêne de la *Ritterkreuz*. Confrontés à un ennemi bien préparé et disposant de réserves presque inépuisables, les chars de Westhoven avancent

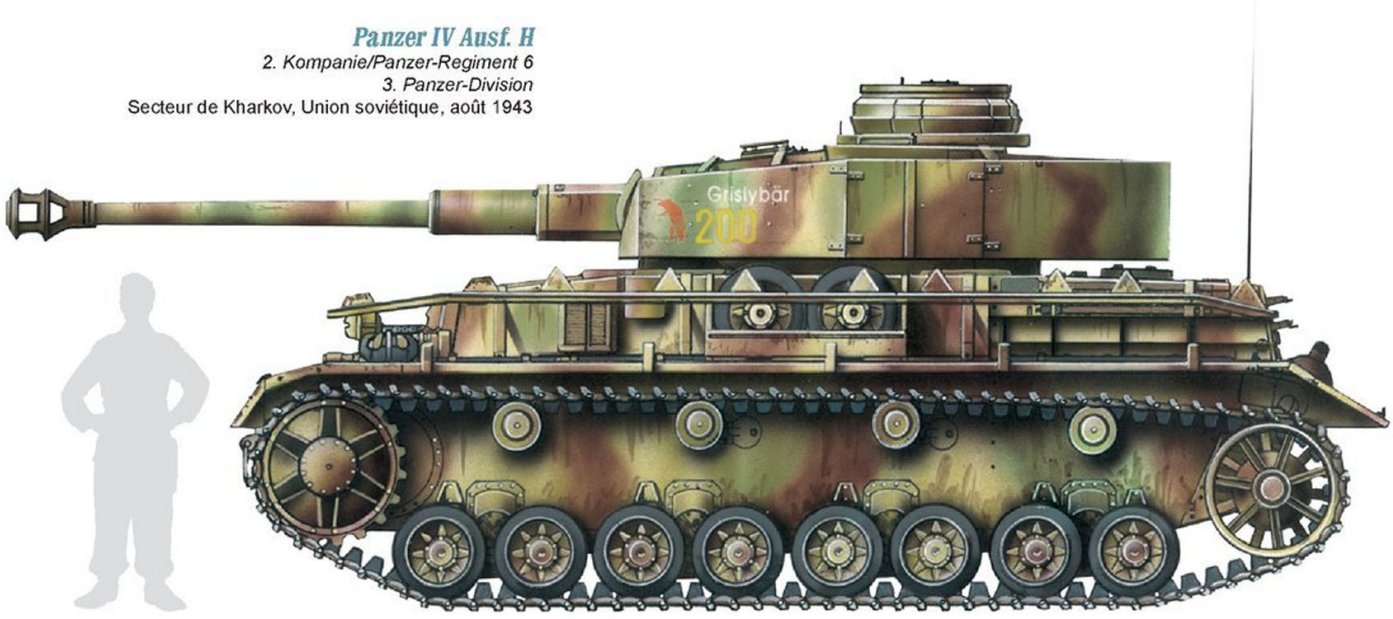
à grand-peine aux côtés de ceux de la *Panzer-Grenadier-Division* « Gro□deutschland » et de la *11. Panzer-Division*. Toutefois, des trois formations du *XLVIII. Panzer-Korps*, elle est celle qui progresse le moins, butant d'abord sur la rivière Pena, dont le niveau a monté du fait des pluies diluviennes et empêche tout franchissement, puis sur l'ennemi à Rakovo. Les progrès de la *3. Panzer-Division* ne vont pas plus loin. Du reste, comme pour l'ensemble de la bataille de Koursk, l'imagerie mythifiée d'une énorme « bataille de chars » doit être considérablement nuancée concernant l'unité de Westhoven : du 5 au 17 juillet, elle n'accuse la perte définitive que de 6 *Panzer III* et 3 *Panzer IV*.

▲ et ◀ Deux vues d'une même colonne de *Panzer III lang* du *Panzer-Regiment 6* s'affranchissant du terrain détrempé par les pluies dans le saillant de Koursk en juillet 1943. La *3. Panzer-Division*, affaiblie par l'effectif très faible de son parc blindé (90 chars seulement !), marque très peu de points durant l'opération « Zitadelle ». DR

En définitive, le sursaut de Koursk n'est qu'un feu de paille qui achève d'user prématurément la *Panzerwaffe*. Une fois encore, la *3. Panzer-Division* est basculée vers le sud, rattachée à l'*Armee-Abteilung* « Kempf » pour faire face à l'offensive soviétique imminente dans la région de Kharkov. Les formations blindées allemandes anémiques, mais rompues à la manœuvre et toujours mobiles, sont au cœur des conceptions opératives du *Generalfeldmarschall* von Manstein dites de « défense élastique ». Le reste de l'année 1943 est, pour la *Bären-Division*, le théâtre d'une grande bataille défensive en Ukraine, où la *Wehrmacht* perd progressivement le glacis territorial conquis en 1941. La *3. Panzer-Division*, qui passe en octobre sous les ordres du *Generalleutnant* Fritz Bayerlein, est transférée au gré des besoins d'un secteur menacé de l'*Ostfront* à un autre : Belgorod, Kharkov, Kiev... En décembre 1943 et janvier 1944, elle est violemment engagée sur le front de Tcherkassy et de Kirovograd, où la contre-attaque de la *1. Panzer-Armee* permet de limiter les dégâts de l'offensive soviétique et de dégager la poche de Tcherkassy-Korsun.

Évidemment, cette bataille mobile défensive, en dépit d'indéniables succès tactiques et des pertes énormes infligées à l'Armée rouge, ne fait que retarder l'inévitable et use rapidement les unités. Une fois le front ukrainien stabilisé en mars 1944, la *3. Panzer-Division* peut enfin bénéficier d'une période de repos méritée. Son parc blindé ne compte plus que quelques engins, et l'infanterie de son *Panzer-Grenadier-Regiment 3* est réduite à la taille d'un bataillon. La réorganisation des *Panzer-Divisionen* au printemps 1944 amène à l'abandon définitif du *Panzer III* comme char moyen et à l'établissement de deux bataillons homogènes de chars moyens, l'un sur Panther et l'autre, faute de production suffisante, sur *Panzer IV* (*Ausf. G* et *H*). Dans la réalité, à l'été 1944, la dotation de la division, désormais commandée par intérim par l'*Oberst* Rudolf Lang, en matériels blindés est bien loin de la théorie, et la situation commande de plus en plus souvent d'intégrer des *StuGe III*, moins onéreux mais aussi bien armés et d'autant plus efficaces dans le combat défensif que leur profil bas en fait des cibles difficiles à atteindre. Sans la *I. Abteilung* et ses Panther, la division aligne ainsi, au sein de sa *II./Panzer-Regiment 6*, environ 70 engins, soit : les *Panzer IV* de commandement, trois

Panzer IV Ausf. H
2. Kompanie/Panzer-Regiment 6
3. Panzer-Division
Secteur de Kharkov, Union soviétique, août 1943



compagnies (*6.*, *7.* et *8. Kompanien*) fortes de 17 *Panzer IV* chacune et une *5. Kompanie* équipée de *17 StuGe III*. En septembre, la *8. Kompanie* sera rééquipée de 17 *StuGe IV*, tandis que la *7. Kompanie* sera, pendant plusieurs mois, détachée pour l'instruction blindée de l'Armée roumaine, ne laissant finalement au *Panzer-Regiment 6*, pour seule dotation organique, qu'une seule compagnie de *Panzer IV* et deux de canons d'assaut !

D'UN BOUT À L'AUTRE DU FRONT : ROUMANIE, POLOGNE, PRUSSE-ORIENTALE

Au cours de la période critique du printemps puis de l'été 1944, marquée par la destruction, durant la gigantesque offensive soviétique « Bagration », de la *Heeresgruppe* « Mitte » en Biélorussie, à laquelle succède le désastre de la bataille de Normandie, la *3. Panzer-Division*, brièvement remise en état, doit de nouveau livrer une interminable retraite sur le front de l'Est.

Celle-ci débute le 1er avril par le passage du Dniestr à Dubossary, qui fait symboliquement quitter à l'unité le territoire soviétique après presque trois années de combats acharnés contre l'Armée rouge. Repliée jusqu'à la région de Chisinau sous souveraineté roumaine, la *Bären-Division*, placée sous l'autorité du *XL. Panzer-Korps* attaché à la *6. Armee*, trouve dans le pays renforts et matériels prépositionnés en vue d'une défense efficace du fragile allié de l'Allemagne. Une offensive dans les Carpates et les Balkans scellerait en effet la fin du réseau d'alliances tissé par Berlin au début de la guerre, la pression des 2e et 3e Fronts d'Ukraine ne laissant justement planer que peu de doutes quant aux intentions des Soviétiques dans cette partie du front. C'est ainsi que, le 8 avril 1944, l'offensive « Iasi-Chisinau » frappe de plein fouet la *6. Armee*, qui est contrainte d'engager tous ses moyens pour résister pied à pied à la déferlante ennemie. Les intenses combats qui s'ensuivent, notamment à Orhei, réduisent fortement les effectifs de la *3. Panzer-Division*, qui, à la mi-mai, a déjà perdu 7 000 hommes et n'aligne plus que 6 *Panzer* en état de marche. Ces restes sont rattachés à la *14. Panzer-Division* pour tenter en vain de réduire les têtes de pont adverses sur la rivière Ouest du Dniestr, du côté de Butor. Ces efforts ne sont cependant pas vains : début juin, l'Armée rouge doit renoncer à cette première tentative d'enfoncer le front méridional de l'*Ostheer*. Elle reviendra à la charge, cette fois avec un succès total, au mois d'août…

À cette époque, la vénérable division blindée, passée sous le commandement du *Generalleutnant* Wilhelm Philipps, a été une énième fois mise au repos, reconstituée et réorganisée avec les moyens du bord. Dépêchée de toute urgence en Pologne, après la spectaculaire offensive d'été qui a permis à l'Armée rouge d'atteindre la Vistule, l'unité est placée sous les ordres de la *Heeresgruppe* « Nordukraine » et déployée en juillet au nord de Cracovie avec pour mission de stopper coûte que coûte la progression irrésistible des Soviétiques. Le mois suivant, la *3. Panzer-Division* intervient lors de plusieurs contre-attaques visant la tête de pont de Baranow, sur la Vistule, contribuant avec difficulté à réduire la position de plusieurs dizaines de kilomètres, mais sans parvenir pour autant à la détruire. Le moindre engagement prolongé se paie lourdement, comme le 27 août, avec la mort de l'*Oberst* von Bernuth, chef du *Panzer-Regiment 6* ; son successeur, l'*Oberst* Friedrich, est quant à lui grièvement blessé moins d'une semaine plus tard ! En septembre, la *Bären-Division* est de nouveau transférée dans un secteur menacé par l'ennemi, cette fois sur la Narew, aux portes de la Prusse-Orientale, en réserve de la *2. Armee*.

▲ Ce *Panzer IV Ausf. H* de la *3. Panzer-Division* déchenillé (par une mine ?) attend l'arrivée d'un camion atelier pour procéder aux réparations nécessaires. Par précaution, l'équipage l'a recouvert de branchages pour camoufler cette cible devenue statique. La *Schürzen* de tourelle arbore - outre un fer à cheval censé porter chance - l'ours berlinois très similaire à celui adopté par la *4. Panzer-Division* et qui rend souvent l'identification très difficile entre les deux unités, au point que la 4e semble avoir été obligée d'ajouter un écu noir frappé de l'insigne divisionnaire et de la mention « *Panzer-Regiment 35* » en jaune pour se différencier de la *Bären-Division*.

◤ Hiver 1943-1944. Après des mois d'engagements quasi-continus et une retraite de plusieurs centaines de kilomètres, le sourire, qui plus est sous le froid et la neige, est devenu plutôt rare chez les soldats allemands. Ce *Landser* pose devant un *Panzer IV Ausf. G* protégé, comme de règle depuis le printemps 1943, par des jupes blindées *Schürzen*.

1

Après quatre semaines de « remise en forme » dans la région de Radom, où elle perçoit 17 *StuGe IV* et de nouveaux semi-chenillés pour son infanterie, la *3. Panzer-Division* se positionne en réserve générale de la *Heeresgruppe* « Mitte ». En octobre, elle intervient, en vain, contre la tête de pont soviétique sur la Narew, échouant là encore à la détruire malgré plusieurs tentatives effectuées avec l'appui de deux *schwere Panzer-Abteilungen* sur Tiger et le retour inattendu et bienvenu de sa *7. Panzer-Kompanie*, dont le personnel a échappé à la destruction en Roumanie après le revirement d'alliance de Bucarest et a été rééquipé en *Panzer IV* à son retour en Allemagne.

DERNIERS FEUX EN HONGRIE ET EN AUTRICHE

Début décembre 1944, un énième ordre de transfert arrive à l'état-major divisionnaire. Cette fois, la destination de la *Bären-Division* est la Hongrie, où elle doit rallier la *6. Armee*, de nouveau reconstituée après sa destruction en Roumanie en août 1944. Les premiers trains quittent la Prusse-Orientale le 10 décembre, et, huit jours plus tard, la division est à peu près rassemblée dans la région de Budapest.

Le retour de la *I. Abteilung*, après un an et demi à l'Ouest, redonne une véritable force de frappe au *Panzer-Regiment 6*, par ailleurs ramené pour l'occasion à plein effectif. Pour autant, ce renfort ne peut être apprécié

2

à sa juste valeur par Philipps : tout comme ses voisines, les *6.* et *8. Panzer-Divisionen*, la *Bären-Division* reçoit en effet l'ordre de scinder ses moyens en deux *Kampfgruppen* qui, pendant plusieurs semaines, opèrent indépendamment, l'infanterie venant renforcer les défenses autour de Budapest, le reste de l'unité intervenant dans le secteur de Székesfehérvár, entre la capitale hongroise et le lac Balaton.

De nouveau rassemblée début janvier 1945, la division reçoit l'ordre de s'insérer dans le dispositif de contre-attaque ordonné par Hitler afin de porter secours à la garnison de Budapest désormais encerclée par les Soviétiques. Les opérations « Konrad », qui s'étalent pendant presque tout le mois de janvier, constituent l'une des dernières offensives allemandes de la guerre. Du 17 au 27, flanquant la droite de la *5. SS-Panzer-Division* « Wiking », la *3. Panzer-Division* pénètre les défenses soviétiques et progresse pendant plusieurs jours, parvenant à une vingtaine de kilomètres de la capitale magyare assiégée. Mais l'Armée allemande n'ira pas plus loin, car l'étau ennemi autour de la ville est bien verrouillé, et les pertes des assaillants ont atteint des proportions alarmantes devant la résistance extrêmement dure des Soviétiques sommés par Staline de tenir à tout prix. Le 27 janvier, un intense barrage d'artillerie s'abat sur les positions de la *3. Panzer-Division*, annonçant la contre-offensive de l'Armée rouge, qui met un terme définitif aux espoirs allemands de secourir Budapest. Les destructions infligées à l'ennemi constituent une bien maigre compensation, bien qu'apparaissant sur le papier impressionnantes : entre le 20 décembre 1944 et le 28 janvier 1945, la division aurait détruit (lire, au mieux, « touché ») plus de 500 chars soviétiques (!), 50 autres véhicules blindés, à quoi s'ajoutent des centaines de canons et mortiers ainsi que 1 500 prisonniers.

À l'issue des opérations « Konrad » de janvier 1945, le *Generalmajor* Wilhelm Söth, qui devient le dixième commandant de la *3. Panzer-Division* en dix années d'existence, hérite d'une formation squelettique, dont les *Panzer-Grenadier-Regimenter* sont réduits à la taille de simples compagnies et le *Panzer-Regiment* à une demi-douzaine de chars en état de marche. Dès lors, la fin de la guerre s'apparente à une lente agonie ponctuée de nombreux engagements défensifs qui n'ont pour seul objectif, au mieux, de retarder l'avance de l'Armée rouge à travers la plaine hongroise, au pire, d'éviter à l'unité l'encerclement. En mars, l'ensemble du *III. Panzer-Korps*, auquel est rattachée la division, évite de peu l'enfermement dans une poche et parvient à se replier vers l'Autriche, où la *Panzer-Bären-Division* conserve sa cohésion jusqu'à l'extrême fin de la guerre. En mai, après une ultime marche nocturne du 8 au 9, l'unité se rend aux Américains dans la région de Salzbourg.

Ayant, après 1940, exclusivement combattu sur le front de l'Est, à l'exception du bataillon blindé qui opère pendant presque deux ans au sein de la *130. Panzer-Lehr-Division*, la *3. Panzer-Division* apparaît comme caractéristique de la plupart des formations de cette taille de la *Panzerwaffe* : une unité efficace présentant une forte cohésion et une véritable compétence tactique, mais qui ne se distingue véritablement pas des autres. Néanmoins, 46 de ses membres sont, au cours de la guerre, décorés de la Croix de chevalier de la Croix de fer. De multiples fois usée et reconstituée, la *Bären-Division* est surtout emblématique de l'emploi des forces blindées allemandes des dernières années de la guerre, qui agissent en « pompiers » du front entre 1942 et 1945, transférées régulièrement d'un secteur à l'autre pour servir de défense mobile ou comme outil de contre-attaque dans les principaux secteurs menacés. À noter qu'une *3. Panzer-Division* sera remise en activité dans la *Bundeswehr* entre 1956 et 1994, ce numéro n'étant en revanche pas repris au sein de la *National-Volksarmee* est-allemande jusqu'à la dissolution de cette dernière en 1990. ■

3

4

1 Semi-chenillé *Sd.Kfz. 251 Ausf. D* photographié dans un village au printemps 1944 : Roumanie, Pologne, Hongrie, la *Panzer-Bären-Division* sera appelée à intervenir dans tous les secteurs de l'*Ostfront* au cours de la dernière année de la guerre.

2 Comme l'atteste ce cliché de *Panzer IV* montés sur des wagons, les offensives de l'Armée rouge à partir de l'été 1944 imposent à la *3. Panzer-Division* des transferts successifs en différents points du front pour colmater les brèches béantes ouvertes par les Soviétiques.

3 Blindés de reconnaissance *Sd.Kfz. 250* et *251* de la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 3* durant l'opération « Konrad » en janvier 1945. Faute de moyens blindés suffisants, les *Panzer-Divisionen* engagées ne pourront approcher Budapest.

4 Dernières offensives en Hongrie, début 1945. Ce *Panzer IV Ausf. J* de la *Heer* s'apprête à dépasser un T-34/85 détruit dans un village magyar.

BIBLIOGRAPHIE

- Jentz (T.), *Panzertruppen*, Schiffer, 1996, 2 tomes
- Rosado & Bishop, *Les divisions blindées de la Wehrmacht*, EDL, 2007
- (Coll.), *Armored Bears: the German 3. Panzer-Division in World War 2*, Stackpole, 2012, 2 tomes

LE PREMIER GRAND COMBAT DE CHARS de la Seconde Guerre mondiale

10-15 MAI 1940 : LE CORPS DE CAVALERIE AFFRONTE LE *XVI. ARMEE-KORPS (mot.)* EN BELGIQUE

L'histoire des opérations du corps de cavalerie français en Belgique face au *XVI. Armee-Korps (mot.)* allemand est en fait celle de la première grande bataille de chars de la Seconde Guerre mondiale. Pour bien l'appréhender, nous expliquerons d'abord ce qu'étaient le corps de cavalerie et ses missions, avant d'aborder la bataille proprement dite.

Par Max Schiavon

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2016

Le 10 juillet 1939, le général de corps d'armée Prioux est nommé inspecteur de la cavalerie à Paris. Auparavant, il commandait la 7e région militaire à Besançon. Il est en effet prévu, en temps de guerre, que l'inspecteur de la cavalerie prenne le commandement du corps de cavalerie.

Conscient des tensions internationales ambiantes, et sachant que le corps de cavalerie serait dans un premier temps rattaché à la 1re armée commandée par le général Blanchard, Prioux, dès son arrivée dans la capitale, demande à rencontrer ce dernier afin de connaître plus en détail sa mission.

Blanchard, directeur du Centre des hautes études militaires, reçoit Prioux à l'École militaire, discute des grandes lignes du plan de manœuvre et lui communique le dossier de mobilisation de la 1re armée, dans lequel est expliquée en détail la mission des grandes unités qui lui sont rattachées (corps d'armée et divisions).

LE PLAN DYLE-BREDA ET LE CORPS DE CAVALERIE

Il s'agit, en l'occurrence, de « jouer » la manœuvre Escaut. Le corps de cavalerie devra couvrir l'installation de la 1re armée en prenant position en avant de celle-ci sur le canal de Charleroi, avant de se retirer et d'être placé en réserve de commandement une fois cette première mission terminée.

Prioux, dès la mobilisation générale décrétée, abandonne ses bureaux situés aux Invalides pour rejoindre, à Saint-Quentin (Aisne), le quartier général du corps de cavalerie. Le 6 septembre, la composition de celui-ci est fixée : 1re et 2e divisions légères mécaniques (DLM), plus quelques éléments organiques de corps, dont le 329e régiment d'artillerie, et un bataillon du génie. La 2e DLM, commandée par le général Bougrain, stationne au nord de Saint-Quentin, tandis que la 1re (général Picard) a ses unités réparties dans la Meuse, car le Grand quartier général (GQG) envisage son emploi dans l'Est. Le corps de cavalerie représente globalement une force motorisée-blindée d'environ 25 000 hommes, unique dans l'Armée française.

Pendant des mois, l'entraînement bat son plein, et des matériels neufs sont livrés aux unités. Le tableau serait presque idyllique s'il n'y avait la faiblesse de l'aviation qui doit assurer la reconnaissance lointaine. Seuls trois avions de reconnaissance sont prévus dans chaque DLM, soit six pour tout le corps de cavalerie, et, pour ne rien arranger, ils sont d'un modèle obsolète.

Prioux le déplore : « Peu de jours passent sans que le colonel Personne, commandant les forces aériennes du corps de cavalerie, ne vienne me rendre compte de sa situation : la cavalerie vise à amorcer une manœuvre, à compléter des succès déjà obtenus ou à limiter un échec. Son action n'est pas indépendante ; elle est au contraire liée à l'ensemble des opérations. Quand le front devient continu et s'appuie en outre à des obstacles infranchissables excluant de telles missions, les grandes unités de cavalerie sont, en général, regroupées à l'arrière et constituent pour le Haut commandement des réserves particulièrement manœuvrières. » [1]

▲ Le général Prioux (1879-1953), commandant le corps de cavalerie, durant un exercice en France pendant l'hiver 1939-40. Au second plan, des chars Hotchkiss H35/39 de la 2e DLM.
Coll. Auteur

◀ Somua S35 du corps de cavalerie de Prioux mis hors de combat au Grand Leez, en mai 1940.
Archives Caraktère

▶ Le général Blanchard (1877-1954), commandant la 1re armée. Surnommé « le savant » tant son intelligence était brillante, il n'a pas réussi, au moment de la bataille, à surmonter l'afflux de mauvaises nouvelles et à prendre rapidement les décisions qui s'imposaient.
Coll. auteur

TÉMOIGNAGE

Toute l'action du corps de cavalerie en Belgique est contenue dans le **règlement de Cavalerie** qui est diffusé dans les unités à la fin des années 1930 : « Devant l'amplitude des mouvements des formations motorisées et la brusquerie des interventions des formations mécaniques, le Commandement a besoin d'être renseigné de loin de façon permanente. Ces renseignements sont procurés par l'exploration terrestre de la cavalerie qui se combine avec l'exploration aérienne. Dans la bataille,

[1] Cité par Dutailly (H.), *Les problèmes de l'armée française (1935-1939)*, Paris, Imprimerie nationale, 1980 p. 188.

les appareils modernes ne sortent pas, et nous ne pouvons pas faire état des anciens modèles, qui ne rendront aucun service dans la bataille, parce que les avions allemands les surclassent à tous les points de vue. […] Cette aviation périmée fait tâche dans le corps de cavalerie, qui dispose par ailleurs d'une excellente mécanique : chars Somua qui sont l'orgueil légitime de mon Arme ; chars Hotchkiss qui viennent d'être améliorés quant à la vitesse et vont l'être dans leur armement ; Panhard de découverte, rapides et bien armées ; voitures tout-terrain de dragons portés d'un modèle moderne ; motos-sides neuves qui viennent de remplacer heureusement les vieux outils usés et sans puissance que la réquisition nous avait fournis au début ; artillerie excellente ; avec tous ces engins et le courage bien accroché de nos cavaliers, nous irons sans crainte au-devant des blindés allemands ; mais dans le ciel planera toujours un danger devant lequel nous resterons désarmés. » [2]

L'aviation n'est pas le seul souci de Prioux, car, dès l'automne, le général Gamelin envisage une intervention en Belgique selon plusieurs hypothèses, toujours plus osées au fil des mois, mais unilatéralement sans pouvoir se coordonner avec l'état-major belge (malgré quelques furtifs contacts officieux). Le généralissime décide finalement d'opter pour le plan Dyle [3], beaucoup plus audacieux que la manœuvre Escaut, mais qui permettra de couvrir Bruxelles, de protéger de l'invasion une portion plus grande de la Belgique, dont les ports, et de constituer un front commun avec Belges et Néerlandais. Il s'agira de se porter en Belgique sur une ligne où sera organisée une position défensive capable de résister aux assauts de la *Wehrmacht*.

Comme la manœuvre ne pourra être déclenchée qu'après le début de l'attaque allemande, il faudra plusieurs jours pour que les unités parviennent à destination et aient le temps de construire une ligne de fortifications de campagne sur la ligne principale de résistance (LPR). Pour réaliser ce mouvement en avant, le généralissime a concentré une masse de manœuvre, le groupe d'armées n° 1 (GA 1) du général Billotte, qui certes ne représente qu'un tiers des armées alliées, mais qui comprend les meilleures divisions.

Pour que la manœuvre réussisse, il faut que les grandes unités atteignent la LPR 48 heures avant les Allemands, de façon à avoir le temps de tirer des réseaux de barbelés, d'étudier les plans de feu, de poser des mines, de creuser des abris, etc. Surtout, il faut éviter à tout prix le combat de rencontre en rase campagne, pour lequel l'Armée française n'est ni entraînée, ni équipée. Dans cette manœuvre, la question des délais est centrale.

Le secteur de « la trouée de Gembloux », sans obstacle naturel et large de 35 km, est considéré comme le plus propice à une attaque allemande. Aussi, le commandement français y concentre-t-il la 1re armée, qui dispose en première ligne de trois corps d'armée engerbant six excellentes divisions. En outre, des réserves doivent permettre d'alimenter la bataille.

L'acheminement devant durer quatre jours et l'installation de la position défensive deux jours, le corps de cavalerie reçoit pour mission de se porter en avant de Gembloux vers Liège, sur une position Tirlemont-Hannut-Huy, pour freiner, ralentir et jalonner les unités ennemies jusqu'à J + 6. Lorsque Prioux prend connaissance des nouvelles dispositions, il s'interroge :

- Que vaut la position de Gembloux, en principe fortifiée par les Belges avec un barrage antichar de type de Cointet [4], mais dont on ne sait que peu de choses ?
- Combien de temps l'Armée belge résistera-t-elle ?
- La *Luftwaffe* ne ralentira-t-elle pas fortement la montée en ligne des forces françaises ?

Blanchard, lui aussi, trouve la nouvelle manœuvre Dyle beaucoup trop risquée.

Après l'alerte de novembre – le GQG pense alors une attaque allemande imminente –, Prioux obtient que la 1re DLM rejoigne le nord de la France et stationne dans la région de Caudry. Cependant, quatre mois plus tard, cette grande unité quitte le corps de cavalerie pour être affectée à l'armée Giraud qui, située à l'extrême gauche du dispositif, doit foncer vers Anvers et la Hollande (région de Breda) dans le cadre de la manœuvre dénommée

[2] Prioux (gén.), *Souvenirs de guerre 1939-1945*, Paris, Flammarion, 1947, p. 27 et 28.

[3] Nom d'une petite rivière longue de 86 km qui coule sur un trajet globalement nord-sud, entre Houtain-le-Val et Rumst, en passant par Wavre, Louvain et Malines. L'Armée belge a prévu de résister sur cette position.

[4] L'obstacle de Cointet, inventé par le colonel français Léon Edmond de Cointet de Fillain, est constitué par des éléments métalliques (poutrelles de fer hautes de 2,5 mètres) qui, enchaînés entre eux et rivés au sol, constituent une gigantesque grille qui peut s'étendre sur plusieurs kilomètres. Ce système n'est efficace que s'il est construit selon les normes, mais surtout, comme tout barrage, s'il est défendu pour éviter que l'ennemi ne l'enfonce ou le fasse sauter facilement. En outre, à l'usage, le système de Cointet se révélera très vulnérable aux tirs d'artillerie.

◀ Cette photo d'une charge de cavaliers, prise à l'exercice, témoigne d'une époque révolue dont les protagonistes sont conscients. Coll. auteur

◀◀ Le général Bougrain (1882-1966), commandant la 2e DLM. Ancien commandant du 4e régiment de spahis, c'est un des spécialistes français de la motorisation. Coll. auteur

▼ Obstacle antichar de Cointet, conçu en 1933 par le colonel éponyme et employé par l'Armée belge en 1939-40. Constitué par des poutrelles métalliques, ancré au sol, il devait en principe arrêter, retarder ou orienter la progression des unités allemandes. Malheureusement, les lignes d'obstacles de Cointet, en cours de modification en mai 1940, n'étaient pas assez longues et souvent peu ou pas défendues. Coll. auteur

désormais Dyle-Breda. En fait, la 1re DLM aura la même mission de couverture vis-à-vis de la 7e armée que le corps de cavalerie vis-à-vis de la 1re armée. Fin mars 1940, la 3e DLM du général Langlois, en cours de formation et qui devrait être opérationnelle les semaines suivantes, est affectée au corps de cavalerie en remplacement de la 1re, en même temps que les 54e et 56e bataillons de mitrailleurs motorisés, deux unités excellentes et bien équipées [5]. C'est un renfort appréciable. Prioux est confiant. Son corps de cavalerie « a sa vie propre, sa personnalité, sa tradition, sa fierté ; il a maintenant l'âme qui lui faisait défaut en septembre de l'année dernière » [6].

Au fur et à mesure que le printemps avance, le Haut commandement a tendance à vouloir augmenter la durée de la mission de freinage du corps de cavalerie jusqu'à J + 8. En effet, pour éviter les attaques aériennes, les unités de la 1re armée se déplaceront de nuit, et celles-ci étant de plus en plus courtes, elles ne pourront réaliser que des étapes limitées. Prioux fait ses calculs et n'a pas de difficulté à démontrer qu'il lui sera impossible de tenir huit jours en avant de la ligne principale de résistance. Si on lui en donne l'ordre, le corps de cavalerie se sacrifiera, mais sera vraisemblablement détruit en totalité. Le commandement se range à ses arguments, et sa mission initiale est maintenue : il devra tenir jusqu'à J + 6. C'est le sens de l'instruction n° 23 de la 1re armée du 14 janvier 1940 (mise à jour le 28 avril 1940) :

« Le corps de cavalerie, opérant aux ordres de la 1re armée, a pour mission de se porter au plus tôt en direction de Bavais Saint-Trond, sur la ligne Wavre-Namur, se reliant aux forces belges de la région de Louvain et éclairant en direction de Hasselt-Liège-Huy. Après relève sur la ligne Wavre-Namur par les avant-gardes des divisions d'infanterie motorisées (DIM), il se portera dans la région Tirlemont-Hannut-Huy avec mission de :

- couvrir l'arrivée et l'installation des forces franco-britanniques sur la portion Louvain-Namur, au minimum jusqu'à J + 5 à 6 heures et si possible jusqu'à J + 8 ;
- renseigner sur la situation des forces belges sur le canal Albert et la Meuse.

Le corps de cavalerie s'opposera à toute tentative de franchissement de la Meuse entre le camp retranché de Namur et Huy et devra tenir jusqu'à J. 6h. sur le front Tirlemont-Huy. En outre, dans la mesure où la résistance sur le canal Albert le permettra, il s'efforcera de s'opposer également à toute tentative de franchissement de la Meuse sur le front Liège-Huy.

[5] Les bataillons de mitrailleurs motorisés correspondent en effectif à un bataillon d'infanterie (un millier d'hommes) mais sont fortement dotés en armement collectif : 36 mitrailleuses, 9 canons antichars de 25 mm et 6 mortiers de 81 mm.

[6] Prioux (gén.), *Ibid.*, p. 46.

TÉMOIGNAGE DU GÉNÉRAL LANGLOIS, COMMANDANT LA 3e DLM

« Vous n'imaginez pas les difficultés que j'ai à mettre sur pied de guerre, en deux mois, ma division partie de rien ! Il faut que nous soyons prêts à quitter Paris vers le 20 février ! [...] »

Si nombre de matériels manquent encore, « les cadres des unités sont magnifiques : jeunes dynamiques... J'ai une totale confiance en eux. En arrivant ici, il y a quinze jours, j'ai heureusement trouvé, déjà fait, un travail considérable de dégrossissage et d'assemblage.

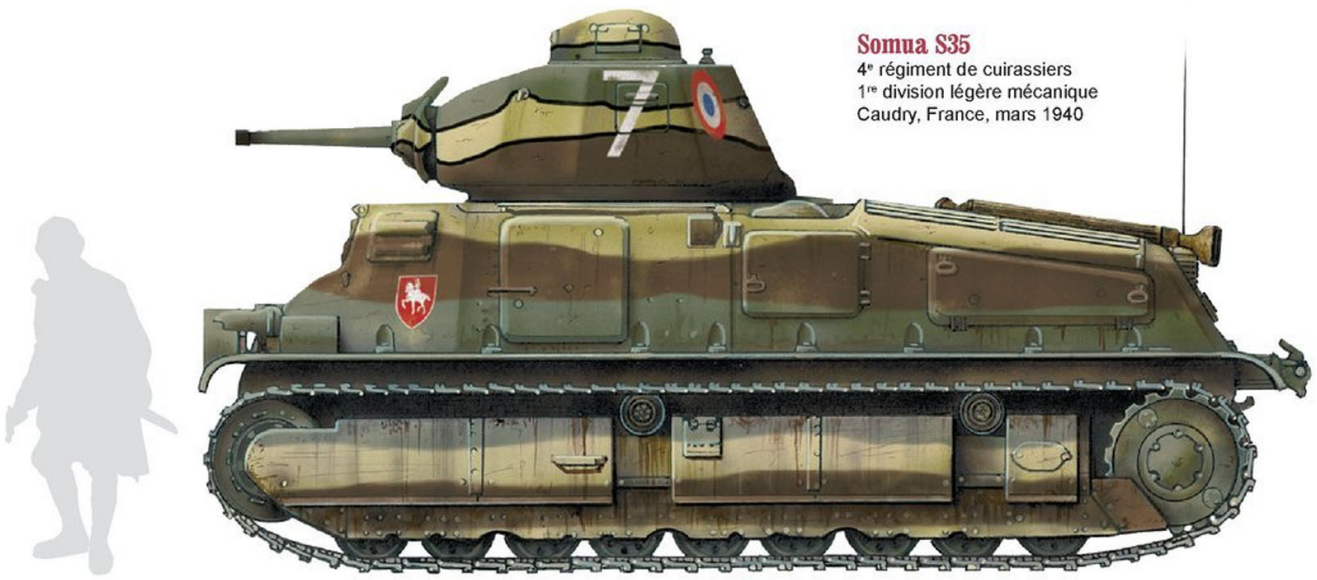
Je passe mon temps à aller et venir, à téléphoner, à secouer les inerties, à bousculer les administrations... où je trouve pourtant le meilleur accueil et le plus grand désir de m'assister.

Et quand nous serons prêts à partir, nous aurons besoin d'un long entraînement pour amalgamer, discipliner et instruire les hommes, pour faire d'eux, venus de tous les coins de France – des jeunes aux vieux de quarante ans –, une troupe homogène, pour donner à tous l'esprit cavalier ».

Langlois a obtenu que sa DLM stationne deux mois au camp de Sissonne.

« Je tiens à ce que les officiers se connaissent bien pour que leurs hommes sympathisent mieux encore. Dans la division doivent régner le plus vif esprit de camaraderie et, avec lui, la confiance la plus complète entre tous, chefs et subordonnés. » [7]

[7] Delater (G.), *Avec la 3e DLM et le corps de cavalerie*, Paris, Arthaud, 1946, p. 12 à 16.



À partir de J. 6h. si l'ennemi devient pressant, il manœuvrera en retraite sur l'axe Tongres-Gembloux en évitant de se laisser accrocher. Le résultat à rechercher est d'empêcher l'ennemi de prendre avant J.8 le contact de la position Wavre-Namur.
En fin de manœuvre, le corps de cavalerie se regroupera dans la région Nivelles-Gosselles. »
Fin avril 1940, Prioux est persuadé que les opérations ne vont pas tarder. En effet, il reçoit toutes les semaines du GQG la carte de situation des forces ennemies et constate que 130 à 140 divisions allemandes, dont les 10 *Panzer-Divisionen*, serrent vers les frontières hollando-belges, en tous cas sont à proximité du front Ouest.

QUELS SONT LES PLANS ALLEMANDS ?

Après de nombreuses tergiversations, le *Generalleutnant* Erich Manstein a réussi à convaincre Hitler de placer le *Schwerpunkt* (point d'effort) de l'offensive à l'ouest, dans les Ardennes, et non de rééditer, même avec des variantes, le plan Schlieffen mis en œuvre en 1914.
La *Heeresgruppe B* (groupe d'armées B) du *Generaloberst* von Bock, soit deux armées comprenant 29 divisions, dont trois *Panzer-Divisionen*, devra envahir les Pays-Bas et la Belgique, y attirer le gros des forces alliées pendant que la *Heeresgruppe A* (général von Rundstedt), qui réunit trois armées fortes de 44 divisions, dont sept *Panzer-Divisionen*, aura pour mission de rompre par surprise les positions françaises à la charnière entre la ligne « Maginot » et l'aile marchante des armées alliées, plus précisément entre Sedan et Dinant. La *Heeresgruppe C* du *Generaloberst* von Leeb, face à la ligne « Maginot » (2 armées, soit 21 divisions), devra, par son activité, retenir le maximum de forces françaises pour éviter qu'elles ne viennent renforcer l'aile gauche du dispositif allié.
Au sein de la *Heeresgruppe B*, la *18. Armee* de von Küchler (une division blindée, la *9. Panzer-Division*) est chargée d'occuper les Pays-Bas, tandis que la *6. Armee* du *Generaloberst* von Reichenau doit porter son effort principal sur l'axe Maastricht, Tongres, Wavre ; et son

◀ Chars légers *Panzer II* de la *4. Panzer-Division* sur une route belge au tout début du *Westfeldzug* en mai 1940. L'Armée belge n'est pas en mesure de s'opposer au déferlement de deux divisions blindées allemandes sur son sol : les espoirs des Alliés reposent sur le corps de cavalerie de Prioux, jusqu'au moment de découvrir que l'offensive aux Pays-Bas et en Belgique est une diversion…
Archives Caraktère

◀ Ces personnels de la *Luftwaffe* (de la *Flak* divisionnaire ?) posent sur un *Panzer IV Ausf. D* appartenant à la *4. Panzer-Division* (dont l'insigne est visible sur le glacis) entre deux déplacements durant la campagne de l'Ouest.
Archives Caraktère

COMPOSITION THÉORIQUE D'UNE DIVISION LÉGÈRE MÉCANIQUE

QUARTIER GÉNÉRAL
- Général commandant la division
- Chef d'état-major et état-major (13 officiers, 26 sous-officiers et hommes de troupe)
- Commandement des troupes et direction des services (31 off., 68 sous-off. et hdt)
- Unité de quartier général (3 off., 140 sous-off. et hdt)

CAVALERIE
- 1 régiment de découverte (36 off., 900 sous-off. et hdt), 40 AMD
- 1 brigade légère mécanique de combat :
  - état-major (7 off., 50 sous-off. et hdt)
  - 2 régiments de combat (chacun 37 off., 800 sous-off. et hdt), 160 chars (80 moyens et 80 légers)
- 1 brigade légère mécanique de dragons portés
  - état-major (7 off., 55 sous-off. et hdt)
- 1 régiment de dragons portés (93 off., 2 900 sous-off. et hdt), 60 AMR ou chars légers
- 1 escadron de réparation (5 off., 200 sous-off. et hdt)

ARTILLERIE
- 1 régiment mixte à 1 groupe de 75, 1 groupe de 105 C et 1 groupe de 105 L (69 off., 1 680 sous-off. et hdt), 12 canons de 75, 12 canons de 105 C, 12 canons de 105 L.
- 1 batterie divisionnaire antichar (4 off., 160 sous-off. et hdt), 8 canons de 47 mm
- 1 batterie antiaérienne, 6 canons de 25 mm AA

GÉNIE
- 1 bataillon du génie à 3 compagnies (14 off., 580 sous-off. et hdt)
- 1 compagnie d'équipage de ponts (3 off., 130 sous-off. et hdt), 104 mètres de pont de la classe 18 tonnes

TRANSMISSIONS
- 1 compagnie télégraphique (4 off., 224 sous-off. et hdt)
- 1 compagnie radiotélégraphique (4 off., 247 sous-off. et hdt)
- 1 détachement colombophile (19 sous-off. et hdt)

TRAIN
- 1 compagnie automobile de Q.G. (7 off., 240 sous-off. et hdt)
- 1 compagnie de transport automobile (5 off., 158 sous-off. et hdt)

SERVICES
- Intendance
  1 groupe d'exploitation (2 off., 50 sous-off. et hdt)
- Santé
  1 groupe sanitaire divisionnaire (11 off., 140 sous-off. et hdt)
  1 section sanitaire auto (1 off., 49 sous-off. et hdt)

EFFECTIF TOTAL
- Officiers : 393
- Sous-officiers et hommes de troupe : 9 696
- Engins blindés : 260

effort secondaire sur l'axe Roermond-Anvers. Les deux divisions blindées de la *6. Armee* (*3.* et *4. Panzer-Divisionen*) ainsi que la *20. Infanterie-Division (mot.)* sont regroupées dans le *XVI. Armee-Korps (mot.)* commandé par le *General der Kavallerie* Erich Hoepner. Comme son grade l'indique, ce dernier est un général issu de la Cavalerie, à l'instar de Prioux.

L'*Abwehr*, le service de renseignements allemand, connaît le plan de marche ennemi en Belgique et l'état d'esprit qui habite le Haut commandement allié. Aussi Hoepner reçoit-il l'ordre d'attaquer sur l'axe Maastricht, Hannut, Gembloux, là où l'état-major français s'attend à l'effort principal. Ainsi, celui-ci sera conforté dans son estimation de la situation et détournera son regard des Ardennes, au moins le temps de la percée. Hoepner doit donc faire du bruit, agiter la cape rouge du toréador allemand devant le taureau français afin de le faire foncer dans le panneau. Le plan va réussir au-delà de toutes les espérances…

La *3. Panzer-Division*, créée le 15 octobre 1935, est commandée depuis le 7 octobre 1939 par le *General der Panzertruppen* Stumpff. La *4. Panzer-Division*, levée le 10 octobre 1938, est sous les ordres du *Generalleutnant* von Radlmeier depuis le 5 février 1940, mais elle est en fait commandée par le *Generalleutnant* J. Stever, qui en prendra officiellement la tête le 8 juin. En tout, le *XVI. Armee-Korps (mot.)* compte 623 chars, mais 498 sont du type *Panzer I* et *II*, 73 du type *Panzer III* et 52 du type *Panzer IV*.

Le corps de cavalerie comprend, lui, en date du 10 mai, environ 500 blindés : 239 Hotchkiss (AMR) et 176 Somua (AMC) ainsi que 80 Panhard (AMD). Si les engins allemands sont plus nombreux et plus maniables, en revanche, les Français ont la suprématie en ce qui concerne les chars de plus de 18 tonnes.

COMPOSITION DES DEUX DIVISIONS LÉGÈRES MÉCANIQUES DU CORPS DE CAVALERIE

	RÉGIMENTS DE COMBAT	RÉGIMENT DE DÉCOUVERTE	INFANTERIE	ARTILLERIE	ARTILLERIE ANTIAÉRIENNE	GÉNIE
2e DLM	13e régiment de dragons 29e régiment de dragons	8e régiment de cuirassiers	1er régimentde dragons portés	71e régiment d'artillerie tractée tout-terrain + une batterie antichar	1018e batterie du 405e régiment d'artillerie de DCA	38e bataillon de sapeurs
3e DLM	1er régiment de cuirassiers 2e régiment de cuirassiers	12e régiment de cuirassiers	11e régiment de dragons portés	76e régiment d'artillerie tractée tout-terrain + une batterie antichar	1023e batterie du 405e régiment d'artillerie de DCA	39e bataillon de sapeurs

10 MAI : LA MONTÉE EN LIGNE

Dans la nuit du 9 au 10 mai, les Belges, prévenus de l'imminence de l'attaque, en particulier par leur attaché militaire à Berlin, prennent leur dispositif de combat et avertissent les Alliés. Ceux-ci, maintes fois alertés au cours de la « drôle de guerre », attendent cette fois-ci confirmation de l'agression pour réagir. C'est chose faite aux premières heures du 10 mai : le plan Dyle-Breda est mis à exécution, mais quelques heures précieuses ont été perdues.

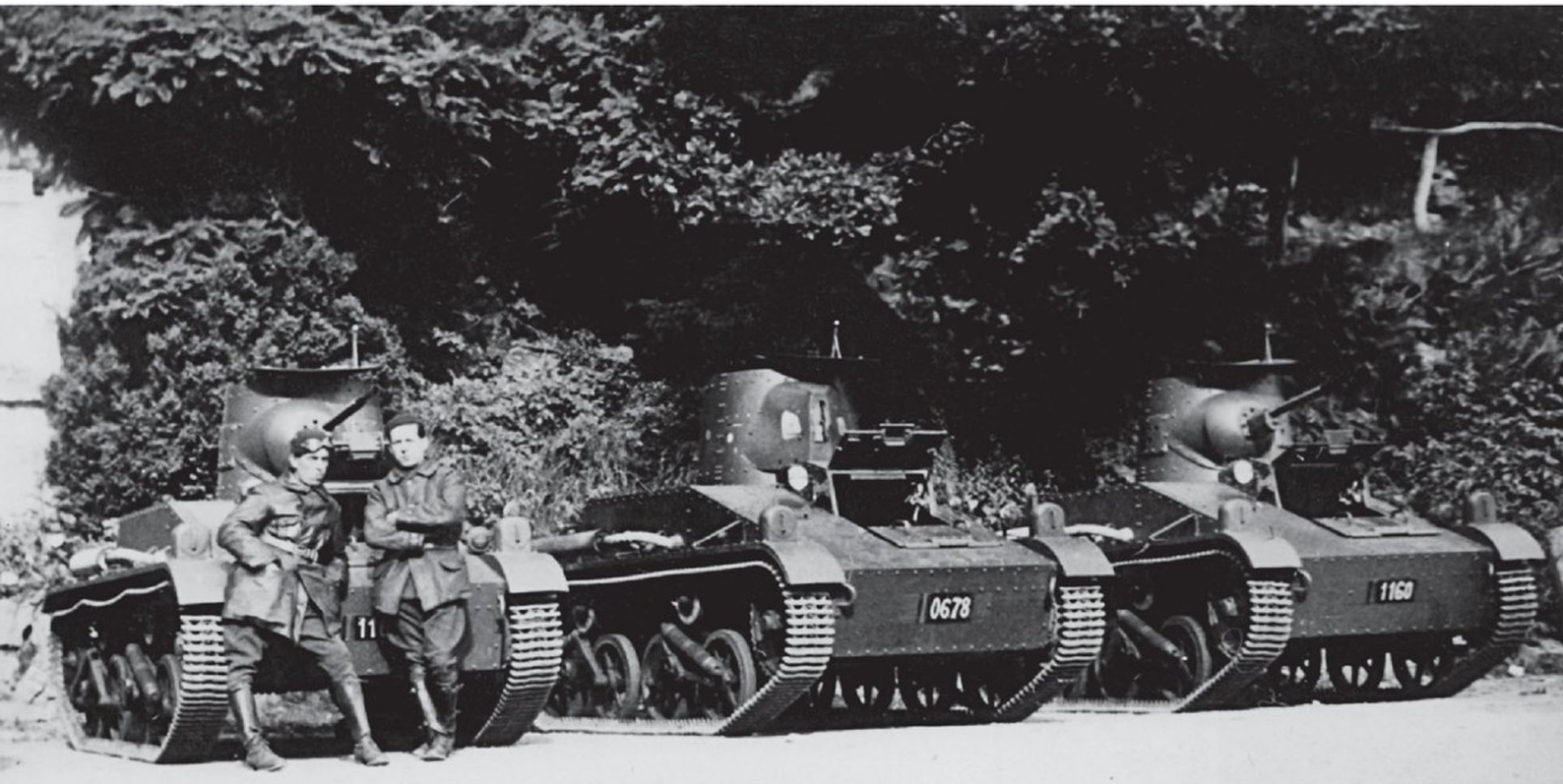
Le corps de cavalerie pénètre en Belgique le 10 mai à 10h30 et progresse sur quatre itinéraires principaux et trois itinéraires secondaires. Partis de la région de Maubeuge et de Valenciennes, les régiments ont entre 120 et 160 km à couvrir pour atteindre leur zone d'engagement, les découvertes devant aller encore plus loin. Prioux a opté pour la décentralisation, faisant confiance à ses colonels et ses généraux. Cependant, il manque de renseignements sur la situation qui prévaut en Belgique et donne mission à deux officiers de son état-major, en qui il a toute confiance, de lui en fournir le plus rapidement possible. Le capitaine Métivier part avec les éléments de tête du 8e régiment de cuirassiers pour Liège, où il devra entrer en contact avec le général Krahe qui dirige le 3e corps d'armée belge, tandis que le commandant d'Oléon part avec les découvertes du 12e régiment de cuirassiers pour Bruxelles [8].

L'avancée française se fait sans incident notable, sans embouteillage, sans gêne par les réfugiés encore peu nombreux. En outre, la *Luftwaffe*, malgré quelques bombardements épars, n'entrave pas les mouvements. Et pour cause, elle a reçu l'ordre de ne surtout pas les perturber. En fin d'après-midi du 10 mai, les unités sont à pied d'œuvre. Les deux régiments de découverte (8e régiment de cuirassiers du colonel Morio pour la 2e DLM, 12e régiment de cuirassiers du colonel Leyer pour la 3e DLM) ont foncé vers la Meuse, vers Liège et vers Maastricht. En pointe du dispositif, les escadrons d'AMD et de motocyclettes ont parcouru près de 200 km.

[8] La neutralité belge empêchait tout contact officiel avant le déclenchement de l'attaque. Il y en eut pourtant quelques-uns, mais au plus haut niveau, celui des chefs d'état-major de l'armée. Ainsi, les échelons subordonnés, le groupe d'armées, les armées et les corps d'armée ignoraient la situation qu'ils allaient trouver.

[9] Prioux (gén.), *Ibid.*, p. 62.

[10] Cité par Prioux (gén.), *Ibid.*, p. 60.



Les premiers renseignements qui parviennent à Prioux indiquent tous une poussée allemande brutale et massive. Aussi décide-t-il, dans la soirée, que le gros de ses forces ne dépassera pas la ligne Tirlemont-Huy, comme cela avait été envisagé. Lui aussi veut éviter le combat de rencontre.
Côté ennemi, dès le 10 mai, les troupes aéroportées allemandes s'emparent de deux ponts du canal Albert, pendant qu'un détachement neutralise le fort d'Eben Emael avec une rapidité qui stupéfie le monde. Ce même jour, le *XVI. Armee-Korps (mot.)* quitte la région d'Aix-la-Chapelle, passe par Maastricht puis commence à traverser la Meuse.

11 MAI : PARACHUTAGE D'ESSENCE POUR LES *PANZER* !

Prioux traverse la frontière et se rend à Aisches, son PC opérationnel. Passant à Gembloux, position que doit atteindre la 1re armée, il se rend compte – première désillusion – qu'aucune ligne de fortifications de campagne n'a été préparée par les forces belges. Les divisions de la 1re armée devront tout réaliser : tranchées, plans de feu, champs de mines, fortins… « Je suis consterné à la pensée que l'armée, qui compte trouver ici une position organisée, aura d'abord à faire des reconnaissances, puis à remuer la terre ! Jamais l'ennemi ne lui en laissera le temps » [9], écrit-il.
S'il a pleine confiance dans ses hommes et dans les ordres qu'il a donnés, il rappelle qu'« à tous les échelons du corps de cavalerie, si faibles soient-ils, nul chef n'a le droit d'abandonner avec le gros de ses forces la position qu'il occupe sans un ordre de l'autorité dont il dépend et sans avoir averti ses voisins ».
Les mouvements sont nominaux, et tout se déroule pour le moment comme prévu. Le colonel aviateur ne peut s'empêcher de déplorer : « Quelle tristesse de voir d'aussi belles unités et un magnifique matériel dotés de moyens aéronautiques aussi misérables. » [10] Au bout de 36 heures, le centre de gravité du corps de cavalerie s'est déplacé de 150 km, ses bases de l'arrière demeurant à hauteur du canal de Charleroi.
Les unités de découverte sont maintenant au contact des Allemands et débutent l'action de freinage en reculant dans la grande direction d'Hannut. Cependant, vu la largeur de la position à jalonner, elles ne sont pas assez étoffées pour résister à des forces importantes : lorsque les chars ennemis entrent en lice après leurs avant-gardes, elles doivent décrocher.
Prioux a décidé de porter un coup d'arrêt à l'ennemi dans la zone Tirlemont-Huy. Il appuiera sa manœuvre sur les deux petites rivières qui coupent sa zone d'action, la Petite Gette et la Mehaigne, qui feront office de fossés antichars, mais ont surtout l'avantage de matérialiser une ligne à défendre. Les généraux parcourent la zone, répartissent les missions, déterminent les secteurs, choisissent les points d'appui. L'articulation du dispositif français est le suivant : 3e DLM au nord, 2e DLM au sud.
L'étude de la géographie montre qu'au centre du dispositif se trouve une zone particulièrement propice à l'emploi des chars, donc à une percée dont l'importance n'échappera pas à l'ennemi. C'est là que Prioux place en réserve deux groupes d'escadrons (un de chars Hotchkiss et un de chars Somua).
Les agglomérations seront constituées en points d'appui tenus par des dragons portés (assimilables à de l'infanterie transportée), tandis que les escadrons de chars caracoleront entre les agglomérations et interviendront à leur profit chaque fois que nécessaire.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE ET LE PLAN DYLE-BREDA, MAI 1940

◀ L'Armée belge de 1940 n'est que faiblement mécanisée, et les chars T15 des 1re et 2e divisions de cavalerie ne font pas le poids face aux engins des *Panzer-Divisionen*.
MRA-Bruxelles

▼ Char Hotchkiss H35 suivi par une voiture de dragons portés Laffly S20 TL. Les combattants des DLM découvrent au feu les tactiques du combat mécanisé interarmes tel qu'il ne cessera de se développer durant toute la Seconde Guerre mondiale. ©ECPAD/France/1940/Photographe inconnu

▲ Quelques cavaliers à cheval et à vélo, très certainement d'un groupe de reconnaissance de division d'infanterie (GRDI), progressent derrière un Somua S35. ©ECPAD/France/1940/Photographe inconnu

▼ Canon antichar de 25 mm en position de combat. Il équipe autant les régiments d'infanterie (12 pièces par régiment) que les formations de cavalerie. Chaque DLM dispose d'un escadron divisionnaire antichar de 12 tubes de 25 mm. Pesant environ 500 kg, d'une portée pratique de 1 000 m, son obus perce 50 mm d'acier à 600 m. CEGES # 71642

▼ Les *Panzer-Divisionen* (ici des colonnes de la *4.* dans les environs de Gembloux), dotées chacune de 2 400 véhicules, progressent sur quelques itinéraires et créent des embouteillages. Elles constituent une cible de choix pour l'aviation alliée qui, malheureusement, ne les menace pas. ©ECPAD/France/1940/Erich, Borchert

Peu après son arrivée à Aisches, Prioux reçoit le capitaine Métivier, qui rentre de mission et se montre très pessimiste. Les Belges ne tiendront pas longtemps face aux coups de boutoir allemands. Aucun barrage digne de ce nom n'existe sur lequel le corps de cavalerie pourrait s'appuyer. Les deux régiments de découverte, de leur côté, rendent compte qu'ils sont fortement pressés par l'ennemi et reculent rapidement tout en combattant.

Dans ces conditions, Prioux comprend qu'il lui sera impossible de contenir en rase campagne la poussée ennemie jusqu'à J + 6. Il doute que la 1re armée ait le temps de construire une ligne de fortifications de campagne. Conscient de la responsabilité qu'il prend, il adresse en milieu d'après-midi un message d'alerte au GQG, au groupe d'armées et à la 1re armée, dans lequel il estime la manœuvre Dyle fortement compromise et juge que seule la manœuvre Escaut a une chance de réussir.

Billotte, le commandant du groupe d'armées, vient le voir à Aisches peu après 20 heures et se fait présenter la situation. Il maintient la manœuvre Dyle, mais ramène la durée de la mission de corps de cavalerie jusqu'au 14 mai matin. La 1re armée poussera sans désemparer jusqu'à Gembloux afin d'arriver à temps sur la ligne à défendre.

Dans le camp ennemi, les chefs sont optimistes, von Reichenau particulièrement. Tout se passe mieux que prévu, même s'il manque des points de franchissement. Comme l'Armée belge se révèle plus faible qu'escompté, il fixe à ses commandants de corps d'armée des objectifs dans la profondeur. Pourtant, après deux jours d'opérations, Hoepner est de mauvaise humeur, car ses grandes unités ne peuvent franchir la Meuse et le canal Albert aussi vite qu'il le voudrait. Il n'a pu passer sur l'autre rive que les régiments de combat de la *4. Panzer-Division* ; les unités des services et surtout la totalité de la *3. Panzer-Division* ne franchiront la rivière qu'à partir du 11 mai à 18h30. Pire, sa troisième division, la *20. Infanterie-Division (mot.)*, ne pourra, selon le planning, passer la coupure qu'à partir du 12 mai en milieu de matinée.

Des *missi dominici* viennent lui porter les ordres de Reichenau lui enjoignant de progresser sans discontinuer vers Gembloux, ville encore distante de 75 km. Il n'a nul besoin de ces rappels. Connu pour son énergie, le général allemand pousse ses subordonnés l'épée dans les reins, mais il n'a tout simplement pas les moyens de réaliser la mission qu'on lui attribue. Il prévoit malgré tout d'atteindre Hannut le 12 et prescrit au général commandant la *4. Panzer-Division* de profiter de la nuit pour remettre en ordre son dispositif. Celui-ci rend compte que sa division ne pourra progresser que de quelques dizaines de kilomètres faute de carburant, les services et les camions citernes étant encore au nord de la Meuse.

Hoepner rapporte la situation à Reichenau et prend l'initiative de demander qu'on lui parachute du carburant ! Ce n'est prévu par aucun règlement, mais pourquoi ne pas tenter l'opération si cela permet de poursuivre la manœuvre en cours. Reicheneau acquiesce et donne des ordres : dans l'après-midi du 12, plusieurs avions parachuteront dans le secteur d'Hollogne sur Geer, et à l'aide de dispositifs de largage improvisés, quelques milliers de litres d'essence. On constate là toute l'imagination et la réactivité dont font preuve les chefs allemands.

▲ Un chef de char de *Panzer II*, dans la tenue noire caractéristique des troupes blindées allemandes, observe à la jumelle la progression d'éléments de sa *4. Panzer-Division* depuis sa tourelle dans le secteur de Gembloux. ©ECPAD/France/1940/Erich, Borchert

12 MAI : LE PREMIER ROUND AUX FRANÇAIS

Après la dislocation du dispositif belge puis son repli vers l'ouest, les régiments de découverte, en particulier le 12e cuirassiers, sont seuls dès le matin du 12 pour freiner l'avance ennemie. Toutes les patrouilles confirment combattre des unités blindées.

Dès 9 heures, débordant les éléments de découverte, les avant-gardes allemandes prennent contact avec les forces installées sur la Petite Gette (ligne Hannut-Crehen). Partout, les reconnaissances de la *Heer* tâtent le terrain afin de préciser la nature du dispositif français et d'en déceler les points faibles.

Les escadrons du 12e cuirassiers passent alors en arrière de la ligne de défense pour se regrouper, se remettre en condition et se reposer après 36 heures d'engagement. Le bilan du freinage est positif, même si les AMD ont démontré qu'elles n'avaient qu'une capacité d'action retardatrice réduite. En effet, dès que l'ennemi engage ses blindés les plus lourds, les reconnaissances doivent reculer. Aussi faudrait-il disposer en arrière des dragons portés pour assurer la sûreté éloignée. En outre, les AMD n'ont pu que très rarement forcer un passage, même tenu faiblement par l'ennemi. Avec des effectifs identiques, il faudrait augmenter le nombre d'AMD de 50 % et le porter à 90 au lieu de 60 par régiment, constituer des détachements avec pièces antichars et éléments d'occupation afin de tenir un point (carrefour, pont, village), au moins quelque temps. Un blindé seul ne peut tenir le terrain.

Dans les points d'appui, les dragons portés tentent de créer des barricades avec tout ce qu'ils trouvent à proximité, mais c'est une mission quasi impossible à cause du « passage ininterrompu des troupes belges en retraite, mélangées à d'innombrables réfugiés. À peine construites, les barricades sont démolies puis reconstruites ; au petit jour, les officiers sont obligés de mettre pistolet au poing pour faire respecter les défenses » [11].

Hoepner attaque dans le secteur de la 3e DLM avec la seule *4. Panzer-Division*. Il n'attend pas que tous ses éléments soient au complet, mais au contraire cherche à bousculer les Français avec les unités dont il dispose.

[11] JMO du 11e régiment de dragons portés, cité par Claude Paillat, *La Guerre éclair*, Paris, Robert Laffont, p. 127.

AMD 35 Panhard 178
12e régiment de cuirassiers
3e division légère mécanique
Secteur de la Petite Gette, Belgique, mai 1940

Le *Panzer-Regiment 35* (*Oberst* Eberbach) ainsi qu'un bataillon d'infanterie attaquent la Petite Gette, appuyés par les escadres du *VIII. Fliegerkorps* (général von Richthofen). L'idée est toujours la même : s'engager sur des fronts étroits pour saturer l'adversaire.

Très rapidement, le 2e régiment de cuirassiers doit intervenir pour soutenir les points d'appui. Les pertes des deux côtés sont sévères. C'est le premier engagement de chars de masse sur le front Ouest. Le colonel du Vigier engage ses escadrons de Hotchkiss et de Somua. Les premiers combats chars contre chars démontrent immédiatement l'insuffisance du canon de 37 mm des Hotchkiss et des Renault R35 face aux *Panzer III* et *IV*. Ainsi, le 3e escadron du 2e cuirassiers perd 11 chars Hotchkiss sur 21, le commandant d'escadron, le capitaine Sainte Marie-Perrin, trouvant la mort dans l'engagement. En fin de journée, les dragons portés évacuent Crehen et se replient vers la seconde position (Merdop, Jandrenouille, Jandrain). De fait, les *Schützen* de la *4. Panzer-Division* peuvent enfin entrer dans le village, qui aura résisté pendant plus de 9 heures. Les jours sont longs en mai, aussi le *Generalleutnant* Stever décide-t-il de tenter encore sa chance. Il demande à la *Luftwaffe* d'intervenir contre les lignes françaises, puis lance ses unités de chars entre Crehen et Hannut, en direction de Merdop.

Cette attaque, menée à la tombée de la nuit, a heureusement été repérée par les observateurs français. L'artillerie ouvre le feu, donne un « coup de marteau », c'est-à-dire concentre des tirs massifs sur un espace limité. Le sous-lieutenant Robineau-Bourgneuf, commandant une batterie de 105 du RA de la 2e DLM, se souvient : « Le premier jour, étant détaché à un observatoire avancé, j'ai assisté à une concentration de groupe faite sur une colonne d'une vingtaine de blindés légers. Ce tir, exécuté sur une zone d'environ 6 hectares pendant 5 minutes, a obtenu un résultat remarquable, détruisant plus de 50 % des véhicules et faisant faire demi-tour aux autres. » Pendant ce temps, du Vigier organise une contre-attaque avec l'escadron de Somua S35 du capitaine de Beaufort, qui arrête définitivement les Allemands en cette soirée du 12 [12]. Le combat est raconté par l'adjudant Georges Hillion, chef de char :

▲ Deux chars français – un Somua S35 et un Hotchkiss H35 – touchés, sabotés ou en panne, abandonnés sur le côté de la chaussée au Grand-Leez, commune de Gembloux. Les Français qui retraitent ne peuvent que rarement récupérer les blindés immobilisés pour les réparer. Au contraire, les Allemands qui avancent peuvent remettre en état une majorité de leurs engins mis hors de combat par l'ennemi. Archives Caraktère

[12] La rencontre : « La surprise qui infligea une grave émotion au colonel du Vigier fut la présence parmi les chars allemands de quelques chars lourds type *Pz.Kpfw. IV*, dont on connaissait l'existence mais dont on ne pensait pas qu'ils fussent déjà dans les unités opérationnelles. […] Le *Pz.Kpfw. IV* avait un canon de 75 mm, alors que le S35 n'était armé que d'un canon de 47 mm. Le char allemand perçait tous les chars français S35 et H39. Heureusement, ces chars *Pz.Kpfw. IV* étaient encore peu nombreux, et, en combat retardateur, on pouvait arriver à les détruire en les laissant approcher et en manœuvrant. » Du Vigier (A.), *Le général Touzet du Vigier*, Paris, Éditions Fernand Lanore, 1990, p. 99.

[13] *Ibid.*, p. 100-102.

« Il est environ 20h10 quand j'ai la joie de voir deux chars ennemis déboucher de l'angle mort en direction de l'extrémité Est de Crehen et progressant lentement vers ma position. Ils ne me semblent pas m'avoir vu. Je prends mon temps, ne voulant pas rater un si bel objectif : c'est mon premier ! Je tire et constate que j'ai touché au but. Le char s'arrête. J'aperçois une vive lueur, et une fumée assez épaisse sort du véhicule, je ne m'en soucie plus. Je pointe sur le 2e : le premier coup semble ricocher sur la tourelle. Je tire une deuxième fois en pointant légèrement plus bas. Le coup porte sous la tourelle à la partie avant : le char reste sur place.

Jusqu'à présent, rien ne m'a touché, si ce n'est, peut-être, quelques balles de mitrailleuses (petits chocs suspects). À travers l'épiscope de gauche de ma tourelle, j'aperçois un groupe d'une vingtaine de fantassins et quatre autres chars débouchant à droite des deux que je viens de stopper. Je vais pour les pointer, mais les branches de l'arbre derrière lequel je me trouve avec mon H39 m'empêchent de faire une visée précise avec la lunette. Je donne donc l'ordre au brigadier Phez, mon conducteur, de se porter sur le petit chemin en bordure duquel nous nous trouvons. Nous traversons la haie de clôture, et, pendant ce mouvement, je prends à partie à la mitrailleuse le groupe de fantassins aperçu quelques instants avant et je vide en une seule rafale la moitié environ de mon chargeur. Des hommes sont touchés ou se couchent, je ne peux le préciser ; en tous cas, je ne les revois plus.

À peine arrivés sur le chemin, la riposte ennemie se fait durement sentir. En quelques secondes, nous recevons un premier coup dans l'arrière de notre char, qui stoppe. Le brigadier Phez tente de remettre en route, mais le démarreur n'accroche plus. Nous restons cloués au sol à environ 300 mètres de l'ennemi, pour qui nous sommes un point de mire splendide.

Un obus traverse ma tourelle : des éclats me blessent à la tête et au bras gauche. J'ai la figure inondée de sang et je ne vois plus que de l'œil droit. Je repointe cependant mon arme ; l'ennemi a progressé rapidement et me semble maintenant à moins de 200 mètres.

Au moment de presser la détente, un autre choc violent se produit derrière moi. J'éprouve une douleur très vive

dans le dos et l'oreille, d'où le sang coule abondamment, avec une sensation de brûlure sur tout le côté gauche de la face : une épaisse fumée emplit le char. Je tire, mais ne peux dire avoir atteint le but… Je suffoque. […] Je décide de sortir et de tenter de continuer la lutte à terre. » [13] La contre-attaque du colonel de Vigier permet aux derniers Hotchkiss H39 qui étaient en difficulté de décrocher.

Alors que la nuit est tombée, le *Generalleutnant* Stever tire les premiers enseignements et donne l'ordre à ses *Panzer I* et *II* d'affronter les chars légers français, mais de se dérober face aux Somua, consigne constatée sur le terrain par le capitaine de Beaufort, du 2e régiment de cuirassiers : « Le char allemand évitait le combat avec le char Somua et cherchait à amener ce char sous le feu de canons automoteurs de 105. Ces canons ont eu un effet matériel et moral considérable. Le char allemand ne semble pas avoir pour mission de secourir son infanterie menacée. Il abandonne l'infanterie, qui se sacrifie pour éviter sa destruction. »

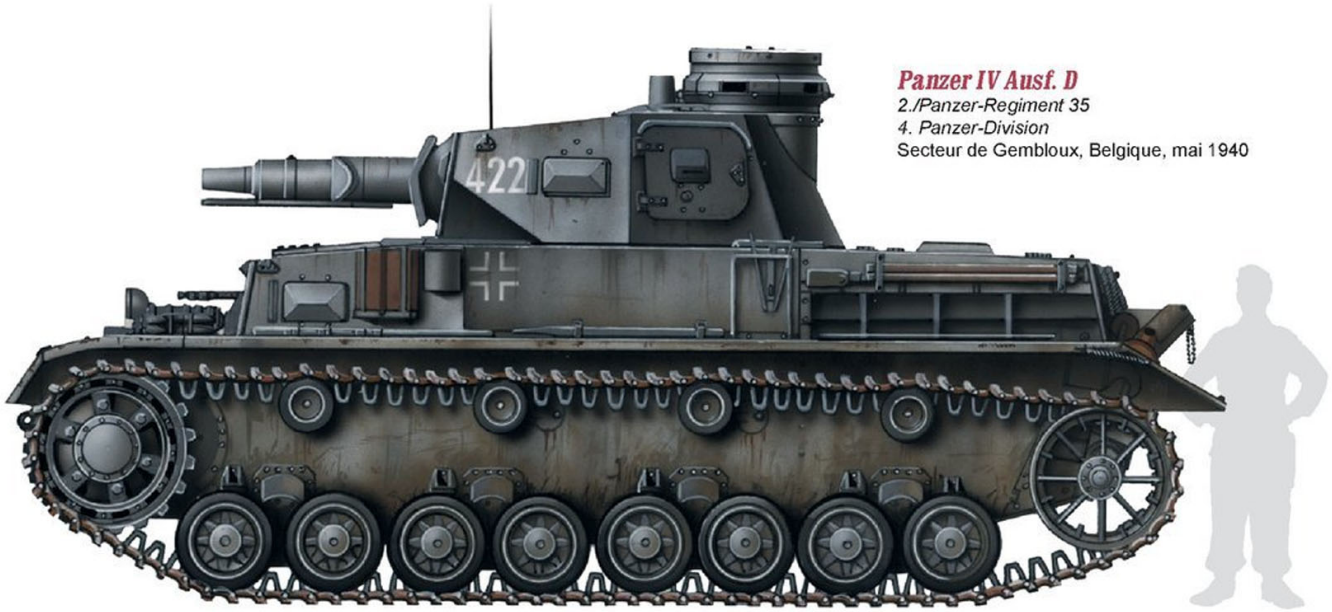
Toutefois, Hoepner va pouvoir, dès le 13, faire intervenir la *3. Panzer-Division*, car elle a enfin pu franchir la Meuse. Il décide de porter son PC à Waremme.

Prioux est satisfait du comportement de ses hommes. La 3e DLM, la formation la plus récente et la moins entraînée, s'est parfaitement comportée au feu, tandis qu'au sud, la 2e DLM, moins menacée, a pu l'appuyer dans la région de Crehen. Partout, les commandants d'unité se sont montrés audacieux, énergiques et ont contre-attaqué chaque fois que possible. Tous les assauts de chars français contre l'infanterie allemande, même dotée de pièces antichars, se sont soldés par une victoire. Finalement, le choc frontal du 12 mai à Hannut s'achève par une domination française. La forte poussée allemande a été contenue, mais il reste à tenir encore 36 heures pour remplir la mission assignée.

13 MAI : ATTAQUE MASSIVE ALLEMANDE

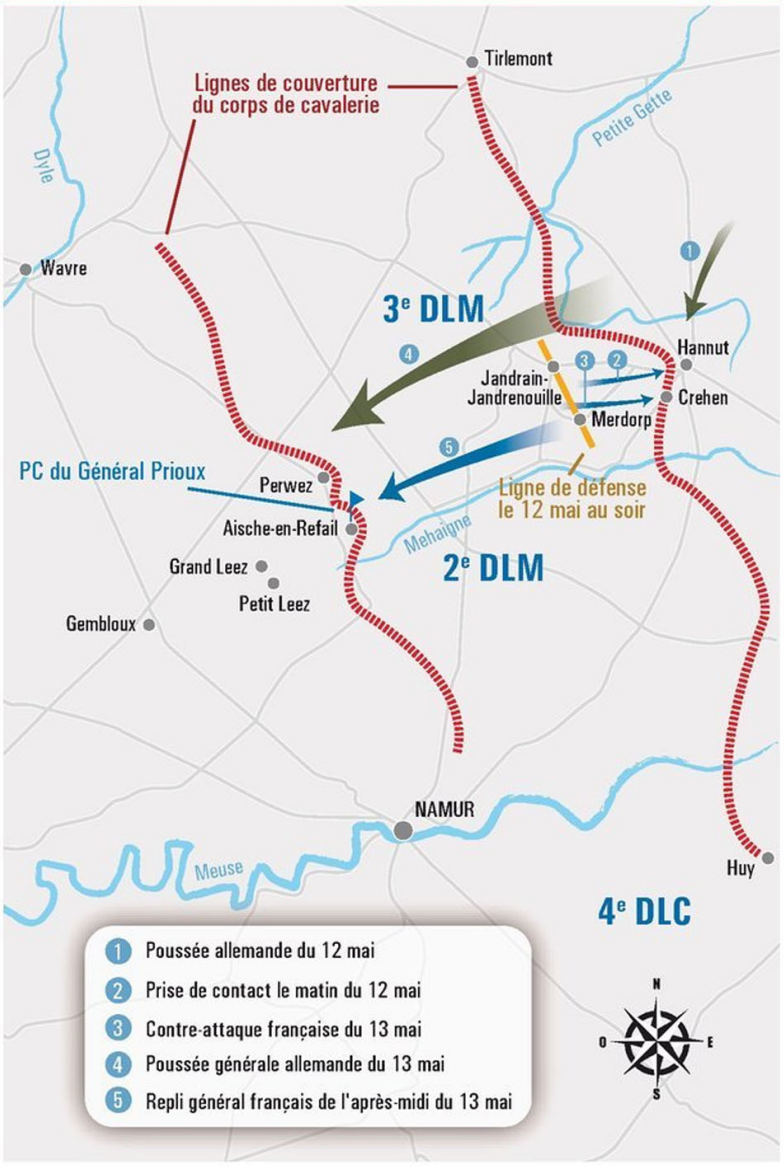
La nuit du 12 au 13 est relativement calme, seulement ponctuée par quelques échanges d'artillerie. Des consignes ont été données aux troupes qui gardent les barrages sur les routes pour qu'elles soient attentives aux réfugiés, car des agents allemands s'y infiltrent.

▲ et ▲▲ Char Somua S35 du 4e régiment de cuirassiers de la 1re division légère mécanique détruit par les Allemands dans le sud de la Belgique, à Mariembourg. Par rapport à ses semblables – les 2e et 3e DLM –, la 1re DLM est engagée davantage au sud, sur le front de Maastricht. Le régiment de combat de chaque DLM compte 4 escadrons de 20 chars, soit 80 en tout pour le régiment. D'un poids de 19,5 tonnes, l'automitrailleuse de combat (AMC) Somua S35, selon l'appellation officielle, est armée d'un canon de 47 mm et d'une mitrailleuse modèle 31 de 7,5 mm. Ce fut sans doute le meilleur char français de la campagne, à tel point que les Allemands obligèrent ensuite la firme Somua à en fabriquer à leur profit.
Archives Caraktère



Panzer IV Ausf. D
2./Panzer-Regiment 35
4. Panzer-Division
Secteur de Gembloux, Belgique, mai 1940

BATAILLE D'HANNUT-GEMBLOUX, MAI 1940



▼ Char Somua S35. Le 10 mai 1940, 240 engins de ce type équipent les trois DLM françaises. Quelques dizaines d'autres sont affectés à des unités en cours de formation ou placés en réserve pour remplacer des engins détruits.
Archives Caraktère

Le 13 au matin, un calme absolu règne sur le front, ce qui étonne Prioux. « Si l'ennemi avait attaqué le 13 comme la veille, j'aurais dû décrocher dans la journée pour m'installer sur la 2e ligne, celle du barrage Cointet. Or, elle ne valait pas grand-chose. » [14]
Sans données précises sur le dispositif adverse, en particulier par manque de renseignements aériens, il décide de prolonger autant que possible la lutte au niveau d'Hannut jusqu'au moment où ses DLM ne pourront plus tenir. En fait, il aurait voulu déclencher préventivement des bombardements d'artillerie et des attaques massives de chars, mais il ne sait pas où l'ennemi se rassemble.
Malgré tout, Prioux a autorisé une contre-attaque sur Crehen. À l'aube, six pelotons, soit une trentaine de Somua aux ordres du capitaine de Villèle, se ruent sur la bourgade, occupée par les Allemands, durant la nuit. Mais ceux-ci, en prévision d'un retour en force des Français, s'y sont fortifiés. De fait, dès qu'ils approchent de l'agglomération, les Somua sont pris à partie par des canons de 88 normalement destinés à la DCA. C'est une désagréable découverte pour les Français, mais les Somua sont plus nombreux et entrent dans Crehen, avant de devoir se retirer, Prioux n'ayant pas les moyens de faire occuper le point d'appui par plusieurs bataillons d'infanterie comme ce serait nécessaire.
Ce fort coup de griffe donné aux Allemands et la relative passivité de l'ennemi laissent un moment espérer au commandant du corps de cavalerie qu'il tiendra sur ses positions une journée de plus, mais en fin de matinée, une attaque massive est déclenchée sur tout le front de la 3e DLM, appuyée par une *Luftwaffe* omniprésente. Prioux rend alors aux commandants de DLM toutes les unités dont il s'était réservé l'emploi. Conscient qu'il devra décrocher prochainement, il fait également renvoyer à l'arrière tous les services et impedimenta. Seules restent en avant de Gembloux les unités de combat.
À partir de 9 heures, la *Luftwaffe* est engagée massivement. Les *Stukas* repèrent les cibles et fondent sur elles, en particulier dans le secteur de Jauche, tenu par le 1er régiment de cuirassiers. Il n'y a aucun avion français pour soutenir les DLM. Après une heure de pilonnage aérien, l'attaque de l'infanterie est lancée contre le 3e bataillon du 11e régiment de dragons portés (RDP).
À 11 heures, se produit l'assaut général allemand sur un front restreint de 5 km : la *4. Panzer-Division* vers Jandrenouille et la *3. Panzer-Division* vers Orp-le-Grand. Plus de 80 *Panzer* submergent les points d'appui de la première ligne, détruisent les chars légers rencontrés, puis progressent vers l'arrière chaque fois qu'ils ne rencontrent pas de résistance ou après être venus à bout de celles rencontrées. Le colonel Gillois, commandant le 71e RA, se remémore ces minutes : « La préparation d'attaque a toujours été la même : un avion de reconnaissance volant assez bas, entre 500 et 600 m, survolait les lignes entre 5h et 6h, étudiait minutieusement les détails de la défense et photographiait.
Les tirs de nos mitrailleuses Saint-Étienne n'étaient d'aucun effet. Environ deux heures après arrivaient les escadrilles de bombardiers qui prenaient à partie et les défenses de l'infanterie et les positions d'artillerie ; ce bombardement était continu, plus impressionnant que meurtrier, mais le fait de se trouver sans défense et de ne voir jamais aucun avion français ne pouvait pas ne pas démoraliser les hommes.
C'est au cours de ces bombardements que les groupes du 71e RA ont souvent eu à intervenir sur des rassemblements de chars, et si les concentrations avaient pu être réalisées, les attaques n'avaient pas lieu sur le front. Lorsqu'il y avait résistance sérieuse, l'ennemi n'insistait pas et cherchait seulement à pousser sur les pointes de moindre résistance. Très peu d'actions d'artillerie ennemies ; des concentrations rapides, mais peu denses sur des batteries – le plus souvent avec du 150 – et sur des carrefours ou villages.
Je n'ai jamais vu, au cours de cette campagne, un bombardement ennemi rappelant de loin ceux que j'ai connus soit à Verdun, soit au Chemin des dames, et j'avais l'impression d'avoir peu d'artillerie en face de moi.
Le mode de réglage employé le plus souvent par l'artillerie allemande a été l'avion, avion survolant les batteries et en liaison par

▲ Automitrailleuse de reconnaissance (AMR) Renault modèle 35. D'un poids de 6,5 t, son armement comprend soit une mitrailleuse de 13,2 mm soit une mitrailleuse de 7,5 mm modèle 31. Le blindage de 13 mm apparaît insuffisant dès les premiers combats. Coll. auteur

▲▲ Une automitrailleuse allemande *Sd.Kfz. 222* détruite par le corps de cavalerie français durant les combats d'Hannut-Gembloux. Coll. auteur

TSF avec les batteries ennemies, la plupart du temps liaison en phonie. »

Le général Langlois ordonne une contre-attaque du 2e escadron du 1er cuirassiers (capitaine Ameil) qui surprend la colonne allemande progressant vers Jandrenouille. Les Somua S35 se déploient et, tout en conservant une protection offerte par la butte, ouvrent le feu à défilement de tourelle avec leur canon de 47 avant que les Allemands réalisent ce qui se passe. Beaucoup de *Panzer* sont touchés et prennent feu.

Pendant ce temps, le colonel du Vigier a organisé une contre-attaque similaire depuis son secteur Sud. Un escadron (capitaine de Beaufort) cause aussi des pertes sérieuses à l'ennemi, ce qui ne l'empêche nullement de progresser toujours plus avant au milieu des points d'appui français. Chaque fois, les dragons portés ne parviennent à décrocher que grâce à l'engagement des chars qui protègent leur repli. Ces formations d'un nouveau type ont donné la preuve qu'elles étaient indispensables.

En milieu d'après-midi, Langlois rend compte à Prioux que sa division, pressée de toute part, risque la destruction totale si elle n'est pas autorisée à reculer pour se rétablir plus en arrière. Les unités sont à ce point imbriquées que les *Stukas* ont des difficultés à assurer l'appui direct au contact. Aussi visent-ils maintenant les arrières, recherchant en particulier des batteries d'artillerie françaises.

Prioux, qui n'a plus de réserve capable d'influer sur le sort de la bataille en cours, ne tergiverse pas et, à 15h30, il donne son accord pour un repli immédiat, prévoyant qu'un nouveau coup d'arrêt sera donné sur la ligne Longueville-Perwez-Namur (où se trouvent des éléments de Cointet), soit à 15 km environ de la ligne précédente. Afin de conserver l'alignement, une heure plus tard, il donne l'ordre à la 2e DLM de décrocher à partir de 17 heures.

Commence alors une manœuvre « en perroquet » : des unités engagent le combat puis reculent. Quelques kilomètres plus en arrière, elles sont recueillies par d'autres qui les attendaient et prennent à leur compte le combat pendant que les premières partent vers l'arrière reconstituer une nouvelle ligne de défense. À cette occasion, Prioux utilise le 4e groupe de reconnaissance de division d'infanterie (GRDI) qui a été placé sous son commandement opérationnel.

Rompre le contact en pleine bataille, de jour, sans appui aérien, qui plus est observé par des avions mouchards, est une des manœuvres les plus difficiles à réaliser. Or, l'ennemi, qui ne s'attendait pas à voir les Français retraiter, ne poursuit pas comme Prioux le pensait. Cependant, des pelotons isolés et encerclés ne reçoivent pas l'ordre de reculer et sont détruits ou capturés.

Le 13 mai, à 17 heures, le chef du corps de cavalerie quitte son PC d'Aische et part pour Saint Géry, d'où il commandera désormais. Il décide de tenir au moins toute la nuit la nouvelle position occupée, à savoir Longueville-Perwez-Namur. Une bonne nouvelle l'attend à son réveil le 14, les défenseurs de Huy (dragons portés et mitrailleurs) encerclés ont réussi à passer, à pied, entre les mailles du filet allemand.

14 MAI : LE DÉCROCHAGE

Dans la nuit du 13 au 14, Blanchard demande à Prioux de tenir le plus longtemps possible. L'ennemi perd le contact en soirée, mais engage le combat en force dès l'aube du 14, empêchant les unités des DLM de s'installer défensivement. Au centre, les *Panzer* entrent dans Perwez, défendue par le 4e GRDI. À 7h30, la 3e DLM est obligée de replier sa gauche, puis, à 9 heures, les Allemands prononcent une nouvelle attaque qui leur permet de s'emparer de plusieurs villages.

Les groupes d'artillerie français, qui ont eu le temps de préparer leur plan de feu, parviennent, conjointement avec les contre-attaques blindées, à casser l'assaut ennemi, qui ne peut déboucher le 14 au matin mais se renforce dans l'après-midi. Le corps de cavalerie finit par être débordé de toute part. Prioux, après avoir consulté Blanchard, donne l'ordre à ses unités de franchir la ligne principale de résistance tenue par la 1re armée et où les divisions d'infanterie travaillent d'arrache-pied à la préparation du terrain. Le corps de cavalerie a rempli sa mission au-delà de l'heure fixée.

En face, Hoepner comprend parfaitement ce qui est en train de se passer et diffuse ses nouvelles directives : « Il s'agit de pénétrer dans la position de la Dyle en même temps que l'ennemi battu qui retraite. » [15]

Prioux espère qu'il va pouvoir disposer de temps pour remettre en condition son corps de cavalerie, permettre enfin aux hommes exténués de dormir, mais surtout faire l'entretien du matériel. Car 48 heures sont absolument nécessaires pour que les escadrons de réparation de DLM puissent agir, réparer, entretenir, vérifier, recompléter, etc.

Malheureusement, urgence fait loi. C'est d'abord l'artillerie qui reste en ligne pour appuyer les divisions de la 1re armée. Puis le 3e corps d'armée obtient de conserver un groupe de chars Somua. Blanchard a cédé à ses subordonnés qui, mal installés sur la LPR, ne voient leur salut que grâce à la présence de blindés.

[14] Prioux (gén.), *Ibid.*, p. 73.

[15] KTB (JMO) du *XVI. Armee-Korps* (mot.), 4 mai 1940.

DE L'EFFICACITÉ DES ARMES FRANÇAISES

Le colonel de Vernejoul constate, après la bataille, au sujet de l'armement principal des Somua S35 : « Les Allemands nous ont montré un emploi judicieux des chars, tirant à cadence rapide. Fortement armés d'un canon de 75 ou 77 [sic], ils nous attaquaient à 1 500 mètres, alors que la portée de nos meilleurs canons, les 47 [des] Somua, était de 1 000 mètres. Ils agissaient en artillerie d'appui direct, éclairés et protégés par des chars légers moins bien armés et travaillant uniquement au profit des gros chars. Formule heureuse contraire aux décisions de principe sorties de nos bureaux qui, au lieu de considérer avant tout l'emploi, se sont trop souvent laissé hypnotiser par le côté technique et surtout technique automobile. En résumé, nos chars de cavalerie se sont montrés très bons pour 1940, mais insuffisamment armés. La question armement était, hélas, passée au 2e plan. Or, un char, c'est d'abord du feu. Il faut que ce feu soit puissant et rapide. »

Autre arme à avoir fait ses preuves durant ces combats, le canon antichar de 25 mm, comme le signale le lieutenant Langlois, du 1er RDP (2e DLM), qui est engagé du 11 au 14 mai : « Son efficacité contre les chars est plus grande encore qu'on ne l'avait cru. Les chars allemands type *Panzer I* et *II* sont littéralement mis en pièce par un seul obus. Dans ces conditions, les distances d'ouverture du feu contre ces types de chars et les automitrailleuses 8 roues peuvent être largement augmentées. Des engins blindés ont été attaqués avec succès jusqu'à 1 800 mètres.

Son emploi à toutes distances contre des colonnes de camions, de motos et même de pièces d'artillerie a donné des résultats surprenants.

À 3 000 mètres au nord de Fallais, le 12 mai, une colonne de 8 voitures hors de portée de nos mitrailleuses a été incendiée totalement en 10 coups de canon. Devant La Bassée, c'est un peloton de motos qui subit le même sort…

Les canons de 25 échappent difficilement aux observateurs ennemis. Il n'y a donc pas d'inconvénients à le démasquer de très bonne heure. »

Le colonel historien allemand Karl-Heinz Frieser fait justement remarquer que « cette fragmentation tactique d'une grande unité opérationnelle paraît d'autant plus incompréhensible que la 1re armée engagée ici disposait déjà par ailleurs de quatre bataillons de chars autonomes ». Comme l'explique Prioux : « C'est le commencement de la dislocation du corps de cavalerie qui va m'occasionner tant de soucis parce qu'elle se prolongera. » [16]

Mal informés ou peu convaincus quant aux possibilités offertes par les grandes unités blindées, les généraux de la 1re armée, parant au plus pressé, n'ont pas vu qu'un corps de cavalerie reconstitué aurait été la meilleure parade face à un ennemi particulièrement accrocheur et puissant. Surtout que, dès le 15 mai, à cause de la percée allemande entre Sedan et Namur, la 1re armée reçoit l'ordre de décrocher de la position de Gembloux pour se porter sur le canal de Charleroi.

ÉPILOGUE

Qui a gagné la bataille de Gembloux ? Au point de vue tactique, c'est indubitablement Prioux le vainqueur. Il a rempli sa mission, à savoir gagner du temps pour permettre à la 1re armée de s'installer sur une position défensive décidée à l'avance tout en infligeant des pertes extrêmement importantes au *XVI. Armee-Korps (mot.)*. « C'est sans aucun doute le corps de cavalerie Prioux qui avait causé le plus de tracas au commandement allemand » [17], reconnaît le colonel Frieser.

En effet, des états envoyés dans la journée à la *6. Armee* font apparaître de 20 à 25 % de pertes à la *3. Panzer-Division* et de 45 à 50 % à la *4. Panzer-Division*, ce qui représente 62 chars anéantis pour la première et 148 pour la seconde, soit 210 machines détruites en tout, contre seulement 105 pour le corps de cavalerie. Pourtant, ces chiffres doivent être maniés avec précaution, car les Allemands, restés maîtres du champ de bataille, récupèrent, les jours suivants, des dizaines de leurs blindés, qui sont réparés, voire cannibalisés [18], et reprennent leur place au sein des escadrons de combat.

Mais surtout, si l'on se place au niveau opératif, voire stratégique, le succès est indéniablement allemand. La *Heeresgruppe B* a en effet parfaitement atteint son objectif et réussi, par le truchement de ses nombreux assauts spectaculaires (Eben Emael, prise des ponts de Maastricht, opération aéroportée sur les Pays-Bas et attaque blindée du *XVI. Armee-Korps (mot.)*), non seulement à attirer le maximum de forces alliées en Belgique, mais aussi à tromper le Haut commandement français qui s'est focalisé sur cette menace – de diversion – avant de prendre conscience, trop tard, que le *Schwerpunkt* ennemi se situait sur la Meuse, entre Namur et Sedan. Comme l'a expliqué le célèbre historien militaire britannique Liddell Hart, ce *XVI. Armee-Korps (mot.)* correspondait à la cape du torero et les forces françaises au taureau qui fonce vers l'objectif ! ■

▲ Char Hotchkiss H35 du 4e cuirassiers d'un poids de 9,6 tonnes. Il est réarmé d'un canon long de 37 mm SA 38 et d'une mitrailleuse de 7,5 mm modèle 1931, alors que l'engin était initialement pourvu d'une pièce courte SA 18 de 37 mm. Archives Caraktère

[16] Prioux (gén.), *Ibid.*, p. 78.

[17] Frieser, *Ibid.*, p. 263.

[18] L'opération consiste à récupérer des pièces détachées sur les blindés en panne ou neutralisés par l'ennemi pour en réparer d'autres.

BIBLIOGRAPHIE

- Archives du Service Historique de la Défense français et de l'armée allemande
- Delater (G.), *Avec la 3e DLM et le corps de cavalerie*, Paris, Arthaud, 1946
- Dutailly (H.), *Les problèmes de l'armée française (1935-1939)*, Paris, Imprimerie nationale, 1980
- Du Vigier (A.), *Le général Touzet du Vigier*, Paris, Éditions Fernand Lanore, 1990
- Frieser (K.-H.), *Le mythe de la guerre-éclair*, Paris, Belin, 2003
- Prioux (gén.), *Souvenirs de guerre 1939-1945*, Paris, Flammarion 1947
- Saint-Martin (G.), *L'arme blindée française, mai-juin 1940*, Paris, Economica, 1998

Parution le 15 octobre 2016

PUBLICITÉ

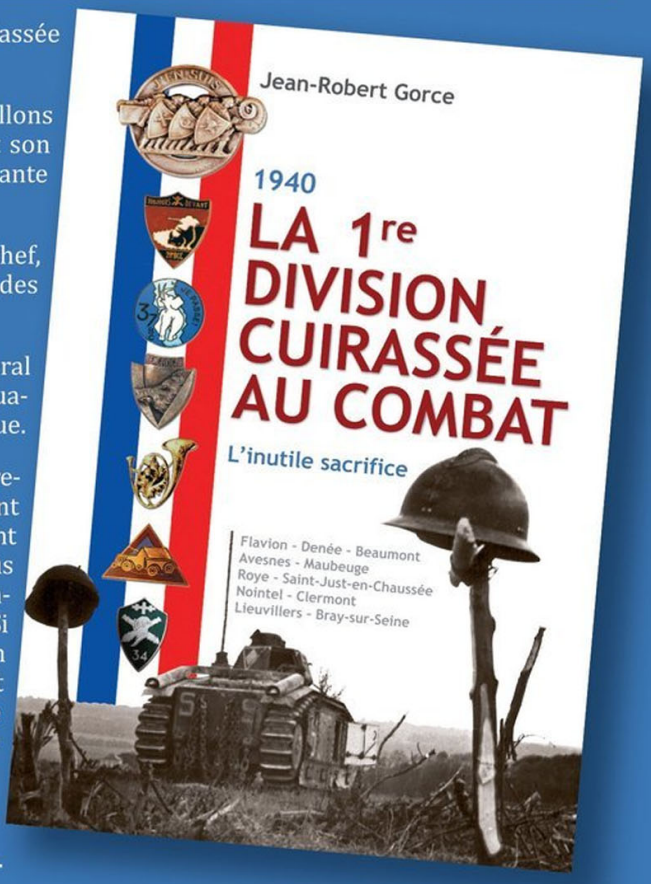
Le 16 janvier 1940, après des mois de tergiversation, la 1re division cuirassée est créée, et confiée au général Christian Bruneau.

Avec ses deux bataillons de chars lourds Renault B1bis, ses deux bataillons de chars légers Hotchkiss H39, son bataillon de chasseurs portés et son régiment d'artillerie tractée tout-terrain, la 1re DCr est alors la plus puissante unité de l'armée française.

Créée tardivement, elle n'aura pas le temps, malgré les efforts de son chef, de s'entraîner correctement et partira au combat, le 10 mai 1940, dans des conditions difficiles.

Engagée le 15 mai 1940, en dépit du bon sens et contre l'avis du général Bruneau, elle subira le choc frontal des *5.* et *7. Panzer-Divisionen* et sera quasiment anéantie sur les hauteurs au nord du village de Flavion en Belgique.

Début juin, la 1re DCr sera reconstituée avec seulement trois bataillons de chars, dont un seul lourd. Elle n'est plus alors que l'ombre de la magnifique unité qu'elle a été. Si la bravoure et l'abnégation dont ses hommes ont fait preuve, comme au mois de mai, sont indéniables, elle ne pouvait que sombrer inexorablement, emportée par la déroute de l'armée française tout entière.



Après plus de dix années de recherches auprès des vétérans, dans les archives, sur le terrain, Jean-Robert Gorce, ancien rédacteur-en-chef de la revue *Histoire de Guerre*, retrace avec justesse et précision tous les détails de l'épopée tragique de la 1re division cuirassée du général Bruneau, une des plus belles et des plus puissantes unités de l'armée française en 1940.

Un livre superbe et unique • Format 215 x 305 mm
Couverture cartonnée • 272 pages
310 photos • 85 cartes, plans et schémas • 10 profils couleurs

Je passe commande de ..... exemplaire(s) du livre :

« La 1re division cuirassée au combat »
au prix unitaire de 44,90 €

Tarif valable pour la France métropolitaine

Union européenne & Suisse : 49,90 €
DOM-TOM & hors Union européenne : 54,90 €

Frais de port inclus

Bon de commande à découper ou à photocopier et
à retourner avec votre règlement à :
ÉDITIONS ARÈS – BP 70021 – 54201 Toul CEDEX

Nom
Prénom
Adresse
Code postal Ville
Pays
Téléphone
E-mail
@

TOTAL GÉNÉRAL , €

Je joins mon règlement (en €) par : ☐ Chèque (à l'ordre d'Éditions Arès)
☐ Mandat postal

Signature :

Vous pouvez également commander « La 1re division cuirassée au combat » sur www.editions-ares.fr

1944 DEBRECEN

DERNIER CHOC BLINDÉ À L'EST

Appelée « Opération offensive de Debrecen » par les Soviétiques, la bataille de Debrecen-Nyíregyháza oppose le 2e Front d'Ukraine à la *Heeresgruppe* « Süd » du 6 au 29 octobre 1944. Alors que Moscou espère rapidement faire sortir la Hongrie du camp de l'Axe par un nouveau camouflet infligé sur le champ de bataille, les choses ne se déroulent pas tout à fait comme prévu.

Par Luc Vangansbeke

À la mi-août 1944, à la suite de l'opération « Bagration », la *Heeresgruppe* « Südukraine » du *Generaloberst* Johannes Friessner est au bord de l'effondrement, et sa pièce maîtresse, la *6. Armee* du *General der Artillerie* Maximilian Fretter-Pico, lutte pour sa survie. Le 25, la Roumanie, alliée de l'Axe jusque-là, tourne casaque et déclare la guerre à l'Allemagne ainsi qu'à la Hongrie, l'ennemie héréditaire. L'avance du 3e Front d'Ukraine du général Fiodor Tolboukhine en territoire roumain ôte toute forme d'organisation à la défense allemande. Le 8 septembre, la Bulgarie, autre alliée du *III. Reich*, change à son tour de camp, ce qui permet à Tolboukhine, aidé du général Rodion Malinovsky, commandant le 2e Front d'Ukraine, d'annihiler treize divisions de l'Axe, représentant pour celui-ci la perte de quelque 150 000 hommes tués et de plus de 100 000 autres faits prisonniers. Bien que dans l'Armée rouge, le nombre de tués soit souvent très supérieur à celui des Allemands, le rétablissement de la conscription dans les territoires soviétiques récemment libérés permet de combler les vides, alors que la *Wehrmacht* est, elle, en revanche, de plus en plus à court d'hommes. C'est donc un Staline satisfait du déroulement de la campagne d'été qui élève Malinovsky et Tolboukhine au grade de maréchal de l'Union soviétique, respectivement les 10 et 12 septembre.

Côté allemand, les défections roumaine et bulgare ouvrent une brèche de 650 km dans le dispositif de la *Wehrmacht*, et, comme si cela ne suffisait pas, à Budapest, les tensions se font plus vives au sein du gouvernement hongrois, dont plusieurs membres envisagent à leur tour de conclure une paix séparée avec Moscou, une éventualité qui entraînerait aussitôt l'effondrement de la partie Sud du front de l'Est. Le 24 septembre, la *Heeresgruppe* « Südukraine » est redésignée *Heeresgruppe* « Süd », et, constatant une baisse de moral inquiétante dans les rangs de la 2e armée hongroise du lieutenant général Lajos Veress, Friessner rattache celle-ci à la *6. Armee*, l'ensemble devenant de fait l'*Armeegruppe* « Fretter-Pico ». Alors que Tolboukhine liquide les dernières poches de résistance allemandes dans le sud de la Roumanie, Malinovsky progresse vers la Hongrie. Heureusement pour Friessner, les unités du 2e Front d'Ukraine avancent à allure modérée, ce qui lui donne le temps d'établir une faible ligne défensive le long de la rivière Mures. Fin septembre, l'essentiel de la *Heeresgruppe* « Süd » occupe un saillant délimité au nord-est par les contreforts de la chaîne principale des Carpates, jusqu'à un point situé à une soixantaine de kilomètres à l'est de Bistrita, et au sud-ouest par une ligne reliant la ville roumaine d'Oradea, non loin de la frontière hongroise, à Târgu Mures.

▶ Un Marder III monte en ligne avec des soldats hongrois. Bien qu'en 1943, ce type de chasseur de chars équipait la *Panzerjäger-Abteilung* de bon nombre de *Panzer-Divisionen*, en 1944, il cède progressivement la place aux Hetzer et *Jagdpanzer IV*, ou parfois à des *StuGe III* dans les unités antichars. Le Marder reste néanmoins en service jusqu'à la fin de la guerre. Archives Caraktère

▼ et ◢ Ces *Landser* observent les effets dévastateurs de l'intervention de chasseurs de chars Henschel Hs 129 B de la *Luftwaffe* face à une attaque blindée soviétique devant leurs lignes en Roumanie. ©ECPAD/France/1944/Ludwig, Knobloch

LES FORCES EN PRÉSENCE

À l'automne 1944, l'Armée soviétique est une machine bien rodée : les désastres de 1941 ne sont plus qu'un mauvais souvenir, et les vides laissés dans les rangs de ses cadres supérieurs par les purges de 1936 à 1938 ont été comblés par une génération d'officiers qui doivent leur ascension avant tout à la compétence et à la détermination dont ils ont fait preuve au combat. Rodion Malinovsky est de ceux-là : enrôlé dans l'armée du tsar en 1913, à l'âge de quinze ans, il a été blessé durant la Première Guerre mondiale. En 1919, il est instructeur pour les mitrailleurs de l'Armée rouge. Officier sorti du rang, il commande la 66e armée à Stalingrad en 1942. L'année suivante, il dirige le Front Sud, puis le 3e Front d'Ukraine, qui libère la partie occidentale de l'Ukraine. Au moment où il reçoit son bâton de maréchal, son 2e Front d'Ukraine se compose des 27e, 40e, 46e et 53e armées, de la 7e armée de la Garde, des 1re et 4e armées roumaines, de la 6e armée de chars de la Garde, du 18e corps indépendant de chars, ainsi que des groupements mixtes de cavalerie des généraux Issa Pliyev et Sergeï Gorshkov [1]. Le tout représente 55 divisions d'infanterie, dont 15 roumaines, 13 divisions de cavalerie, dont 4 roumaines et 6 corps blindés ou mécanisés rassemblant plus de 750 chars, chasseurs de chars et canons d'assaut, le tout appuyé par quelque 1 100 avions de la 5e armée aérienne.

De six ans l'aîné de Malinovsky, Maximilian Fretter-Pico est *Hauptmann* dans l'artillerie à la fin de la Grande Guerre. En 1938, alors qu'il est *Oberst*, il est désigné comme attaché militaire en Turquie, et bien qu'il soit rappelé dès le début de la Seconde Guerre mondiale, il ne participe ni à la campagne de Pologne, ni à celle de France. Nommé *Generalmajor* en mars 1941, il commande la *97. Jäger-Division* durant l'opération « Barbarossa ». En décembre 1941, il prend le commandement du *XXX. Armee-Korps* et est nommé *Generalleutnant* un mois plus tard. En juin 1942, il est promu *General der Artillerie*, mais reste à la tête de son corps d'armée, qui combat en Crimée. C'est à la mi-1944 qu'il se voit confier la *6. Armee*, reconstituée après Stalingrad.

1

2

3

4

Fin septembre 1944, celle-ci ne compte que le *III. Panzer-Korps*, avec la *23. Panzer-Division* et la 27e division légère hongroise, ainsi que le VIIe corps hongrois, avec les 4e et 12e divisions d'infanterie de réserve. La 2e armée magyare comprend la 2e division blindée, trois divisions d'infanterie et deux brigades de montagne [2], auxquelles s'ajoute une unité allemande : la *Kampfgruppe* « von Kessel » [3].

Né la même année que Fretter-Pico, Johannes Friessner rejoint en 1911 l'armée du royaume de Saxe, qui fait alors partie de l'empire de Guillaume II. Durant la Guerre 1914-18, il sert surtout comme officier d'état-major et, après l'Armistice de novembre 1918, il poursuit sa carrière dans la *Reichswehr*. Il passe une partie de celle-ci à l'école d'infanterie de Dresde, comme instructeur et officier en charge de la formation. Il est nommé *Generalmajor* en 1940, mais ce n'est que deux ans plus tard qu'il rejoint le front de l'Est pour prendre le commandement de la *102. Infanterie-Division*. Nommé *Generalleutnant*, il prend la tête du *XXIII. Armee-Korps*. Promu *General der Infanterie* en 1943, il se voit confier l'*Armee-Abteilung* « Narwa » en février 1944. Le 25 juillet, après un bref passage à la *Heeresgruppe* « Nord », il prend le commandement de la *Heeresgruppe* « Südukraine ». Friessner a aussi sous ses ordres la *8. Armee* du *General der Infanterie* Otto Wöhler. Celle-ci comprend les *XVII.* et *XXIX. Armee-Korps*, qui se partagent la *8. SS-Kavallerie-Division* « Florian Geyer », les *3.* et *4. Gebirgs-Divisionen*, la *46. Infanterie-Division*, la 2e division d'infanterie de réserve et une brigade d'infanterie indépendante hongroises, ainsi que les *Kampfgruppen* « Winkler » [4], « Schopper », et « Roth ». Le *LXXII. Armee-Korps* constitue la réserve de la *Heeresgruppe* « Süd », avec la *76. Infanterie-Division* et la *Kampfgruppe* « Siebenbürgen ». L'appui aérien est fourni par les 550 avions de la *Luftflotte 4*, mais les Soviétiques bénéficient de la supériorité aérienne. Le 21 octobre, Friessner prendra également sous son contrôle la 1re armée hongroise détachée de la *Heeresgruppe A* [5].

PLANS ET OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Début septembre 1944, la *Stavka* ordonne à Malinovsky de préparer une avance à partir de Cluj vers Debrecen, la rivière Tisza, Miskolc et les plaines hongroises, où il pourra pleinement exploiter sa supériorité numérique en blindés. Sa mission est de détruire les forces de Friessner, de percer en direction de Budapest, puis de foncer vers la Slovaquie. L'état-major du 2e Front d'Ukraine se met aussitôt au travail, mais, dans son plan, il ne tient pas compte de la présence des réserves de *Panzer* envoyées dans la région sur ordre d'Hitler, ni de l'implication de ses propres forces dans l'offensive vers Belgrade, qui doit démarrer le 14 septembre. En outre, les troupes n'ont pas encore eu le temps de pleinement récupérer, ni de se rééquiper après l'offensive stratégique de Jassy-Kishinev, menée avec le 3e Front d'Ukraine durant la dernière décade d'août, et il faut aussi surmonter les problèmes logistiques causés par un étirement excessif des lignes de communication. Or, les voies ferrées roumaines et soviétiques ayant des écartements différents, le ravitaillement du 2e Front d'Ukraine s'effectue essentiellement par camions à l'ouest du Dniestr, et beaucoup de ceux-ci sont en piteux état après un usage intensif au cours des précédentes semaines.

1 Le maréchal Rodion Malinovsky. Après la fin des combats en Europe, il sera engagé contre les Japonais en Mandchourie. En 1957, Khrouchtchev fera de lui son ministre de la Défense, un poste auquel il montrera une grande compétence. DR

2 Le *General der Artillerie* Maximilian Fretter-Pico. Le 22 décembre, il remettra le commandement de ce qui reste de la *6. Armee* au *General der Panzertruppen* Hermann Balck. DR

3 Le *General der Infanterie* Johannes Friessner. Également relevé de son commandement le 22 décembre, il n'occupera plus aucun poste important jusqu'à la fin de la guerre. Dans les années 1950, il contribuera néanmoins comme conseiller à la création de la *Bundeswehr*. DR

4 Chars 41M Turán ou Turán II. Avec sa version plus ancienne 40M Turán, ce type de blindé équipe les 1re et 2e divisions blindées ainsi que la 1re division de hussards de l'Armée hongroise, mais aucun des deux modèles ne fait réellement le poids face au T-34. Fortepan

5 Un JSU-152 suivi d'un JS-2 en Transylvanie en 1944. Conformément aux habitudes, les deux véhicules emmènent un détachement de *Tankovye desantniki*, fusiliers portés. DR

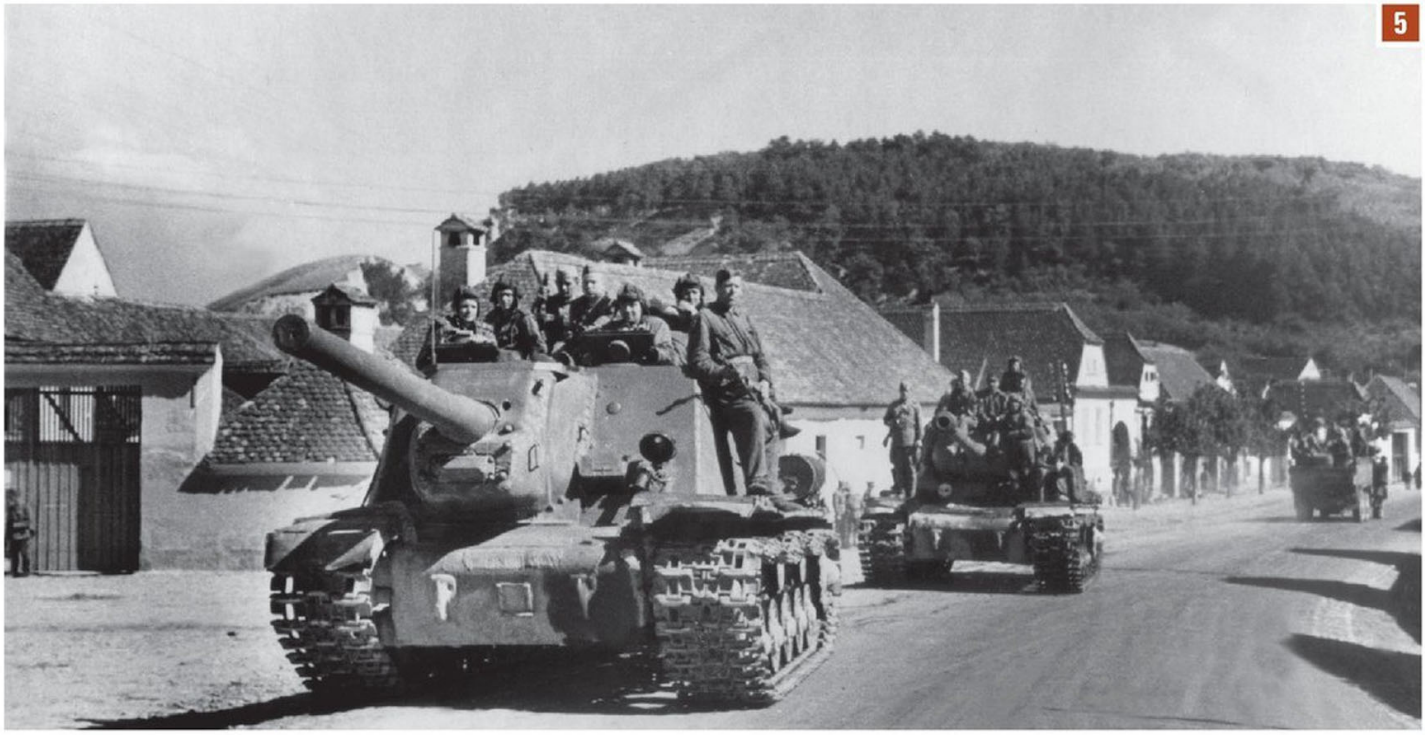
[1] Chacun des deux groupements consiste en un dosage d'unités à cheval et de forces blindées, celui de Pliyev comprenant deux corps de cavalerie totalisant six divisions et un corps mécanisé, tandis que celui de Gorshkov ne compte qu'un seul corps de cavalerie et un corps de chars.

[2] Les organigrammes des différentes armées de la *Heeresgruppe* « Süd » évoluent constamment durant les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre 1944, ce qui crée bon nombre de discordances entre les différentes sources consultées. Les compositions citées ici sont celles correspondant au 28 septembre, selon Mitcham (S. W), dans son *The German Defeat in the East, 1944-45*, Mechanicsburg, PA (USA), Stackpole Books, 2007, pp. 218-219. On y trouve déjà la plupart des renforts blindés promis par Hitler à Friessner lors de leur entrevue quelques jours auparavant.

[3] Constituée sur base d'éléments de la *20. Panzer-Division*, renforcés de quelques autres de différentes origines.

[4] Formée avec les restes de la *15. Infanterie-Division*.

[5] Appelée *Heeresgruppe* « Nordukraine » jusqu'au 23 septembre.


5

▲ Un *Panzer IV Ausf. H* équipé de ses *Schürzen*, ou jupes blindées initialement conçues contre les fusils antichars de 14,5 mm mais servant aussi à faire détonner les charges creuses à bonne distance du blindage principal. Une partie de ces plaques de protection tombent généralement au combat. ©ECPAD/France/1944/Gerhard, Ulrich

▼ Une automitrailleuse *Sd.Kfz. 232* de la *Panzer-Lehr-Division* à Budapest au moment de l'occupation de la Hongrie par la *Wehrmacht*. L'opération « Margarethe » a été une surprise, tant pour la population de la capitale que pour les autorités hongroises. ©ECPAD/France/1944/Photographe inconnu

De son côté, craignant un enveloppement de ses forces par les 2e et 4e Fronts d'Ukraine, Friessner se rend auprès d'Hitler pour lui demander l'autorisation de se retirer sur une nouvelle ligne de défense le long de la rivière Tisza. Bien que le *Generaloberst* justifie sa demande en invoquant un gain de liberté d'action pour contrer les prochains mouvements soviétiques, le *Führer* refuse, mais promet des renforts en blindés. En contrepartie, il ordonne de lancer une offensive en vue de détruire la 27e armée et la 6e armée de chars de la Garde, en reprenant les cols de Turnu Rosu et de Predeal, dans les Alpes de Transylvanie, et en coupant leurs voies de communication. Une force de frappe de quatre *Panzer-Divisionen* sera constituée près de Debrecen, mais l'effectif blindé total à la disposition de Friessner ne dépassera pas 300 *Panzer*, *Panzerjäger* et *Sturmgeschütze*.

Le 14 septembre, les 2e et 3e Fronts d'Ukraine lancent leur offensive vers Belgrade. Malinovsky n'y engage que sa 46e armée, sur son aile gauche, car, deux jours plus tard, la 27e armée et la 6e armée de chars de la Garde attaquent en direction de la Hongrie depuis Cluj. Mais, comme Friessner a commencé ses mises en place en vue de sa propre offensive, les deux armées soviétiques se heurtent à une résistance féroce. Au bout d'une semaine de vains efforts, Malinovsky interrompt son attaque et déplace sa 6e armée de chars de la Garde et ses deux groupements mixtes de cavalerie vers Oradea, à proximité immédiate de la frontière hongroise.

Le 20 septembre, les Roumains reprennent la ville frontalière d'Arad, provoquant un mouvement de panique au sein de l'état-major général magyar. Celui-ci active immédiatement la 3e armée hongroise, limitée au IIe corps, composé de la 20e division d'infanterie et de trois divisions d'infanterie de réserve. Constituées d'une majorité de réservistes âgés et de jeunes recrues, celles-ci n'ont guère de valeur combative. Ce renfort est mis à la disposition de Friessner, qui ne se fait aucune illusion sur son utilité, mais l'arrivée du *LVII. Panzer-Korps*, avec la 1re division blindée hongroise et la *22. SS-Freiwilligen-Kavallerie-Division* « Maria Theresa », donne un peu plus de consistance à la 2e armée magyare.

Simultanément, les membres pro-allemands et pro-alliés du gouvernement hongrois s'affrontent dans l'ombre pour prendre le contrôle du pays. Bien que profondément anticommuniste, l'amiral Horthy entame des négociations secrètes avec les Soviétiques en vue de sortir son pays du camp de l'Axe. Soupçonnant cette éventualité, Friessner se voit contraint de maintenir une partie de ses précieux renforts à proximité

de Budapest afin d'être prêt à agir au moindre signe de retournement d'alliance. Pour ménager la susceptibilité des Hongrois, toujours considérés comme des alliés, les unités concernées sont officiellement supposées bénéficier d'une période de repos et de reconditionnement dans les environs de la capitale.

NOUVELLES DIRECTIVES

Fin septembre, Malinovsky et Friessner reçoivent l'un et l'autre de nouveaux ordres. Le premier est tenu par la *Stavka* d'ordonner à son aile gauche d'attaquer à présent vers le nord-ouest, de part et d'autre d'Arad, avec les 46e et 53e armées ainsi que le groupement mixte de cavalerie « Pliyev », afin de traverser la rivière Tisza et marcher sur Budapest. Simultanément, partant des environs d'Oradea, la 6e armée de chars de la Garde doit attaquer au centre, sur un axe plus ou moins parallèle, afin de s'emparer de Debrecen, franchir la Tisza et avancer en direction de Miskolc, où le 2e Front d'Ukraine doit effectuer la jonction avec les éléments du 4e Front d'Ukraine, débouchant des Carpates par le col d'Ukla. Ce mouvement en tenaille devrait prendre au piège l'essentiel de la *Heeresgruppe* « Süd », ainsi que la 1re armée hongroise de la *Heeresgruppe A*. Enfin, partant des environs de Cluj, la 27e armée, la 4e armée roumaine et le groupement mixte de cavalerie « Gorshkov » attaqueront également en direction de Debrecen. De son côté, Friessner doit mener l'offensive avec l'*Armeegruppe* « Fretter-Pico » à partir d'Oradea, que ses troupes reprennent le 29 septembre, pour avancer vers le sud, s'emparer des cols de Turnu Rosu et de Predeal et garder le contrôle de ceux-ci jusqu'au printemps suivant. Pivotant ensuite vers l'ouest, ses forces progresseront au pied des Alpes de Transylvanie afin de couper de leurs arrières la 6e armée de chars de la Garde et les autres unités du 2e Front d'Ukraine opérant sur la gauche de celle-ci. Concrètement, les deux camps s'apprêtent à attaquer plus ou moins au même endroit, en sens opposé, sans véritablement connaître les intentions de l'adversaire, et tous deux sous-estiment sérieusement l'importance des forces qui leur font face !

Le 6 octobre, Malinovsky est le premier à lancer son offensive. Sur son aile gauche, les 46e et 53e armées balaient sans grand effort les unités de la 3e armée hongroise : en fin de journée, la 53e armée et le groupement mixte de cavalerie « Pliyev » ont progressé de près de 50 km. En revanche, au centre, le colonel général Andreï Kravchenko et sa 6e armée de chars de la Garde se heurtent à une forte opposition de la part des *1.* et *23. Panzer-Divisionen* et ne progressent que d'une dizaine de kilomètres. Friessner fait alors monter la *76. Infanterie-Division* en ligne à Oradea, de manière à libérer la *23. Panzer-Division* pour contrer l'avance de l'aile gauche de Malinovsky. En attente à Mezőkövesd, à quelque 120 km au nord-ouest d'Oradea, la *Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle » (FHH) [6] reçoit l'ordre de prendre position à Tisza-ured et d'y bloquer toute tentative de franchissement de la rivière par les Soviétiques.

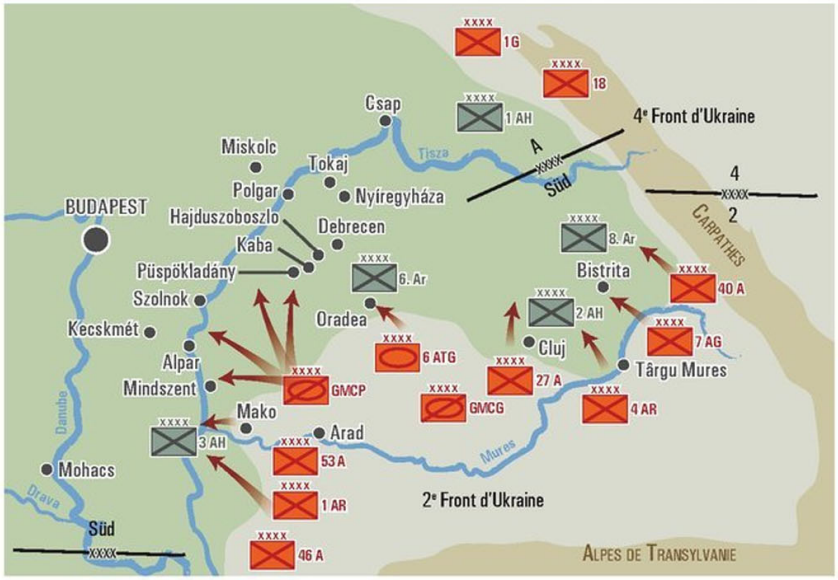
Le 7, l'avance de l'aile gauche de Malinovsky se poursuit vers la Tisza et Budapest. Dans la soirée, ses unités forment une importante poche à l'intérieur des lignes germano-hongroises, mais, dans le secteur d'Oradea, les progrès restent insignifiants. Encouragées par l'exemple de la *76. Infanterie-Division*, les 8e et 12e divisions d'infanterie de réserve, mises à la disposition du *LXXII. Armee-Korps*, repoussent plusieurs attaques du 33e corps de fusiliers. De son côté, la 6e armée de chars de la Garde piétine toujours et cherche à déborder Oradea par l'ouest.

Le 8 octobre, dans l'espoir de sortir de l'impasse, Malinovsky ordonne à Pliyev de faire pivoter son groupement vers le nord-est et de marcher sur Debrecen. Le maréchal espère ainsi contraindre les Allemands à retirer certaines de leurs unités du secteur d'Oradea et faciliter une percée par les chars de Kravchenko, pour ensuite écraser les forces ennemies avec l'aide des cavaliers et des blindés de Pliyev. Le terrain où se déroulent les combats durant les trois jours suivants est parsemé de cours d'eau et de zones marécageuses. Des étendues habituellement sèches se transforment en bourbiers à la première pluie, et il pleut régulièrement dans la région en automne. Le réseau routier se limite souvent à quelques passages aménagés et des chemins qui deviennent également impraticables sous les intempéries. Pour les deux forces mécanisées soviétiques menant l'offensive dans le secteur, la marge de manœuvre est ténue, et, par ce mauvais temps, la moindre erreur de direction à un carrefour peut immobiliser une unité pendant de longues heures.

▲ Une colonne de chars soviétiques T-34/85 en progression. En 1944, la dotation théorique d'une brigade blindée de l'Armée rouge est de 65 engins de ce type, appuyés par un petit bataillon d'infanterie. DR

[6] Composée de personnel issu de la *SA*.

BATAILLE DE DEBRECEN-NYÍREGYHÁZA, 6-11 OCTOBRE 1944



PREMIERS JOURS

Le 10 octobre, l'aile gauche de Malinovsky a établi plusieurs têtes de pont sur la rive occidentale de la Tisza. Des éléments de la 46e armée et du 18e corps indépendant de chars poussent en direction de Kecskemét, à seulement 70 km de Budapest. Le maréchal soviétique doit toutefois réorganiser une partie du restant de ses forces pour soutenir l'avance du groupement mixte de cavalerie « Pliyev ». Pris à partie par la 1re division de hussards hongroise et le *Flak-Regiment 133*, certains éléments se replient vers la rivière le 11. Simultanément, une contre-attaque lancée par la 1re division blindée et la 23e division d'infanterie hongroises contre la tête de pont de Mindszent met la 243e division de fusiliers en difficulté, et le VIIe corps roumain accourt à la rescousse. Peu après, les 2e et 4e divisions d'infanterie roumaines relèvent les troupes soviétiques dans les têtes de pont sur la Tisza, en aval de Szolnok.

Revenons à présent vers le groupement mixte de cavalerie « Pliyev » qui, conformément aux ordres reçus, attaque vers le nord-est. Son avance est facilitée par une bonne route et la voie ferrée reliant Szolnok à Debrecen. Dans la journée du 8, le 6e corps de cavalerie de la Garde et le 7e corps mécanisé s'emparent de Püspökladány, puis de Kaba. Leur avance est toutefois arrêtée devant Hajduszoboszlo par la *23. Panzer-Division* arrivant en sens inverse, conformément aux ordres de Friessner. Une intervention massive des avions de la 5e armée aérienne permet néanmoins à Pliyev de s'emparer de la ville le 9, mais, après avoir légèrement reculé en direction de Debrecen, la *23. Panzer-Division* s'installe défensivement au sud-ouest de celle-ci et repousse plusieurs attaques soviétiques.

Pliyev fait donc de nouveau pivoter son dispositif, cette fois vers le sud, en direction d'Oradea, mais l'avance de ses deux corps de tête se heurte à une résistance acharnée de la part de troupes allemandes et hongroises qui défendent chaque carrefour, chaque village avec l'énergie du désespoir. Si Pliyev et Kravchenko réussissent à effectuer leur jonction, plusieurs unités de la *Heeresgruppe* « Süd » seront isolées, et son front sera enfoncé

▲ Ces Panther *Ausf. A* servent de transports de troupes à des *Landser*. Si la pratique est courante durant les mouvements derrière le front, au combat, les *Panzer-Grenadiere* ont nettement moins tendance à en user que leurs adversaires, en raison des pertes en cas de coup au but.
Archives Caraktère

Pour contrer cette menace, le 10 octobre, les *1.* et *13. Panzer-Divisionen* lancent une attaque convergente, en arrivant respectivement de l'est et de l'ouest. Or, Pliyev, qui ne s'attendait pas à cette manœuvre, a laissé ses flancs relativement exposés. Jonchant leurs parcours de dizaines de carcasses fumantes de T-34 et de SU, les deux *Panzer-Divisionen* ne tardent pas à effectuer leur jonction, isolant le 6e corps de cavalerie de la Garde. Malheureusement pour les Allemands, les *Panzer-Grenadiere* n'ont pas pu soutenir le rythme de progression des chars, ce qui permet aux 4e corps de cavalerie de la Garde et 7e corps mécanisé de dégager le 6e corps, avec l'aide des avions de la 5e armée aérienne. Une certaine confusion règne, et, par moments, dans les deux camps, on se demande qui encercle réellement qui !

Le 11, des éléments du 4e corps de cavalerie de la Garde percent le dispositif de la *23. Panzer-Division* et entrent dans le quartier Nord-Ouest de Debrecen, où là *Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle » arrive en renfort, sur ordre de Friessner. Un peu plus tard

◀ Comme sur tous les autres fronts où combat la *Wehrmacht*, lorsqu'un secteur défensif manque de *Pak*, les puissants *8,8cm* de la *Flak* constituent un apport appréciable face aux blindés ennemis.
© ECPAD/France/1944/ Brieke, Fritz

[7] L'amiral Horthy restera prisonnier au château de Hirschberg, près de Weilheim, en Bavière, jusqu'à la fin de la guerre. La Hongrie faisant toujours partie de l'Axe à la fin du conflit, il sera ensuite détenu par les Américains, qui le libéreront en décembre 1945. Son fils aîné restera également prisonnier des Allemands jusqu'en mai 1945.

▲ et ▼ Deux clichés pris à quelques secondes d'intervalle d'une *Panzer-Abteilung* équipée de Panther. Bien que celle-ci soit supposée aligner quatre compagnies de 17 chars chacune, au moment des combats de Debrecen, cet effectif est rarement atteint au sein des régiments blindés des *Panzer-Divisionen*. Le terrain dégagé n'offre que peu de possibilités de dissimulation, mais un équipage expérimenté peut souvent tirer profit des ondulations du terrain, comme c'est le cas ici, pour échapper à l'observation de l'adversaire et le surprendre.
© ECPAD/France/1944/Brieke, Fritz

▼ Bien que la prise du mont du château soit confiée à Skorzeny et aux *SS*, plusieurs unités de la *Heer* participent également à l'occupation du quartier gouvernemental de Budapest, dont la *schwere Panzer-Abteilung 503*, équipée de chars lourds Tiger II.
Archives Caraktère

dans la journée, le 4e corps est à nouveau coupé du gros du groupement « Pliyev ». Le 7e corps mécanisé tente de rétablir la jonction, tandis que la 6e armée de chars de la Garde et le 33e corps de fusiliers redoublent d'efforts pour s'emparer d'Oradea. Peu à peu, les blindés soviétiques refoulent les forces germano-hongroises, mais celles-ci leur font payer le prix fort. Ainsi, le 12, le groupement mixte de cavalerie « Pliyev » a déjà perdu plus de la moitié des chars et automoteurs SU avec lesquels il a débuté l'opération. Le 14 octobre, le front allemand a reculé d'une quinzaine de kilomètres, et les troupes de Malinovsky occupent Oradea. Plus au nord, Fretter-Pico est confronté à une autre crise : le 4e Front d'Ukraine est passé à l'offensive à son tour et malmène la *8. Armee*, menacée d'encerclement. Malgré les directives d'Hitler, Friessner ordonne à Wöhler de commencer un repli vers la Tisza.

L'ÉVICTION DE L'AMIRAL HORTHY

Entre-temps, les Soviétiques ont aussi marqué des points sur le plan diplomatique. Par l'intermédiaire du lieutenant général Béla Miklós, commandant la 1re armée hongroise, l'amiral Horthy a poursuivi les négociations de paix et, le 11 octobre, il a signé un armistice contre la promesse du maintien de la souveraineté hongroise. Le 15, à 14h00, il annonce la nouvelle dans un discours radiodiffusé. L'affaire est loin de surprendre les Allemands, car, depuis mars 1944, la *Wehrmacht* occupe le pays. Un détachement des Croix fléchées, le parti fasciste pro-allemand de Ferenc Szálasi, s'empare de la station quelques minutes après que l'amiral a quitté celle-ci et diffuse une contre-proclamation, tandis que, de son côté, Hitler a pris les devants en lançant l'opération « Panzerfaust ».

Dans le cadre de celle-ci, un détachement dirigé par le *SS-Sturmbannführer* Otto Skorzeny a surpris, en milieu de matinée, Miklós, le fils aîné de l'amiral, en pleine négociation avec des représentants de la Résistance communiste yougoslave dans les bureaux du directeur des ports du Danube. Emmené de force à l'aéroport, il a été embarqué dans un avion à destination de Vienne, d'où il a été transféré vers le camp de concentration de Mauthausen. Le lendemain, à l'aube, un détachement commandé par Skorzeny s'empare du Mont du Château, résidence de Horthy, qui accepte aussitôt de se rendre pour éviter toute effusion de sang inutile. Plus tard dans la journée, le régent apprend par l'intermédiaire du général Géza Lakatos, son Premier ministre, que s'il souhaite revoir son fils vivant, il doit immédiatement signer un document annulant l'armistice avec les Soviétiques et donnant les pleins pouvoirs à Szálasi. Horthy cède au chantage et, quelques heures après avoir signé, il est emmené en Allemagne.

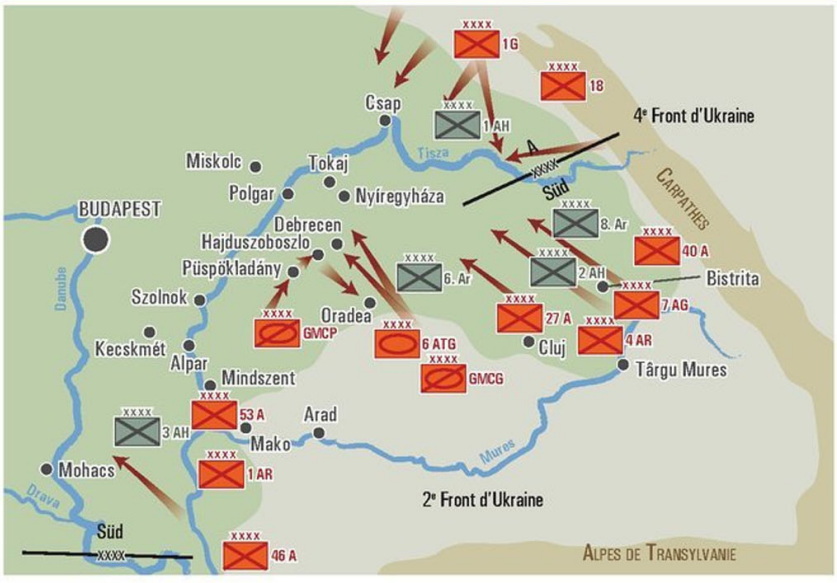
Avec l'aide des Croix fléchées, les Allemands s'emploient alors à reprendre le contrôle des forces armées hongroises. Ne se faisant guère d'illusion sur son sort s'il reste à la tête de la 1re armée, Béla Miklós passe chez les Soviétiques le 16 octobre. Il est remplacé par le lieutenant général Dezső László. Craignant qu'à la 2e armée hongroise, le général Veress ne cherche à l'imiter, Friessner fait arrêter celui-ci, et le lieutenant général Jenő Major lui succède. Au front, quelques commandants de bataillon, voire de régiment, changent également de camp, entraînant parfois leurs hommes dans leur sillage. Dans l'espoir de provoquer d'autres défections dans les rangs hongrois, les Soviétiques accueillent ces transfuges avec une certaine bienveillance.

▲ Gros plan sur la tourelle de type Henschel d'un Tiger II de la *schwere Panzer-Abteilung 503* participant à l'opération « Panzerfaust », à Budapest, le 15 octobre 1944. Remarquons au passage la couche de *Zimmerit* destinée à empêcher les mines magnétiques d'adhérer au blindage, alors que... seuls les Allemands utilisent ce type d'arme ! Archives Caraktère

Démobilisés, ceux qui ont la chance d'habiter dans des territoires sous contrôle de l'Armée rouge sont même autorisés à regagner leurs foyers mais dans la grande majorité, les soldats hongrois poursuivent la lutte aux côtés de leurs partenaires allemands pour éviter que leur pays ne tombe sous la coupe de l'URSS. Les premières nouvelles d'exactions menées par certaines troupes soviétiques à l'encontre de la population les confortent dans ce choix.

Le même jour, les forces de Malinovsky contrôlent définitivement Oradea, où la *76. Infanterie-Division* a préféré se faire tailler en pièces plutôt que de reculer. La 6e armée de chars de la Garde et les deux groupements mixtes de cavalerie se sont rassemblés au sud de Debrecen, vers laquelle ils poursuivent leurs attaques. Une fois la ville occupée, leur progression continuera en direction de Nyíregyháza pour effectuer la jonction avec les éléments de pointe du 4e Front d'Ukraine et couper la *8. Armee* de ses arrières. Parfaitement conscientes de cette menace, les forces de Fretter-Pico luttent pied à pied, transformant chaque village en centre de résistance. Sur la droite de la 6e armée de chars de la Garde, opérant sous l'autorité de la 27e armée, les 2e et 3e divisions de montagne roumaines, ainsi que la division de volontaires « Tudor Vladimirescu », nettoient Debrecen les 19 et 20 octobre. Le 22, le groupement « Pliyev » occupe Nyíregyháza, après une résistance acharnée des Hongrois, et les unités de tête du 2e Front d'Ukraine atteignent même Tokaj, réputée pour ses vignobles. La prise de Debrecen et de Nyíregyháza apporte à Malinovsky deux importants nœuds routiers, reliés à la principale route menant à Budapest, et isole un peu plus les troupes de Wöhler. La veille, dans un souci d'unité de commandement, la *8. Armee* a pris sous son contrôle la 1re armée magyare pour former l'*Armeegruppe* « Wöhler ». Sur l'aile gauche du 2e Front d'Ukraine, les 46e et 53e armées soviétiques et la 1re armée roumaine reprennent leur avance sur la rive occidentale de la Tisza, en aval de Szolnok, et progressent vers le nord-ouest.

BATAILLE DE DEBRECEN-NYÍREGYHÁZA, 12-18 OCTOBRE 1944



LA RÉACTION ALLEMANDE

Une menace sérieuse pèse une fois de plus sur la *Heeresgruppe* « Süd », mais à l'*Oberkommando des Heeres* (l'état-major des forces terrestres allemandes), le *Generaloberst* Heinz Guderian, qui en est alors le chef, a pris les devants en envoyant sur place le *IV. Panzer-Korps* du *General der Panzertruppe* Ulrich Kleemann.

▲ Un Panther de la *23. Panzer-Division*, photographié dans une rue de Debrecen en août 1944. Une partie de ses *Schürzen* est manquante, mais l'équipage a renforcé le blindage latéral de la tourelle à l'aide de patins de chenilles. Bundesarchiv Bild-101I-244-2306-14 (Bauer)

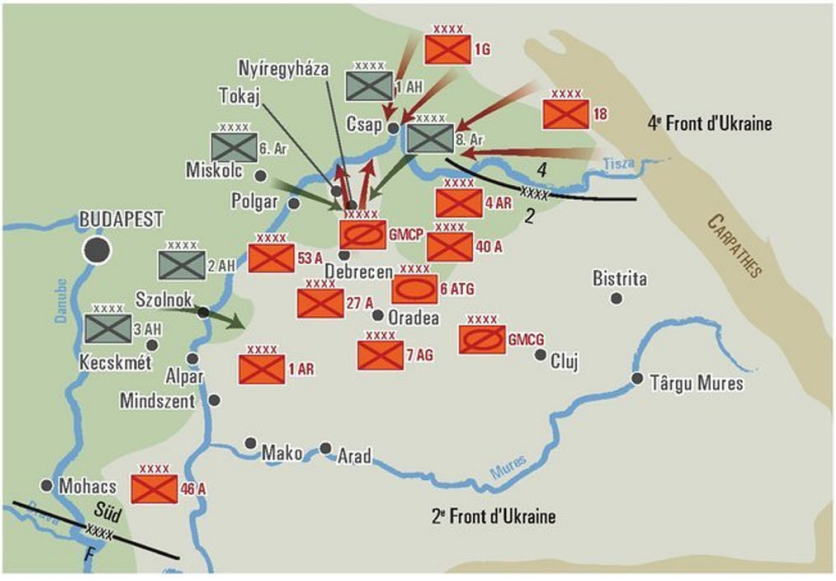
▶ À l'automne 1944, l'organigramme théorique de la *Panzerjäger-Abteilung* d'une *Panzer-Division* prévoit que deux compagnies de celle-ci soient équipées de *Jagdpanzer IV*, comme celui-ci. La troisième dispose de *Pak 40* tractés de *7,5cm*. ©ECPAD/France/1944/Gerhard, Ulrich

Bien qu'au départ il n'aligne que la *24. Panzer-Division*, il arrive juste à temps pour barrer la route de la capitale hongroise. De son côté, Friessner n'entend pas rester sur la défensive et laisse les mains libres au *Generalmajor* Helmuth von Grolman, son chef d'état-major, pour préparer la réaction. Celui-ci propose de mener une contre-attaque en tenaille pour piéger à son tour le groupement mixte de cavalerie « Pliyev », aventuré entre la *6. Armee* sur sa gauche et la *8. Armee* sur sa droite. À la pince Ouest, contrôlée par la *6. Armee*, le *III. Panzer-Korps* du *General der Panzertruppe* Hermann Breith lancera l'assaut avec les Tiger II de la *schwere Panzer-Abteilung 503*, entraînant dans leur sillage les *1.* et *23. Panzer-Divisionen*. Dans la zone d'opérations de la *8. Armee*, la pince Est sera formée par le *XXIX. Armee-Korps*, qui attaquera avec la *3. Gebirgs-Division*, la *8. SS-Kavallerie-Division* « Florian Geyer » et la *Kampfgruppe* « Winkler ». Réunies sous le commandement de Kleemann, la *13. Panzer-Division* et la *46. Infanterie-Division* barreront la route à toute contre-attaque soviétique venant de l'est.

L'attaque se déroulera sur un front allant de Csap, dans le secteur de la *8. Armee*, à Alpar, dans celui de la 3e armée hongroise. Cette dernière ne compte que 70 pièces antichars pour faire face à plusieurs centaines de chars et d'automoteurs SU. Les Allemands n'alignant que 227 *Panzer*, *Panzerjäger* et *StuGe*, une fois de plus, c'est le savoir-faire des équipages et des *Landser* qui devra faire la différence. Simultanément, la *8. Armee* abandonnera les Carpates pour achever son repli derrière la Tisza. Enfin, en vue de fixer l'aile gauche du 2e Front d'Ukraine, trois divisions hongroises se rassemblent dans la région de Polgar, face à la 53e armée, tandis que le *IV. Panzer-Korps* prépare une contre-attaque dans le secteur de Szolnok. Baptisé « Zigeunerbaron », le plan est soumis à Guderian, qui l'approuve immédiatement.

▲ Une colonne de semi-chenillés *Sd.Kfz. 251* à l'arrêt sur une route hongroise. La diversité des versions semble indiquer qu'il s'agit d'un élément de l'*Aufklärungs-Abteilung* d'une *Panzer-Division*. Les capots sont ouverts pour faciliter le refroidissement du moteur. Archives Caraktère

BATAILLE DE DEBRECEN-NYÍREGYHÁZA, 19-28 OCTOBRE 1944



La première action se déroule dès le 19 octobre dans le secteur du *IV. Panzer-Korps*. La 1re armée roumaine du général Nicolae Macici avance toujours en direction de Budapest lorsque Kleemann lance ses unités blindées et motorisées dans la contre-attaque. Déjà soumise à une forte pression par la 1re division d'infanterie et la 1re division de hussards hongroises, la 4e division d'infanterie roumaine voit déboucher devant elle la *24. Panzer-Division*, qui enfonce son flanc droit et se répand dans son dispositif. Surpris par la violence du choc, les Roumains reculent avec de lourdes pertes. Isolées, plusieurs unités déposent les armes le lendemain, la 4e division perdant au total 4 680 hommes. Ce même 20 octobre, Kleemann avance de 40 km et menace sérieusement les forces de Pliyev, occupées à nettoyer Debrecen. Malinovski réagit prestement et envoie la 7e armée de la Garde soutenir la 53e armée sur la rive orientale de la Tisza pour arrêter Kleemann.

La prise de Nyíregyháza par le groupement mixte de cavalerie « Pliyev » contraint l'*Armeegruppe* « Wöhler » à accélérer son repli, talonnée par la 18e armée et la 1re armée de la Garde du 4e Front d'Ukraine. Pour s'échapper, la 27e division d'infanterie hongroise doit parcourir 240 km et franchir le col de Borgo, à l'est de Debrecen. Des contre-attaques locales empêchent toutefois les pointes avancées de Pliyev de progresser de 20 à 30 km supplémentaires au-delà de Nyíregyháza et permettent du même coup à Fretter-Pico de concentrer ses blindés et son infanterie.

◤ L'Armée rouge utilise aussi des Sherman livrés par les Américains. Ces modèles détruits par les Allemands sont des M4A2, propulsés par un double Diesel General Motors. Bien que cette version ait moins tendance à s'enflammer que celles à essence, elle présente toujours une grande vulnérabilité au niveau de la soute à munitions, comme le laisse supposer le char pulvérisé ici.
©ECPAD/France/1944/Ulrich, Gerhard

▼ Un tracteur d'artillerie *Sd.Kfz. 7* remorque une pièce *Flak* de *8,8cm* vers une nouvelle position. La hauteur, de ce qui semble être une culture de maïs, devrait faciliter la dissimulation du canon et de ses servants à l'observation terrestre.
©ECPAD/France/1944/Brieke, Fritz

Le 23 octobre, le *III. Panzer-Korps* attaque à son tour en exerçant son effort principal au sud de Nyíregyháza afin de couper les lignes de communication de Pliyev. Couverte sur son flanc droit par la *1. Panzer-Division*, la *23.* submerge rapidement les positions soviétiques, hâtivement préparées, et leurs occupants n'ont d'autre solution que de se replier vers le sud. Il faut dire que les unités de Pliyev sont fatiguées par plusieurs jours d'opérations ininterrompues. Au 4e corps de cavalerie de la Garde, la 30e division de cavalerie est laminée par la *23. Panzer-Division*. Dans le secteur de la *8. Armee*, arrivant du nord-est, la *3. Gebirgs-Division* occupe Nagykallo en début de soirée et s'y retranche solidement. Les *Gebirgsjäger* ont couvert 125 km en 52 heures, bousculant les forces soviétiques tentant d'arrêter leur progression. Le 24, à 2h00, ils sont rejoints par des éléments de la *23. Panzer-Division* qui arrivent de l'ouest et effectuent ainsi la jonction des deux pinces de la tenaille. En fin de journée, un Breith satisfait note : « Nous avons derrière nous une autre journée de gloire. » À ce stade de la bataille, le groupement « Pliyev » est encerclé, et l'*Armeegruppe* « Wöhler » peut achever son repli, échappant de justesse à la destruction.

▲ Immobilisé, sa chenille droite brisée et déroulée devant lui, ce Sherman a lui aussi été incendié dans un champ de blé, comme le suggère le compartiment moteur noirci. Les trappes de tourelle ouvertes laissent à penser qu'une partie de l'équipage a réussi à évacuer.
©ECPAD/France/1944/Ulrich, Gerhard Ulrich, Gerhard

PRIS AU PIÈGE

Dans la poche de Debrecen-Nyíregyháza, Pliyev réalise enfin qu'il est pris dans une nasse, mais il garde son sang-froid : rassemblant ses éléments décimés, il envoie ceux-ci à la recherche d'un point faible dans le dispositif allemand, sans succès. Informé de la situation, Malinovsky expédie les 27e et 40e armées, ainsi que la 7e armée de la Garde au nord de ses lignes afin de secourir son subordonné, tandis que celui-ci lance plusieurs assauts dans le sud de la poche en vue de rompre l'encerclement allemand. Rageusement, les Soviétiques se jettent sur les positions allemandes et hongroises, mais celles-ci sont solides. Impitoyablement, aidés des *Pak* et des pièces de *8,8cm* de la *Flak*, les *Panzer* massacrent les T-70, T-34, Sherman et SU. Le 24 octobre au soir, Pliyev réalise que son seul espoir d'extirper ses trois corps de ce piège est que Malinovsky perce jusqu'à lui avec ses autres forces.

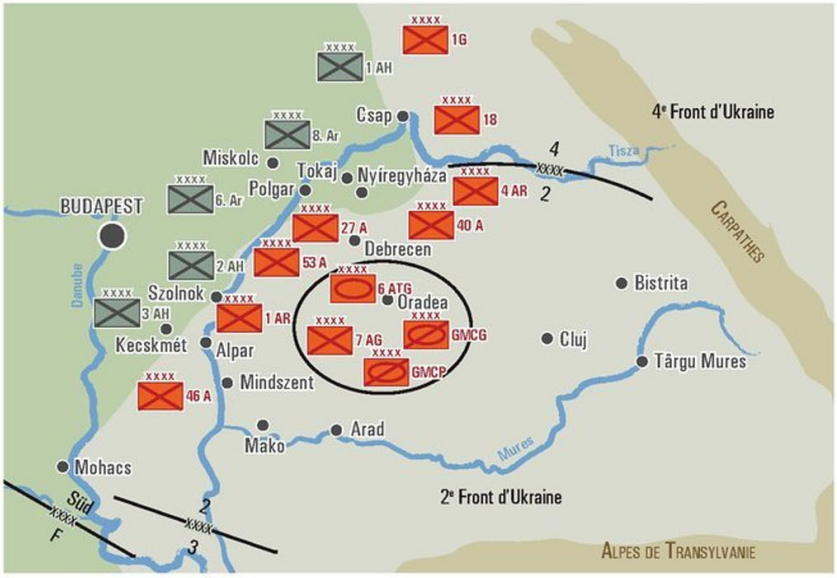
Le 25 octobre, le maréchal soviétique déclenche justement une nouvelle attaque, menée par la 27e armée, mais la *1. Panzer-Division* et le *Panzer-Grenadier-Regiment 128*, détaché de la *23. Panzer-Division*, lui barrent la route. Simultanément, dans la poche, le 7e corps mécanisé et le 6e corps de cavalerie de la Garde effectuent plusieurs vaines tentatives contre les lignes de la *3. Gebirgs-Division*. Les feux combinés des *Pak*, de l'artillerie et des *StuGe* allemands leur infligent de lourdes pertes, et les *Gebirgsjäger* font un nombre important de prisonniers. Les snipers de la division sont particulièrement à la fête, et bon nombre de gradés soviétiques en font les frais. Parmi ces tireurs d'élite, Leopold Meirer abattra 180 soldats ennemis avant d'être tué à son tour en Slovaquie.

◥ Deux chars Panther *Ausf. A* traversent la ville hongroise de Debrecen afin de rallier le front où convergent les divisions germano-hongroises qui vont tomber nez à nez avec les armées du maréchal Malinovsky. Plus de 800 chars et canons d'assaut soviétiques seront opposés à environ 300 *Panzer* et *StuGe* durant ces semaines d'octobre 1944.
Bundesarchiv Bild-101I-244-2324-09 (Momber)

▲ Comme plusieurs dizaines d'autres à Debrecen, ce T-34/85 a été abandonné par son équipage soviétique après avoir été mis hors de combat devant une tranchée. ©ECPAD/France/1944/ Ulrich, Gerhard

Josef Roth sera crédité de plus de 200 combattants ennemis abattus sur le front de l'Est, tandis que Matthäus Hetzenauer finira la guerre avec le score le plus élevé de toute la *Wehrmacht* : 347 victimes. Malgré une situation de plus en plus difficile, les unités du groupement mixte de cavalerie « Pliyev » conservent leur cohésion et continuent à faire preuve d'une combativité élevée. Assurément, elles ne se considèrent en rien comme vaincues.

BATAILLE DE DEBRECEN-NYÍREGYHÁZA, 29 OCTOBRE 1944



De leur côté, découvrant de nouvelles exactions commises par leurs adversaires, Allemands et Hongrois redoublent d'ardeur et de hargne [8]. Le 25 octobre, la tête de pont de la 2e division d'infanterie roumaine, sur la rive occidentale de la Tisza, est attaquée par la 1re division de hussards, ainsi que par les 1re et 20e divisions d'infanterie magyares. Un mouvement de panique ne tarde pas à parcourir les rangs de leur ennemi héréditaire, provoquant un repli vers l'autre rive. En revanche, d'autres tentatives hongroises contre les positions de la 19e division d'infanterie roumaine dans la tête de pont d'Alpar, entre le 26 et le 29 octobre, se soldent par un échec.

Le 26 octobre, les *Panzer* reconquièrent Nyíregyháza. Plusieurs affrontements locaux ont encore lieu, mais, le 28, Wöhler et László ont terminé leur repli et ont regroupé leurs forces près de Budapest. La 3e armée magyare se redéploie entre Baia et Szolnok, face à la 46e armée soviétique, mais elle n'est appuyée que par une vingtaine de blindés de la *24. Panzer-Division*. Les Soviétiques n'ont toujours pas réussi à s'ouvrir un passage vers Debrecen, mais pour Friessner, la priorité est maintenant de défendre la capitale hongroise. Par conséquent, il relâche progressivement son étreinte sur le groupement « Pliyev ». Les survivants des trois corps de Pliyev ne parviennent toujours pas à s'extirper de la nasse pour autant. Le 29 octobre, ils détruisent leurs armes lourdes et leurs équipements pour s'infiltrer à travers le dispositif ennemi et rejoindre leurs lignes par petits détachements. La majorité y parvient, et Malinovsky envoie le groupement mixte de cavalerie « Pliyev » au repos, le temps de compléter ses effectifs et de rééquiper ses unités.

SUCCÈS MITIGÉS

Des deux côtés, les pertes ont été lourdes. En trois semaines d'affrontements, les Soviétiques et leurs alliés roumains recensent plus de 117 000 tués, blessés et disparus, sans compter quelque 6 000 prisonniers. Les pertes en matériel se montent à 500 blindés et plus de 1 650 pièces d'artillerie. Pour leur part, Allemands et Hongrois déplorent 35 000 tués, blessés et disparus, ainsi que 18 000 prisonniers. Près de 500 de leurs pièces d'artillerie et 200 blindés ont été détruits. Saignée à blanc, la 2e armée hongroise sera dissoute le 1er décembre, et ses restes seront absorbés par la 3e armée.

Ce bilan fait malgré tout des combats de Debrecen-Nyíregyháza un succès tactique germano-hongrois, d'autant plus que l'*Armeegruppe* « Wöhler » a échappé à l'anéantissement et que la *Heeresgruppe* « Süd » a reconstitué un front qui, dans le nord, s'écarte de la Tisza pour englober Nyíregyháza et ensuite longer le cours moyen de la rivière jusqu'à un point légèrement en aval de Szolnok. De là, il s'écarte à nouveau de la Tisza pour passer au sud-est de Kecskemét et rejoindre le Danube, non loin de Mohacs et de l'embouchure de la Drava, où s'effectue la soudure avec le front de la *Heeresgruppe F*. Sur le plan politique, les Allemands ont empêché la Hongrie de basculer dans le camp soviétique et restent pour l'instant maîtres de Budapest.

Malinovsky est cependant loin d'être le grand perdant de cet affrontement. Même s'il n'a pu s'emparer de la capitale hongroise, ses troupes ont fait reculer le front germano-magyar de 100 à 200 km vers l'ouest et ont définitivement chassé l'ennemi du territoire roumain. De même, il est maître des Alpes de Transylvanie, où, initialement, Hitler avait espéré garder le contrôle de plusieurs cols de montagne, au moins jusqu'au printemps 1945. Bien que Friessner ait réussi à rétablir une ligne défensive continue sur le tronçon sud-ouest de celles-ci, les forces soviétiques ayant définitivement franchi la Tisza en aval de Szolnok, le front de la 3e armée hongroise ne s'ancre sur aucun obstacle solide, et il ne faudra pas un grand effort aux armées du 2e Front d'Ukraine pour le percer. De même, malgré les pertes subies et la destruction de son matériel, le groupement mixte de cavalerie « Pliyev » garde sa cohésion, et ses unités se reconstituent en quelques jours. Lorsque, en novembre, le 2e Front d'Ukraine reprend son avance en Hongrie, Pliyev et son groupement sont bien présents durant les combats pour Iaszeg et Hatvan, au nord-est de Budapest.

À Rastenburg, au quartier général du *Führer*, la défense de la Hongrie n'est pas prise à la légère. Les ordres adressés à la *Heeresgruppe* « Süd » sont clairs : tenir le pays impérativement. Pour ce faire, la défense allemande peut s'appuyer sur plusieurs positions fortifiées, du moins en théorie, car certaines ne sont guère plus qu'une ligne sur une carte. Mais lorsque Friessner s'adresse à Guderian pour lui demander des renforts, celui-ci n'a plus rien à lui envoyer. Le 29 octobre, Malinovsky reprend l'offensive, et les avant-gardes soviétiques et roumaines prennent pied dans les faubourgs orientaux de Budapest le 8 novembre. Le 26 décembre, la capitale est encerclée, mais sa garnison résistera jusqu'au 13 février 1945, sous la conduite du *SS-Obergruppenführer* Karl Pfeffer-Wildenbruch.

Les combats de Debrecen-Nyíregyháza constituent un exemple classique parmi les opérations sur l'*Ostfront*, avec ses manœuvres pour déborder l'ennemi, ses attaques, ses contre-attaques et ses encerclements. Ils démontrent, une fois de plus, la grande capacité des Allemands à se ressaisir face aux situations les plus difficiles, en rassemblant les maigres réserves disponibles et en les engageant au bon endroit au bon moment ; mais sur le front de l'Est, Debrecen représente aussi le chant du cygne d'une *Wehrmacht* exsangue et son dernier épisode victorieux avant le règlement de comptes final dans les ruines de Berlin. ■

[8] Comme l'on s'en doute, les atrocités et crimes de guerre durant les combats de Debrecen ne sont pas le fait des seuls Soviétiques et de leurs alliés roumains. Bien qu'opérant sur le sol d'un de leurs alliés, certaines unités allemandes sont loin d'être irréprochables.

▼ Une équipe de pièce, la même que sur la photo plus haut, procède à la mise en batterie de son canon antiaérien de *8,8cm* à la lisière du champ de maïs. Les pièces lourdes de *Flak* utilisées en antichars jouent encore un rôle majeur durant la bataille de Debrecen. ©ECPAD/France/1944/Brieke, Fritz

PREMIER COUP D'ÉCLAT D'UN AS

▼ Un canon d'assaut *StuG III* roule à toute allure sur une piste poussiéreuse du front de l'Est. C'est sur une machine de ce type que Michael Wittmann signe son premier exploit de la guerre. Archives Caraktère

MICHAEL WITTMANN À MOSZKOV

La carrière de l'as des as de la *Panzerwaffe*, Michael Wittmann, est bien connue sur char lourd Tiger, lorsqu'il fait les belles heures de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 501* sur le front de l'Est et en Normandie. C'est oublier que l'homme a déjà sévi sur canon d'assaut *StuG III* en France, en Grèce et en Union soviétique, où il a signé ses premiers exploits. Le plus retentissant de ses faits d'armes se produit à Moszkov au cours de l'opération « Barbarossa ».

Par Jean-Philippe Mavournel

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2016

Le 12 juillet 1941, le soleil se lève sur la plaine de Moszkov, dans la région de Rovno. Ses rayons percent les nuages qui ont amené la pluie diluvienne de la nuit et transformé la steppe poussiéreuse ukrainienne en boue. Le silence du petit matin est rompu par les cliquetis du paquetage et des bruits de pas dans la gadoue des grenadiers de la *SS-Division (mot.)* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » qui se mettent en marche en direction d'un bois situé au nord, sous les yeux du *SS-Unterscharführer* Michael Wittmann qui ordonne, tout en scrutant l'horizon, à son équipage de remplacer les feuillages camouflant son canon d'assaut *Sturmgeschütz III Ausf. A* par des branches fraîchement coupées.

ATTAQUE SURPRISE

Sitôt le petit déjeuner avalé, la matinée doit normalement être consacrée à la maintenance des engins de la *StuG-Batterie* du *V. (schweres) Bataillon* divisionnaire, car les premiers jours d'offensive à l'Est ont soumis les matériels à rude épreuve. À condition toutefois que l'approvisionnement en pièces détachées suive, ce qui est loin d'être assuré compte tenu de l'étirement des lignes de communications, des attaques incessantes des Soviétiques sur les voies de ravitaillement et des routes transformées en torrents de fange. Une fois la révision terminée, les engins doivent appuyer un mouvement de l'*Aufklärungs-Abteilung (mot.)* de Kurt « Panzer » Meyer. En attendant, la batterie de canons d'assaut de la « LSSAH » est tenue de rester sur la défensive, tournée vers Babyn, plein Est, d'où pourrait surgir la prochaine attaque de l'Armée rouge qui ne manque pas de mordant dans cette partie de l'*Ostfront*.

Un fait qui ne se dément pas tôt ce matin-là. À peine Wittmann et son équipage ont-ils terminé de recouvrir leur blindé de branchages que des détonations de « Ratsch-Bum », le redouté canon antichar soviétique ZiS-3, retentissent d'un bosquet situé à quelques centaines de mètres, les obus de 76,2 mm s'abattant tout autour. Des dizaines de *Waffen-SS* sont fauchés avant d'avoir eu le temps de se plaquer au sol, mais les équipages de *StuGe* ont juste le temps de grimper à bord de leur machine pour se mettre à l'abri des éclats. En une fraction de seconde, les rafales de Maxim crépitent du même sous-bois. Les *Frontoviki* ont profité de l'orage de la nuit pour discrètement acheminer à proximité des positions de la « Leibstandarte » ces armements lourds !

Les seuls à pouvoir intervenir immédiatement, ce sont les *StuGe III* du *V. (schweres) Bataillon*. Les armes de bord sont déjà chargées : obus de *7,5cm* et rafales de MG-34 déciment les vagues de fusiliers soviétiques qui déferlent sur les *SS*. Soudain, un ordre crépite dans la radio : la batterie de canons d'assaut doit délaisser la menace pour se rendre au plus vite vers la cote 65,5 où des reconnaissances signalent une attaque blindée soviétique en préparation. Mais comme l'alerte est chaude ici, Michael Wittmann reçoit l'ordre de s'y rendre seul avec son équipage :

« *Marsch, Koldenhoff*, ordonne Wittmann à son pilote, *à midi, tout droit vers cette colline là-bas !* »

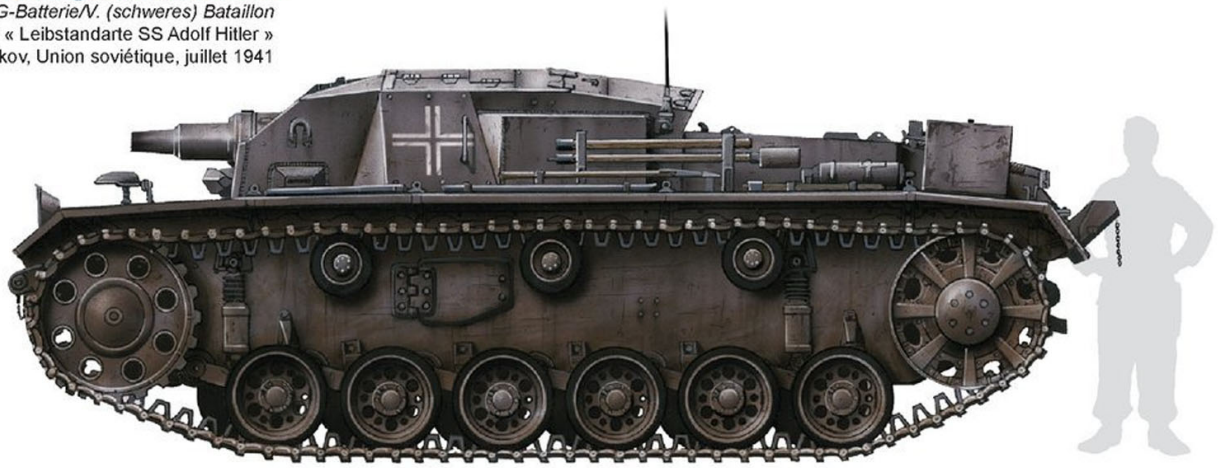
Le *StuG* roule à plein régime vers la hauteur malgré les avertissements du *SS-Unterscharführer* Herbert Koldenhoff qui, tout en s'efforçant d'éviter les nids-de-poule et les grosses pierres pour épargner les mécaniques, annonce à son chef de pièce que le Maybach montre des signes de surchauffe. Wittmann ne laisse rien paraître, mais il est lui aussi inquiet : si le moteur casse, avec des lignes de front si mouvantes, rien ne garantit que l'équipage ne se trouvera pas en secteur soviétique : en ce cas, la mort ou la capture ne feront guère de doute ! Malgré quelques trous qui secouent les *Sturmartilleristen*, le blindé allemand arrive en bas de la pente de la cote 65,5. À l'intérieur, Wittmann observe le terrain à travers les binoculaires à la recherche de l'ennemi. C'est alors que des bruits de moteur de chars se font entendre dans le lointain. Le chef de bord donne aussitôt l'ordre à Koldenhoff de couper le Maybach du *StuG* de façon à pouvoir identifier le son : celui de *Panzer* ou de chars ennemis ?

▲ Le *SS-Unterscharführer* Michael Wittmann (à droite) en tenue vert roseau de la *Sturmartillerie* de la *Waffen-SS* en 1941. DR

▲ Ce *Pak 35/36* de *3,7cm* a été rapidement mis en batterie pour riposter à une attaque russe. Un tube notoirement insuffisant à ce stade de la guerre... US Nara

▼ Un obus soviétique éclate non loin des positions de ces grenadiers de la « Leibstandarte ». Un sous-officier hurle ses ordres à ses hommes plaqués au sol. US Nara

Sturmgeschütz III Ausf. A
StuG-Batterie/V. (schweres) Bataillon
SS-Division (mot.) « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Moszkov, Union soviétique, juillet 1941



Il semble que la deuxième possibilité soit la bonne. Wittmann fait donc placer son *StuG* à l'abri d'un buisson épais, dans la direction supposée des bruits de moteur, escomptant ouvrir le feu le premier et donc jouir de l'avantage de la surprise. L'homme sait lequel des assaillants il devra viser en premier : celui dont la tourelle est entourée d'une antenne circulaire, trahissant le char de commandement de l'unité. La tête hors du tourelleau, observant le terrain avec ses jumelles, Wittmann demande à son *Fahrer* : « *10 mètres de plus en avant !* »

SEUL CONTRE DIX-HUIT

Ce que lui fait découvrir la manœuvre lui provoque un raté au cœur : là, devant lui, douze T-34/76 avancent dans une ravine au nord-est, alors que six autres débouchent d'un bois à 400 mètres et se dirigent vers le sud. Dans deux, trois minutes, tout au plus, ils seront sur lui. Dans les entrailles du canon d'assaut, le silence de Wittmann, alors que le bruit des chars ennemis s'accentue, inquiète ses camarades :

- *Combien, Michael ?*, s'enquiert le *SS-Rottenführer* Klinck, le tireur.

- *18 chars ennemis !* lui répond son supérieur qui ordonne instantanément à Koldenhoff de reculer le *StuG III* sur le flanc gauche de la colline – où la vue sur l'ennemi est meilleure – aussi vite que possible. *Préparez-vous à une attaque frontale ! Chargez un obus antichar perforant !*

▼ Canon d'assaut *StuG III* de la *SS-Division (mot.)* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » traversant un village ukrainien à l'été 1941.
US Nara

En quelques secondes, l'ordre est exécuté et l'équipage prêt au combat. La position du blindé allemand est idéale : l'engin surplombe le champ de bataille et Wittmann prend la décision d'ouvrir le feu quand le premier char adverse gravira le monticule situé au pied de la cote 65,5, à un angle où le projectile perforant de *7,5cm* percera sans grand peine le blindage du T-34 en son point le plus faible.

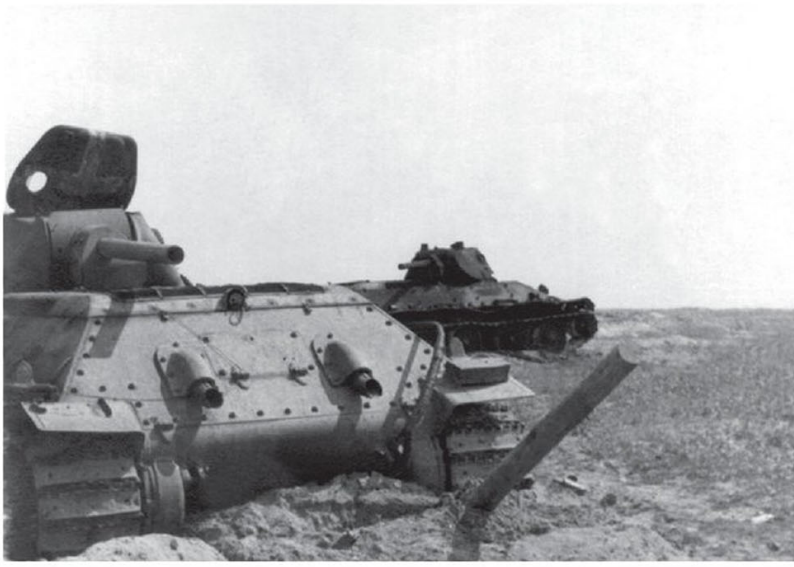
Alors que la colonne ennemie déboule enfin sur le petit promontoire, le *Bordführer* donne l'ordre d'ouvrir le feu : « *Feuer !* » L'obus frappe le T-34 à la base de la tourelle. L'engin poursuit sa route quelques secondes, des flammes jaillissent des ouvertures et il finit par exploser lorsque le feu atteint les casiers à munitions. Pris par surprise, « Ivan » stoppe sa route. Comme à l'exercice, l'équipage allemand est déjà prêt pour un second tir : Petersen, le chargeur, enfourne un nouvel obus, alors que Koldenhoff joue des chenilles pour déplacer légèrement le *StuGe* et permettre à Klinck d'ajuster une nouvelle cible. Puis celui-ci presse de nouveau la pédale de tir et un autre char soviétique s'embrase. Alors que Petersen s'empare d'une troisième *Panzergranate*, les premiers tirs de 76 mm des assaillants se font entendre, mais les coups s'abattent plusieurs dizaines de mètres derrière. Néanmoins, les tankistes russes vont ajuster leur visée et il ne fait pas bon rester sur la même position. Aussi Wittmann interrompt-il les cris d'enthousiasme de ses camarades surexcités pour ordonner à Koldenhoff de mettre le canon d'assaut à l'abri de quelques arbres situés juste derrière. Le *StuG III* recule aussitôt sous les gerbes de terre soulevée par les obus des T-34, écrase quelques feuillus sous ses chenilles et disparaît de la vue des assaillants.

Wittmann profite du couvert pour choisir une nouvelle position située 2 kilomètres plus loin, stationnant son engin dans un sous-bois depuis lequel il espère de nouveau tendre une embuscade aux T-34 soviétiques. Le sous-officier bavarois décide alors d'effectuer lui-même une reconnaissance à pied, armé de ses simples jumelles afin de relever l'axe de progression de l'ennemi. Il descend de son engin, et, bondissant précautionneusement d'un buisson à un autre, il repère un T-34 dans un bosquet. Se saisissant de ses jumelles, l'homme observe le char soviétique dont la tourelle pivote. Des soubresauts de haut en bas, de gauche à droite, suggèrent qu'« Ivan » effectue des corrections en site

et en azimut. Or, le canon de 76 mm est précisément pointé dans sa direction ! En un éclair, Wittmann prend ses jambes à son cou et se jette à terre, le souffle de l'explosion de l'obus russe le faisant rouler quelques mètres de plus.
L'équipage du *Sturmgeschütz*, qui veille sur son *Bordführer* à quelques dizaines de mètres de là, n'a pas perdu une seconde de la scène. À l'initiative de Klinck, il réagit au quart de tour et engage le T-34 qui a manqué de peu son intrépide supérieur : le projectile perforant de *7,5cm* du canon d'assaut arrache la tourelle du char russe et la fait voler dans les airs. Et de trois ! Wittmann ne fait ni une ni deux et prend les jambes à son cou, retournant à grandes foulées vers son engin. Une fois de retour dans la casemate, la mine peu fière, le souffle court, il adresse une tape de remerciement sur l'épaule à Klinck.
Un rapide coup d'œil dehors persuade Wittmann de changer encore une fois de position : l'épaisse colonne de fumée noire qui s'élève du puits de tourelle du T-34 détruit par Klinck indique inévitablement aux autres chars soviétiques l'endroit où se déroule maintenant l'action. Le *StuG* roule désormais au sud à la lisière d'un autre petit bois, mais il est repéré par un autre char ennemi. Le premier obus de celui-ci passe au-dessus du blindé allemand et arrache plusieurs branches, le second s'abat à moins de dix mètres de l'engin et son souffle secoue sérieusement les *Sturmartilleristen* à l'intérieur. Fort heureusement, l'équipage a poursuivi sa route hors du champ de vision du « Rouge » et le feu ennemi à cessé. Comme le coup tombé à proximité de sa machine a désorienté tout le monde, Wittmann en profite pour demander à Koldenhoff de couper une nouvelle fois le moteur de façon à localiser le son de celui du char adverse. Les yeux rivés dans ses binoculaires, le chef de bord scrute le terrain et repère bientôt un T-34 à défilement de tourelle : il ordonne à son *Fahrer* de remettre en route et de se porter sur la gauche pour permettre à Klinck d'acquérir la cible. C'est chose faite en quelques secondes et le char russe est pulvérisé à son tour. Quatrième victoire de la journée !

ET UN DOUBLÉ POUR FINIR

À cet instant, Wittmann dirige son engin à pleine vitesse à travers une vaste étendue en direction d'un autre bosquet. C'est alors que les silhouettes de trois T-34 se détachent sur une colline toute proche de ces arbres. Les équipages soviétiques ne semblent pas avoir vu le *Sturmgeschütz*, car aucun mouvement n'émane de la butte. Leurs moteurs tournent et ils n'entendent pas le canon d'assaut s'approcher d'eux. Le *StuG* franchit un ruisseau dans lequel il manque de peu de s'embourber, puis s'avance prudemment vers l'ennemi. Wittmann prend la décision d'attaquer de flanc, par trois quarts arrière, et d'engager tout d'abord le T-34 le plus proche de lui. Il donne ses consignes de tir durant la phase d'approche. Alors que le *StuG* se présente à moins de 500 mètres de ses cibles, Klinck ouvre le feu sur le premier char russe qui, touché dans le compartiment moteur, s'enflamme instantanément.
Les deux autres réagissent promptement et, pivotant sur leurs chenilles, manœuvrent pour retrouver le blindé allemand dans leur trajectoire, de façon à riposter et à la fois à ne lui présenter que leur blindage frontal qui n'offre que peu de chance de percer au canon court de *7,5cm* du *Sturmgeschütz*. Sentant le danger, Wittmann hurle à Koldenhoff de se porter sur la gauche, de sorte à devancer les chars ennemis et permettre à Klinck de se verrouiller sur une nouvelle cible. Trop tard, le T-34 suivant est de face. « *Feuer, feuer, Klinck !* » L'obus ricoche sur la cuirasse du char. Petersen éjecte la cartouche vide du projectile et insère une autre *Panzergranate* dans la culasse. Pas plus de réussite ! Et le coup suivant est encore manqué. Mais à ce jeu du chat et de la souris, les Allemands sortent vainqueurs : le troisième obus tiré est le bon, puisqu'il immobilise le char visé et le réduit au silence. Le dernier blindé russe ne demande pas son reste et s'enfuit à toute vitesse dans la fumée généré par son moteur lancé à plein régime.
La partie semble gagnée, lorsque l'équipage russe du dernier T-34 touché, qui s'est fait passer pour mort, vise le *StuG* alors qu'il passe dans son champ de tir. L'obus frappe le sol devant le canon d'assaut. Wittmann rappelle ses camarades à leur poste et, constatant que la tourelle du char ennemi est coincée, prend le temps de viser pour le faire taire définitivement. Une poignée de secondes plus tard, le T-34 est la proie des flammes. Les quatre tankistes évacuent, transformés en torches humaines. Il est trop tard pour le chef de char qui meurt dans d'atroces souffrances avant d'avoir pu s'extraire de sa tourelle, mais, en l'absence de danger extérieur, Wittmann ordonne à ses camarades de sortir pour secourir les trois autres tankistes « rouges ». Armés de couvertures, les *Sturmartilleristen* étouffent les flammes rongeant la *Gymnastyorka* des malheureux et leur apportent aussitôt les premiers soins. Les blessés traînés à l'abri des arbres, le *Bordführer* intime l'ordre à Petersen de joindre le chef de batterie par radio pour lui faire un rapport et demander une équipe médicale.
Le combat de la cote 65,5 est fini et il vaut au *SS-Unterscharführer* Michael Wittmann la remise de la Croix de fer de 2e classe par « Sepp » Dietrich, *Kommandeur* de la « LSSAH », en personne le soir même. Le *Sturmartillerist* vient de signer son premier exploit de la guerre. Un succès qui allait en appeler bien d'autres ! ■



▲ T-34 (ici un modèle 1940) mis hors de combat par les Allemands durant l'opération « Barbarossa ». L'équipage de l'as s'en adjuge six pour cette seule journée et permet de préserver intactes les lignes de la « Leibstandarte » dans le secteur de la cote 65,5. Archives Caraktère

▼ Deux T-34 détruits coup sur coup dans le secteur de la cote 65,5, voici comment se termine le retentissant fait d'armes de Michael Wittmann - récompensé de la Croix de fer 2e classe - et de son équipage le 12 juillet 1941. Archives Caraktère

LA GUERRE DU KAGERA

Une colonne de chars légers Type 62 tanzaniens durant les années 1970. Ce petit char d'origine chinoise était une version de taille réduite du Type 59, lui-même une copie du T-54 soviétique, et était armé d'un canon de 85 mm au lieu du canon de 100 mm du Type 59. Il fut exporté en petites quantités vers la Tanzanie et le Zaïre.
Coll. Albert Grandolini

L'ULTIME BATAILLE DU « DERNIER ROI D'ÉCOSSE »

Parfois surnommée la « guerre juste » parce qu'elle mit fin au règne sanguinaire du dictateur ougandais Idi Amin Dada, la guerre du Kagera fut un des rares conflits conventionnels ayant opposé frontalement les armées régulières de deux États africains et, fait plus rare encore, à déboucher sur la conquête de l'ensemble du territoire de l'un des protagonistes.

Par Tom Cooper et Adrien Fontanellaz

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2016

Il est possible de tracer l'origine de ce conflit dans les féroces luttes de pouvoir qui déchirent la scène politico-militaire ougandaise durant les années 1960 et qui aboutissent à l'arrivée au pouvoir du major général Idi Amin Dada. Ce dernier a jusque-là été un protégé du président du pays, Milton Obote, qui s'est appuyé sur lui pour éliminer ses rivaux politiques. Pourtant, craignant l'influence croissante de sa propre créature, Milton Obote a fini par ordonner son arrestation. Ayant eu vent du projet, Idi Amin lance un coup d'État préemptif le 25 janvier 1971 en s'appuyant notamment sur le 5e régiment de reconnaissance mécanisé et la police militaire. Après quelques heures de combat, les putschistes contrôlent la capitale, et Idi Amin inaugure son règne par une purge massive de l'armée, durant laquelle des milliers de soldats et d'officiers sont exécutés.

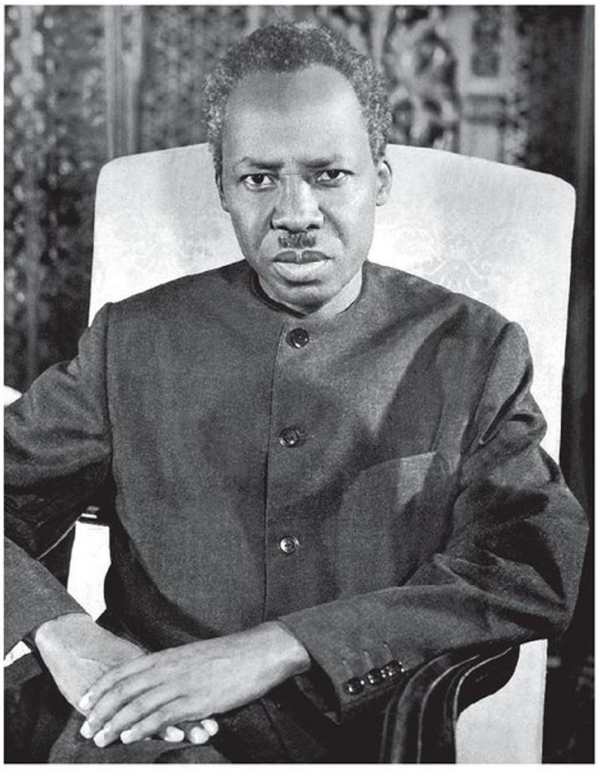
Le régime militaire bénéficie d'une certaine popularité à ses débuts, mais cette lune de miel ne dure guère. L'expulsion de près de 40 000 résidants d'origine asiatique en 1972 affaiblit l'économie nationale en la privant d'atouts irremplaçables, et la situation est encore aggravée par l'incompétence généralisée et la corruption effrénée des nouvelles élites. En parallèle, la répression se fait de plus en plus implacable, et le nombre de victimes exécutées par les organes de répression du régime entre 1971 et 1979 se situe entre 300 000 et 500 000, alors que des dizaines de milliers d'Ougandais se réfugient dans les pays voisins, et notamment en Tanzanie, où une opposition en exil s'organise rapidement, tout en restant divisée en une multitude de factions antagonistes.

INVASION MANQUÉE

Bénéficiant du soutien de Julius Nyerere, le président tanzanien, deux de ces mouvements se dotent d'un bras armé. Milton Obote commence à entraîner des combattants sur le sol tanzanien dès le mois de mars 1971 autour d'un noyau d'officiers ougandais qui lui sont restés loyaux et ont choisi l'exil. Simultanément, un autre mouvement, le Front du Salut National (*Front of National Salvation* ; FRONASA), dirigé par un jeune révolutionnaire ambitieux, Yoweri Museveni, entraîne lui aussi ses propres combattants, à une échelle cependant beaucoup plus réduite, le FRONASA disposant d'une quarantaine d'hommes en 1972, contre 1 300 pour le groupe de Milton Obote.

En septembre 1972, ces opposants lancent une opération visant à renverser le régime d'Idi Amin. La première phase du plan prévoit le débarquement d'un commando d'une centaine d'hommes sur l'aéroport international d'Entebbe, à quelques kilomètres de Kampala, mais est un échec. En effet, si les hommes d'Obote parviennent bien à s'emparer d'un Douglas DC-9 civil à Dar es-Salaam le 15 septembre, le pilote à qui ils confient l'avion manque d'expérience et fait exploser les pneus de l'appareil en atterrissant sur la piste où l'attend le commando qu'il doit ensuite convoyer à Entebbe. Cet échec ne met pas fin aux autres phases du plan d'invasion, et, le 17 septembre, deux forces insurgées franchissent la frontière ougandaise. Un premier groupe de 330 combattants et neuf camions progresse en direction de Mbarara, tandis qu'un second groupe motorisé d'un millier d'hommes vise Masaka.

▲ Le sanguinaire maréchal Idi Amin Dada. Ce vétéran du *King's African Rifles* cumule les frasques et coups de folie au cours de son épouvantable règne. En 1972, à la suite d'un rêve dans lequel Dieu lui aurait ordonné de se débarrasser de la communauté indo-pakistanaise, il procède à son expulsion. Admirateur d'Hitler, il envisage de lui élever une statue à Kampala. Au cours des relations tendues qu'il entretient avec Londres, il se fait transporter sur une chaise à porteurs par quatre Britanniques durant un sommet de l'OUA, s'autoproclame très sérieusement roi d'Écosse et, en 1977, après la rupture des relations diplomatiques avec le Royaume-Uni, se confère le titre de « Conquérant de l'Empire britannique ». Soupçonné, sans preuve formelle toutefois, de cannibalisme sur le corps de ses opposants, il termine sa carrière par un exil en Arabie saoudite, durant lequel il enregistre un album de rap intitulé le « Crime paie ». DR



▶ Nettement moins fantasque, le président tanzanien Julius Nyerere. DR

◀ Une Jeep ougandaise pourvue d'un canon sans recul, suivie de deux blindés de reconnaissance Ferret d'origine britannique et de plusieurs OT-64, photographiés à la fin des années 1960.
DoD

Pensant que leur avance suffira à provoquer un soulèvement général de la population, les insurgés sous-estiment gravement la résilience du régime d'Idi Amin, et l'affaire tourne rapidement au désastre.

La première colonne parvient bien à Mbarara sans encombre après avoir neutralisé un camion de l'Armée ougandaise en chemin, mais elle est prise à partie dans la ville par plusieurs Jeep équipées de canons sans recul et de mitrailleuses. Un obus détruit un des camions insurgés et provoque une panique générale chez ces derniers, qui subissent ensuite des pertes massives ; seuls 46 d'entre eux parviennent à rallier la frontière tanzanienne le 18 septembre. La seconde colonne est confrontée à un désastre similaire. Stoppée net par les troupes ougandaises dans la périphérie de Masaka, elle est ensuite coupée de la frontière tanzanienne par un bataillon gouvernemental rapidement aérotransporté sur la piste de Lukoma. Ce dernier attire la colonne rebelle dans une embuscade grâce à de faux messages radio, et celle-ci se désintègre durant le combat, mettant ainsi fin à l'incursion.

Le conflit s'internationalise lorsque Idi Amin fait appel à son nouvel allié libyen. Le colonel Kadhafi dépêche un petit bataillon de son armée, quelques cadres palestiniens, ainsi que des armes et des munitions par la voie aérienne. Parallèlement, les tensions avec la Tanzanie s'accroissent lorsque des Fouga Magister et des MiG-17 ougandais bombardent la ville-frontière de Bukoba et l'aéroport de Mwanza les 18 et 22 septembre respectivement, tuant ou blessant 20 civils tanzaniens. Une guerre ouverte entre les deux pays est évitée grâce à une médiation somalienne, et un traité entre les deux États est signé le 7 octobre, prévoyant le retrait mutuel des troupes stationnées sur la frontière commune. Les relations entre les deux pays restent néanmoins empreintes de méfiance, et tous deux s'efforcent de renforcer leurs armées.

◀ Ce Sherman et son pilote sont stationnés à l'extérieur de la résidence d'Idi Amin à Kampala, le 25 janvier 1971. Le numéro tactique 05UA85 appliqué à ce blindé révèle qu'il s'agit du 85e véhicule du 5e régiment de l'Armée ougandaise.
Coll. Albert Grandolini

LES FORCES POPULAIRES DE DÉFENSE TANZANIENNES

Une mutinerie au sein du *Tanganyka Rifles* peu après l'indépendance convainc le président tanzanien de dissoudre les forces héritées du colonisateur britannique et de reconstruire une armée totalement soumise au pouvoir politique, sur des bases entièrement nouvelles. L'avènement des *Jeshi la Wananchi Tanzania* (forces populaires de défense tanzaniennes ; JWTZ), alors fortes d'un millier d'hommes, est proclamé en septembre 1964. La nouvelle armée, fortement politisée, se développe grâce au soutien de pays aussi divers que le Canada, l'Allemagne de l'Ouest, la Chine populaire ou la Grande-Bretagne, certains officiers se voyant ainsi formés aux opérations de guérilla en Chine et à la contre-insurrection en Angleterre. L'institution prend ainsi un caractère propre, mêlant des grades et un professionnalisme du corps des officiers très britanniques – les promotions se faisaient au mérite – avec une doctrine de mobilisation populaire inspirée du modèle chinois.

En 1978, les JWTZ sont structurées en quatre brigades, dont une seule est à effectifs pleins et considérée comme opérationnelle. Les troupes sont largement équipées de matériels soviétiques et surtout chinois, Pékin ayant notamment livré une centaine de chars moyens Type 59 et légers Type 62 ainsi que des véhicules transport de troupes Type 63. Ces matériels ne sont pas utilisés pour constituer des unités mécanisées autonomes, mais répartis au sein des quatre brigades afin d'appuyer l'infanterie. L'artillerie est relativement puissante et dotée de lance-roquettes multiples BM-21 et de canons ou obusiers D-30 de 122 mm, M-46 de 130 mm ou encore de pièces plus légères, comme des ZiS-3 de 76,2 mm.

ORDRE DE BATAILLE TANZANIEN, MARS 1979

20e DIVISION	201e brigade
	203e brigade
	205e brigade
	207e brigade
	208e brigade
TASK FORCE	206e brigade
	Brigade « Minziro »

La Tanzanie dispose également d'une petite aviation établie en 1965, avec l'entraînement d'un petit noyau de pilotes en Allemagne de l'Ouest. En 1978, elle aligne deux escadrons de chasse, l'un équipé de F-6 (la version chinoise du MiG-19) et l'autre de MiG-21MF livrés par l'URSS, ainsi que d'une petite flotte d'appareils de transport incluant des DHC-4 et DHC-5 canadiens. La composante aérienne des JWTZ, appelée *Usafirashaji wa Anga*, inclut aussi des moyens antiaériens : canons de divers calibres d'origine chinoise ou soviétique, missiles portables SA-7 et au moins une batterie de missiles SA-3 guidés par radar.

BM-21 Grad
201e brigade
Forces populaires de défense tanzaniennes
Lukaya, Ouganda, mars 1979

M4 Sherman
5e régiment mécanisé de reconnaissance
Armée ougandaise
Kampala, Ouganda, novembre 1978

L'ARMÉE OUGANDAISE

À l'indépendance du pays, le 9 octobre 1962, l'armée est constituée d'un unique bataillon de 700 hommes, directement issu du *King's African Rifles* britannique. L'Ouganda peut cependant compter rapidement sur l'assistance de plusieurs pays pour accroître la taille de son armée et former de nouveaux cadres. Ainsi, nombre de cadets peuvent être envoyés en Grande-Bretagne, en Union soviétique et en Inde afin d'y étudier, alors que des conseillers tchécoslovaques et surtout israéliens sont rapidement dépêchés dans le pays.

Un second bataillon d'infanterie est activé en janvier 1964, suivi par deux autres l'année suivante. L'expansion se poursuit avec la création d'un bataillon de parachutistes, de diverses unités de soutien et d'un régiment mécanisé équipé de 12 M4A1 (76) W Sherman livrés par Israël, 12 OT-64 tchécoslovaques et des automitrailleuses Ferret britanniques. Après son coup d'État, Idi Amin rompt les relations diplomatiques avec Israël et se tourne principalement vers la Libye du colonel Kadhafi et l'URSS afin de continuer à développer son armée, qui passe de 9 800 hommes en 1968 à 19 000 soldats et 658 officiers en janvier 1976. À partir de 1971, l'armée reçoit ainsi des OT-64 supplémentaires de Tchécoslovaquie, 16 T-55A et des dizaines de BTR-40 d'URSS ainsi que 16 automitrailleuses Saladin d'origine britannique et quelques T-34 offerts par la Libye.

Une force aérienne, l'*Uganda Army Air Force* (UAAF), est également mise sur pied en 1964 avec l'aide de Tel-Aviv, qui entraîne des pilotes et fournit neuf Fouga Magister et une demi-douzaine de C-47. Dans les années qui suivent, Moscou apporte également un soutien important, livrant des MiG-17F et entraînant des personnels, tandis que Prague vend à l'Ouganda 14 Let-29 et entraîne une dizaine de pilotes ougandais en Tchécoslovaquie. Au milieu des années 1970, l'UAAF reçoit de Moscou 18 MiG-21MF, trois MiG-21UB et 14 MIG-17F. Ainsi, malgré la destruction de trois MiG-17F et de quatre MiG-21 durant le célèbre raid israélien d'Entebbe de juillet 1976, la force aérienne ougandaise dispose encore en 1978 de deux escadrons de combat, l'un mettant en œuvre les MiG-21 et le second les MiG-17F.

Bien équipée et disposant de cadres entraînés, l'Armée ougandaise pourrait constituer un instrument de combat redoutable. Cependant, la politique suivie par Idi Amin visant à se prémunir d'éventuels coups d'État a brisé la cohésion de l'institution. Le dictateur a commencé par remplacer les soldats et officiers d'origine Langi et Acholi, suspectés collectivement de soutenir Milton Obote, et qu'il a donc fait massacrer par des hommes issus de sa province d'origine, le West Nile District. Idi Amin a également recruté nombre de soldats à l'étranger, au Soudan et au Zaïre, soit *de facto* des mercenaires, considérés comme tels par la population ougandaise. Pire encore, le système de promotion est devenu erratique, des illettrés se voyant promouvoir à plusieurs reprises à des postes élevés au détriment d'officiers formés et expérimentés. De plus, être gradé ne garantit plus la détention d'une autorité, car des subordonnés peuvent tout à fait avoir un pouvoir de décision très supérieur à celui de leur chef nominal, pour autant qu'ils aient accès à Idi Amin. Les chefs d'unité sont dans tous les cas régulièrement mutés afin qu'ils ne soient pas en mesure de développer un contrôle trop étroit de leurs troupes, et donc constituer une menace, alors que, soucieux d'assurer sa popularité auprès des hommes, Idi Amin laisse délibérément la discipline se dégrader.

▲ Capture d'une vidéo montrant Idi Amin avec l'équipage d'un OT-64 dans le sud de l'Ouganda en 1978. Coll. Albert Grandolini

▼ Canonnier ougandais et son quadritube ZPU-4 de 14,5 mm à Kampala le 27 janvier 1971. Coll. Albert Grandolini

◥ Une paire de T-55A ougandais durant un défilé à Kampala au début de 1978. Une compagnie de ces blindés, produits en Tchécoslovaquie, fut attribuée au 4e bataillon d'infanterie et permit sa conversion en unité mécanisée. Coll. Albert Grandolini

PRINCIPALES UNITÉS DE L'ARMÉE OUGANDAISE, OCTOBRE 1978

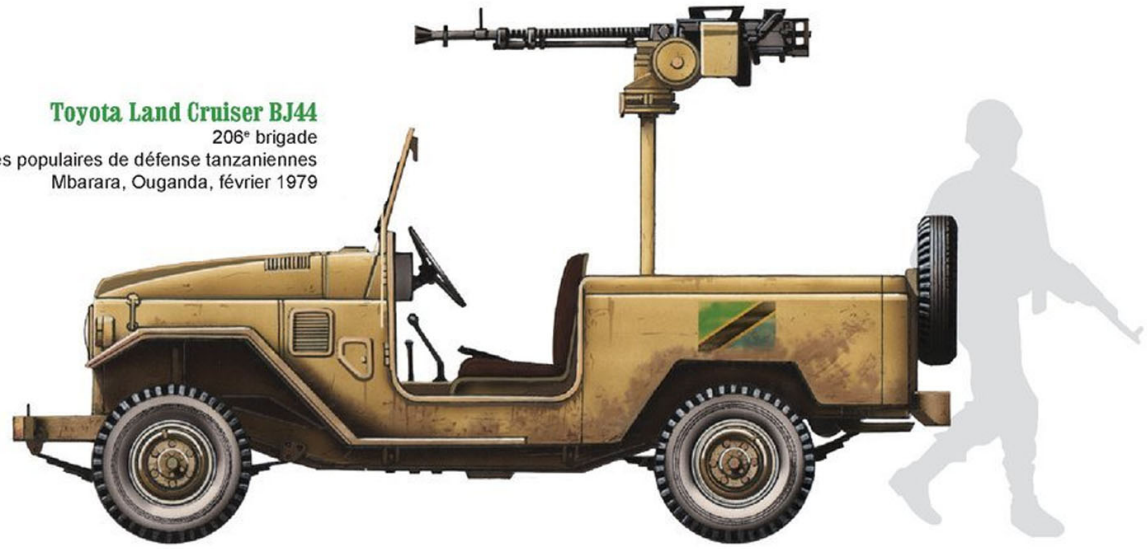
1er bataillon d'infanterie « Eagle »
2e bataillon d'infanterie « Gondo »
3e bataillon d'infanterie « Tiger »
4e bataillon d'infanterie « Simba »
5e régiment spécialisé mécanisé de reconnaissance « Suicide »
2e bataillon parachutiste « Monts de la lune »
Bataillon « Air & Sea »
Régiment de marine
Bataillon « Chui »
Régiment d'artillerie et de transmissions
Police militaire

Toutes ces mesures n'empêchent pas plusieurs tentatives d'assassinat ou de coups d'État, toutes infructueuses, mais dont résultent des purges successives qui fragilisent encore plus l'armée.

LE SAILLANT DU KAGERA

Le chaos régnant au sein de la chaîne de commandement ougandaise est directement à l'origine de la guerre du Kagera. En effet, en 1978, et alors qu'une nouvelle tentative de putsch vient d'échouer, des rumeurs persistantes faisant état d'un risque d'invasion tanzanienne se répandent dans les cercles du pouvoir ougandais. Dans ce contexte, un des commandants ougandais, le général Juma Ali Butabika, désireux d'obtenir les faveurs d'Idi Amin, ordonne à ses troupes de pénétrer en territoire tanzanien. Le 22 octobre 1978, après une série d'incidents frontaliers limités, deux groupements mécanisés franchissent la frontière, appuyés dans les jours suivants par des frappes de l'UAAF. L'aviation ougandaise perd cependant un MiG-21MF le 28 octobre, alors qu'il bombarde le pont de Kyaka, seul point de passage permettant de traverser la rivière Kagera. L'invasion prend les Tanzaniens totalement par surprise, et les JWTZ ne disposent pas de forces opérationnelles susceptibles d'être rapidement déployées dans le saillant afin de renforcer l'unique bataillon qui le défend. Après avoir mené plusieurs combats retardateurs, le 3e bataillon tanzanien n'a d'autre choix que de se replier sur la rive Sud de la Kagera, que les forces ougandaises atteignent le 30 octobre. Ces dernières ne tentent cependant pas de poursuivre leur avance en traversant la rivière et se contentent de faire appel à l'UAAF pour tenter de détruire le pont de Kyaka, sans succès. En désespoir de cause, les militaires ougandais doivent faire intervenir des experts en explosif de la mine de Kilembe pour enfin parvenir à faire sauter l'ouvrage.

Début novembre, fort de son succès, Idi Amin annonce l'annexion du saillant. Or, cette perspective est évidemment inacceptable pour Julius Nyerere, qui ordonne aux JWTZ de reprendre les territoires perdus. L'Armée tanzanienne concentre deux de ses quatre brigades face au saillant durant les semaines suivantes et déploie la plupart de ses moyens aériens sur la base aérienne de Mwanza, construite sur les rives du lac Victoria.



Toyota Land Cruiser BJ44
206e brigade
Forces populaires de défense tanzaniennes
Mbarara, Ouganda, février 1979

Deux chars Type 62, une Land Rover et des fantassins de la JWTZ durant leur avance en Ouganda fin 1978. Même les meilleures unités ougandaises s'avérèrent incapables de faire jeu égal avec les troupes tanzaniennes. Coll. Albert Grandolini

Le 3 novembre, une formation de plusieurs F-6 en approche de Mwanza est prise pour des avions ennemis par la DCA locale, qui abat deux de ses propres chasseurs, tuant un pilote.
Le 14 novembre, les canons tanzaniens commencent à pilonner la rive Nord de la rivière Kagera, tandis que le génie débute l'assemblage d'un pont flottant. Plusieurs patrouilles de reconnaissance sont ensuite déployées et atteignent la frontière ougandaise le 22 novembre, sans avoir rencontré de concentrations ennemies : les barrages d'artillerie tanzaniens ont suffi à faire retraiter les troupes ougandaises, non sans que celles-ci aient pillé de fond en comble le saillant durant leur brève occupation et massacré au moins 1 500 civils. Le 23 novembre, les forces tanzaniennes le réoccupent en force, traversant la Kagera à l'aide d'un second pont mis en place par le génie.

MOBILISATION TANZANIENNE

Malgré le rétablissement de l'intégrité territoriale du pays, les autorités tanzaniennes concluent que seule la chute d'Idi Amin lèvera la menace que fait peser l'Ouganda. Le processus de mobilisation des réserves et des miliciens qui débute après l'attaque ougandaise se poursuit donc, et les JWTZ réussissent à constituer cinq brigades, pouvant compter jusqu'à sept bataillons, et toutes pourvues d'un petit nombre de chars et de plusieurs batteries d'artillerie, qu'elles acheminent à la frontière durant le mois de décembre. Dans le même temps, les Ougandais mésestiment complètement la menace, et seuls des éléments du 5e régiment mécanisé de reconnaissance « Suicide » se retranchent sur les hauteurs surplombant la ville-frontière de Mutukula afin de barrer la route reliant la Tanzanie à Masaka.
Le 25 décembre 1978, l'artillerie tanzanienne s'efforce d'affaiblir le 5e régiment au moyen de tirs de harcèlement qui se poursuivent durant des semaines. Les BM-21, surnommés *Saba-Saba*, ont des effets particulièrement dévastateurs sur le moral des soldats ougandais, qui ne disposent pas de matériels équivalents, et ce d'autant plus que les missions de bombardement lancées par l'UAAF pour réduire les batteries ennemies au silence s'avèrent inefficaces, les SA-7 et les pièces de DCA protégeant les positions tanzaniennes étant suffisantes pour contraindre les MiG ougandais à voler à haute altitude. Pendant ce temps, la propagande ougandaise se

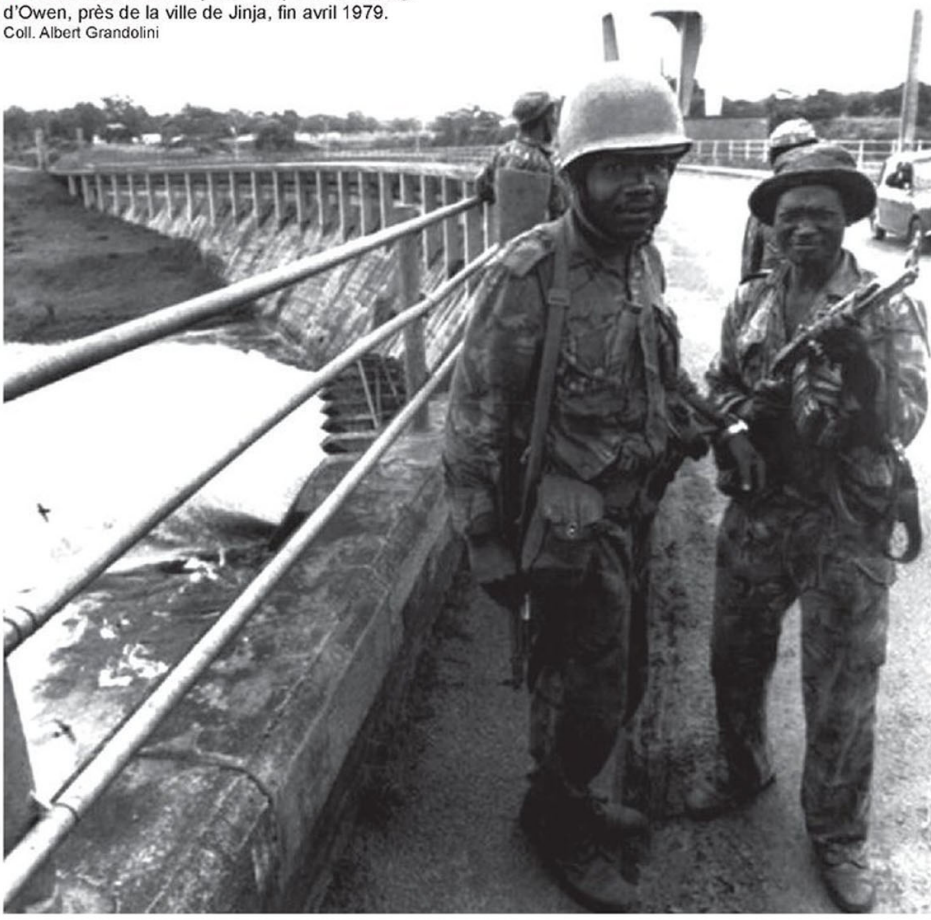
OT-64 Skot
1er bataillon
Armée ougandaise
Simba Hills, Ouganda, février 1979

déchaîne, Idi Amin proposant même au président tanzanien, déjà âgé, de régler le conflit au moyen d'un match de boxe entre les deux dirigeants !
La « drôle de guerre » prend fin le 21 janvier 1979 en soirée, lorsque la 208e brigade tanzanienne déclenche un assaut en règle contre Mutukula. Alors qu'un unique bataillon appuyé par des chars lance une attaque de diversion contre la ville, où un des rares combats de blindés de la guerre a lieu lorsqu'un Sherman ougandais est détruit par un tank tanzanien, d'autres bataillons d'infanterie de la brigade profitent de l'obscurité pour s'infiltrer au plus près des positions ennemies installées sur les hauteurs situées derrière la ville. Après avoir opposé une brève mais vive résistance, le régiment ougandais retraite précipitamment de peur d'être encerclé, après avoir perdu 14 soldats tués, ainsi que deux Sherman, l'un détruit et l'autre capturé par l'ennemi, et trois OT-64 détruits. Les Tanzaniens ne déplorent que trois tués et plusieurs dizaines de blessés durant la bataille. Le jour suivant, les JWTZ rasent la ville de Mutukula au bulldozer et y exécutent nombre de civils en guise de représailles pour les exactions ougandaises commises dans le saillant du Kagera.
À la mi-février, les forces tanzaniennes débutent une progression simultanée sur deux axes différents avec la 206e brigade avançant vers Mbarara et les 201e, 207e et 208e brigades suivant l'axe Mutukula-Masaka.

CHUTE DE MBARARA ET MASAKA

L'avance de la 206e brigade, qui suit une route sinueuse traversant un terrain vallonné, est ralentie par le 2e bataillon parachutiste, aussi surnommé « bataillon des Monts de la Lune », qui s'avère être une des meilleures unités ougandaises. Ainsi, une embuscade des paras détruit deux chars, inflige 24 tués à la 206e brigade et contraint son commandant à poursuivre une avance plus méthodique et prudente. La brigade tanzanienne prend néanmoins Mbarara le 25 février 1979 après un bref affrontement avec le 4e bataillon « Simba » ougandais, qui se replie ensuite sans tenter de défendre la ville. Les Tanzaniens rasent ensuite cette dernière au canon et à l'explosif.
Les trois autres brigades de la JWTZ ont également entamé leur progression en direction de Masaka. La 207e brigade est chargée de déloger l'ennemi de la péninsule de Katera, où la présence d'un demi-millier de soldats ougandais appuyés par des blindés a été signalée. Le brigadier John Walden, commandant de l'unité tanzanienne, choisit d'éviter la seule route carrossable et facilement défendable menant à la péninsule et de l'assaillir par surprise en faisant progresser ses troupes à travers les vastes étendues marécageuses qui l'entourent. Après avoir parcouru 36 km dans les marais en cinquante heures, la 207e brigade donne l'assaut sitôt la fin d'un bref barrage d'artillerie, mais ne rencontre que des positions déjà abandonnées par l'ennemi. Alors que la 207e brigade nettoie leur flanc Est, les 201e et 208e approchent des Simba Hills, une position clé défendue par le 1er bataillon de l'Armée ougandaise. Elles attaquent le 11 février et prennent rapidement la chaîne de collines. Les Ougandais ont omis de s'enterrer et n'opposent qu'une faible résistance, mais perdent durant la bataille entre 100 et 200 tués et laissent à l'ennemi six T-55, trois OT-64 et une douzaine de pièces d'artillerie.
Les brigades tanzaniennes poursuivent leur avance et assaillent Kalisizo, dernier verrou avant Masaka, le 20 février au moyen d'une attaque sur trois axes. La résistance ennemie s'effondre rapidement, et les troupes ougandaises retraitent dans Masaka après avoir perdu au moins 200 des leurs. Le 23 février dans la soirée, l'artillerie tanzanienne tire un millier d'obus sur la ville, où les JWTZ pénètrent le lendemain. Malgré l'absence de défenseurs, les forces ougandaises ayant renoncé à la tenir, les Tanzaniens dynamitent systématiquement les immeubles encore intacts, suscitant l'ire du président Julius Nyerere, qui prohibe alors strictement toutes nouvelles représailles.

▼ Soldats tanzaniens après la capture du barrage d'Owen, près de la ville de Jinja, fin avril 1979.
Coll. Albert Grandolini



▼ Soldats tanzaniens inspectant un T-55A ennemi laissé sur le terrain. Les Ougandais abandonnent six chars de ce type après la bataille des Simba Hills, durant laquelle ils n'offrent qu'une brève résistance. Le camouflage très inhabituel du tank a probablement été appliqué à l'aide d'une grosse brosse circulaire.
Coll. Albert Grandolini

L'OFFENSIVE TANZANIENNE DURANT LA GUERRE DU KAGERA, JANVIER-AVRIL 1979

▶ De haut en bas :

• Une colonne de fantassins tanzaniens est dépassée par un char léger Type 62 suivi d'une Peugeot 404.
Coll. Albert Grandolini

• Après la conquête relativement aisée de Kampala, les forces tanzaniennes continuent à progresser dans le nord de l'Ouganda. Le mitrailleur de ce Type 62 joue de l'accordéon durant l'avance tanzanienne vers Gulu à la fin du mois d'avril 1979.
Coll. Albert Grandolini

• Soldats tanzaniens autour d'une mitrailleuse lourde DShK de 12,7 mm montée visiblement à bord d'une Land Rover.
Coll. Albert Grandolini

LA BATAILLE DE LUKAYA

Les défaites successives de l'Armée ougandaise amènent le colonel Kadhafi à se porter au secours de son allié en déployant des troupes au moyen d'un pont aérien à partir de la mi-février. Au cours des semaines suivantes, les Hercules de la force aérienne arabe de Libye acheminent un total de 2 500 soldats, une quinzaine de T-55, deux batteries d'obusiers D-30, deux batteries de BM-21 et nombre de Jeep équipées d'un canon sans recul. À l'exception des servants des matériels lourds, issus de l'armée régulière, le contingent libyen est constitué de membres des milices populaires et de la légion islamique panafricaine. En outre, au moins deux bombardiers Tu-22 sont déployés sur la base aérienne de Nabusanke.

Début mars, Idi Amin ordonne à ses troupes de reprendre Masaka, utilisant comme base de départ la ville de Lukaya, sur la rive Sud de l'embouchure de la rivière Katonga, et reliée à la rive Nord par une longue chaussée. Cependant, ignorant la présence de renforts libyens si près du front, les Tanzaniens lancent leur propre offensive le 10 mars le long de l'axe Masaka–Lukaya, avec la 201e brigade suivant la route, les 207e et 208e brigades couvrant les flancs Est et Ouest respectivement. La première prend Lukaya sans difficulté dans l'après-midi du 11, mais elle est surprise par une contre-attaque menée par des T-55 libyens appuyés par trois Sherman ougandais et des volées de roquettes tirées par les BM-21 libyens. Ces salves paniquent

T-55A
1er bataillon
Armée ougandaise
Simba Hills, Ouganda, février 1979

les soldats de la 201e, encore peu expérimentés et pour la plupart récemment mobilisés, qui s'enfuient et abandonnent la ville.

Les Tanzaniens se réorganisèrent durant la nuit, marquée par une certaine confusion et des échanges de tirs aveugles entre adversaires. À l'aube, après une nuit de marche forcée, la 208e brigade, qui a rebroussé chemin, tombe sur les arrières ennemis alors que, dans le même temps, la 201e lance une attaque frontale contre Lukaya, appuyée par des tirs d'artillerie et de roquettes particulièrement précis. Surprises alors qu'elles se préparaient à reprendre leur avance contre Masaka, les troupes ougando-libyennes retraitent dans la confusion de l'autre côté de la Katonga, mais tombent ensuite dans une embuscade tendue par d'autres éléments de la 208e brigade. Les Libyens perdent au moins 200 tués dans la bataille, alors que l'épisode achève de ruiner le moral des unités ougandaises défendant l'axe Masaka–Kampala. En revanche, les unités tanzaniennes opérant dans l'Ouest du pays rencontrent une résistance parfois farouche, comme à Sembabule, où il faut deux semaines à la 205e brigade pour surmonter les défenses du 3e bataillon ougandais.

LA CHUTE D'IDI AMIN DADA

Les brigades actives sur le front central, formant la 20e division depuis le début du mois de mars, poursuivent leur avance après la victoire de Lukaya. Dans la soirée du 6 avril 1979, l'artillerie débute un pilonnage en règle de l'aéroport d'Entebbe, suivi le lendemain par un assaut de la 208e brigade, au cours duquel un C-130 libyen est détruit par un tir de RPG alors qu'il tente de décoller. La bataille pour l'aéroport coûte la vie à plus de 300 Libyens, dont un grand nombre abattus en tombant dans une embuscade alors qu'ils tentent de retraiter vers Kampala. La 20e division lance le 10 avril une attaque sur trois axes contre Kampala avec les 207e et 208e brigades, alors que la 201e brigade contourne la ville et l'encercle, laissant cependant délibérément une voie de repli ouverte pour permettre aux Libyens de retraiter et ainsi limiter l'humiliation infligée au colonel Kadhafi. Kampala tombe ainsi sans réelle résistance, Idi Amin prenant la fuite dès le 11 avril. Au cours des semaines suivantes, les Tanzaniens s'emparent du nord du pays sans difficultés majeures, le dernier combat intervenant au début du mois de mai, lorsque la 201e brigade anéantit un convoi de Land Rover ougandaises à Lira.

La guerre du Kagera s'achève ainsi par un triomphe tanzanien, au prix de pertes relativement modérées, avec 373 militaires tués, dont 96 au combat, alors qu'au moins 600 Libyens et un millier de soldats ougandais ont perdu la vie durant le conflit. Cependant, si l'intervention tanzanienne se solde par le départ d'Idi Amin, elle ne débouche pas sur une stabilisation de l'Ouganda, malgré la présence dans le pays d'un contingent tanzanien jusqu'en 1981, puisque les anciens opposants au « dernier roi d'Écosse » ne tardent pas à se déchirer au cours d'une guerre civile qui dure encore plusieurs années avant de se conclure avec l'arrivée au pouvoir de Yoweri Museveni en janvier 1986. ■

POUR ALLER PLUS LOIN

Cooper (T.) et Fontanellaz (A.), *War and Insurgencies of Uganda 1971-1994*, Helion & Company, 2015

RETROUVEZ LES NUMÉROS ÉPUISÉS DE BATAILLES & BLINDÉS EN VERSION NUMÉRIQUE SUR NOTRE APPLICATION

SUR App Store Google play

NE MANQUEZ PLUS BATAILLES & BLINDÉS GRÂCE À ZEENS

explorer l'offre presse magazine, découvrir les couvertures, les sommaires..., être alerté dès la parution de votre titre préféré, géolocaliser le point de vente le plus proche où le titre est disponible, appeler directement le point de vente, connaître ses horaires.

Abonnements :	France	UE, Suisse	Autres*	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°76 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x ____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°76 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x ____ =	€
Hors-séries :	France	UE, Suisse	Autres*	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x ____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x ____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°26 : *Afrika Korps* - Dictionnaire des unités de l'Axe (réf.286)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°27 : L'effondrement du Reich - Des Ardennes à Berlin (réf.287)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°29 : Histoire de la *Panzerwaffe* + Guerre Afghanistan (réf.289)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°30 : Histoire de la *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€
HS n°31 : Les régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* (réf.291)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x ____ =	€

* DOM-TOM et reste du monde

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
☐ **N°21** : Les as de la *Panzerwaffe* (ref.21)	☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)	☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ **N°73** : Le rapport Guderian sur la Bataille de Normandie (réf.273)
☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ **N°75** : Bataille de Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	

Nombre de numéros sélectionnés : ____ x 8€ = €

TOTAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* €

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift
☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

LE Magazine des Jeux d'Histoire

VAE VICTIS

Tous les deux mois dans ***VaeVictis*** redécouvrez les grandes batailles et campagnes militaires au travers des jeux d'histoire : analyses, articles historiques, nouveautés, manifestations, scénarios...
Un jeu complet avec pions prédécoupés est inclus dans l'Edition Jeu *(d'où son nom...)*
VaeVictis publie également deux fois par an des jeux hors-série sous pochette cartonnée.

LES JEUX :
Dans l'Edition Jeu du numéro 128 :
Montenotte 1796 *(série La Grande Tactique)*

Les derniers jeux hors-série parus :
n° 23 : Orages à l'Est
Tali-Ihantala et Turda 1944

n°24 : Arcole 1796
(Série Jours de Gloire)

n°25 (parution août 2016) : Avec Infini Regret II
Ivry 1590 - Marc'hallac'h 1591 - Craon 1592

Plus de détails sur notre site web :
www.vaevictismag.fr

Suivez nous sur Facebook
@vaevictis.mag

Nouvelle édition

petit futé

© Olivier RAULT - Fotolia

Bulletin à retourner : Petit Fute VPC
18, rue des Volontaires - 75015 Paris - Tél. **01 53 69 70 00**

Oui, je souhaite recevoir le guide

Des lieux de mémoire au prix de 12,95 € (frais de port inclus)

❒ Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre du Petit Futé

❒ Je préfère régler par carte bancaire :

CB n° |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| Expire fin : |_|_|/|_|_|

Clé : (3 derniers chiffres figurant au dos de la carte) |_|_|_|

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées : ❒ M^me ❒ M^lle ❒ M.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Tél. ..... E-mail .....

Offre réservée France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

Retrouvez tous les **bons plans**

➡ chez votre **libraire**
➡ sur **internet**
➡ sur votre **mobile**
➡ sur votre **tablette**

plus d'informations sur
www.petitfute.com